

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| | | | | | | | ✓ | | | | |

7, No 43.

JUILLET 1897.

PRIX 10 CENTS

LA BONNE LITTÉRATURE PARAISANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS FRANÇAISE

MAGAZINE LITTÉRAIRE

L'Héritage de Jean Seguin

(AU COMPLET)

PAR JACQUES BREMOND

SOMMAIRE :

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.—PLEURANT SUR UNE TOMBE, par *J. H. Daignault* — LE PETIT ALSACIEN, monologue, par *Arthur Bernède* — COURRIER DU MOIS, par *Jacques Lefranc*.
L'HÉRITAGE DE JEAN SÉGUIN, par *Jacques Brémont*. —
L'HONNEUR RECONQUIS, nouvelle, par *Denis Langat*. —
L'AMOUR ET L'AMITIÉ par *Paul de Brun*. — NÉVROSES MUSICALES par *H. de Parville* — LE VIEUX TROUBADOUR, par *Eugène Albergé*. — PENSÉES, etc., etc.

Abonnement, avec prime, - - \$1.00 Par An.

LEPROHON &
LEPROHON ÉDITEURS

25 ST. GABRIEL.

MONTREAL CAN.

—LE—

SECRET DE DANIEL

—PAR—

JULES De GASTYNE

MAGNIFIQUE ROMAN ILLUSTRE

(GRAND FORMAT)

Prix : 15 Cents.

EN VENTE CHEZ

LEPROHON & LEPROHON

Libraires-Editeurs,

25 RUE ST-GABRIEL,

MONTREAL, CANADA.

101
B-129
15

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARAISANT
LE PREMIER
DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE

REVUE LITTÉRAIRE,
MONDAINE, Etc.

RECUEIL D'ARTICLES SUR TOUS LES SUJETS
FOURNIS PAR LES
Meilleurs Auteurs CANADIENS et FRANÇAIS
CONTEMPORAINS

Abonnement, avec prime, - - \$1.00 Par An.

LEPROHON & LEPROHON ÉDITEURS
25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.

J. O. FILTEAU,
LIBRAIR.,
27 RUE BUADE. 27
QUEBEC.



La Bonne Littérature Française

JUILLET 1897

Sommaire :

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.....

PLEURANT SUR UNE TOMBE..J. H. DAIGNAULT

LE PETIT ASACIEN (monologue)ARTHUR BERNÈDE

COURRIER DU MOIS.....JACQUES LEFRANC

L'HÉRITAGE DE JEAN SÉGUIN (roman).....JACQUES BRÉMOND

L'HONNEUR RECONQUIS (nouvelle).....DENIS LANGAT

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.....PAUL DE BRUN

NÉVROSES MUSICALES.....H. DE PARVILLE

LE VIEUX TROUBADOUR.....EUGÈNE ALBERGE

PENSÉES, ETC., ETC.



CHRONIQUE ÉTRANGÈRE

Nous lisons dans le *Figaro* du 5 juin :

Il est entendu que M. Félix Faure ira seul à Saint-Petersbourg. Il aurait voulu emmener sa fille, Mlle Lucie Faure, comme l'impératrice lui en avait exprimé le désir. Mais, là encore, nouvelles difficultés. Mlle Lucie Faure, ne pouvait prendre passage sur un navire de guerre. Si elle touchait à Berlin, et il lui serait difficile de choisir une autre route, l'impératrice d'Allemagne, pensait-on, enverrait à la gare une demoiselle d'honneur la saluer, l'empereur Guillaume étant coutumier de ces aimables surprises. Et, arrivée à Saint-Petersbourg, quel rang le protocole aurait-il à lui assigner, la constitution française tenant les femmes, et à plus forte raison les filles des présidents de la République, pour des personnes sans qualité officielle ! On l'a bien vu pendant les fêtes franco-russes aux cours desquelles Mme Félix Faure ne figura dans aucun cortège, dans aucune visite, et dut se rendre seule à l'ambassade de Russie, et avant le président au demi-gala de la Comédie Française.

Mlle Lucie Faure restera donc à Paris à l'exemple des deux présidents de la chambre et du sénat, à moins qu'elle ne soit l'invitée personnelle de Mme de Montebello.

Les personnages qui accompagneront le président de la République seront le ministre des affaires étrangères, le général de Boisdeffre, chef d'état-major général de l'armée, etc.

C'est à Peterhoff, le Versailles des souverains russes, que sera reçu et logé le président de la République.

* * *

Une émotion assez vive a été récemment soulevée à Paris par deux articles du *Figaro*. Dans ces articles, la venue de l'empereur Guillaume II en France, à l'occasion de l'exposition de 1900, était envisagée comme une éventualité sinon tout à fait probable, du moins parfaitement possible. L'hypothèse n'était pas de celles qui peuvent laisser l'opinion indifférente, dans un pays dont la fibre patriotique s'est toujours montrée assez chatouilleuse. Des protestations violentes se sont produites dans une partie de la presse, et des meetings orageux en ont prolongé l'écho.

Guillaume II peut-il venir à Paris ? Le *Gaulois* a prié un certain nombre de personnalités marquantes de se prononcer sur cette question. Entre toutes les réponses qu'il a reçues la plus raisonnable et aussi la plus digne d'attention est celle du général du Barail, ancien ministre de la guerre, qui s'est exprimé ainsi :

—La nouvelle assez inattendue donnée dernièrement par le *Figaro* serait de nature à nous surprendre, si déjà d'autres symptômes n'indiquaient pas, de la part de l'empereur Guillaume II, le ferme désir de faire cesser d'une manière quelconque cette espèce d'hostilité latente qui, depuis la paix de Francfort, subsiste entre l'Allemagne et nous.

“Pendant que l'empereur Guillaume, profitait de son voyage à Metz pour faire montre, par de grandes manœuvres exécutées sur notre frontière de l'Est et rappelant la grande bataille de 1870, des forces imposantes concentrées dans l'Alsace-Lorraine, il aurait manifesté le désir de venir à Paris. Après les preuves indéniables de vive sympathie données à la suite de l'épouvantable catastrophe de la rue Jean-Goujon, il est clair que ce voyage ne s'accomplirait que dans les intentions les plus conciliantes.

“Eh bien ! dans le cas au moins problématique où ce projet recevrait son exécution, il serait intéressant d'examiner quel serait l'accueil possible que la population parisienne ferait au souverain allemand venant, après des menaces peu dissimulées, nous tendre une main amicale.

“La prudence extrême ne conseillerait peut-être pas une pareille démonstration pouvant ne pas être comprise par une nation fière et patriote, dont les blessures faites pendant la dernière guerre sont loin d'être cicatrisées. Mais, on sait que le jeune empereur ne suit que ses propres inspirations et que, ses résolutions une fois prises, il ne se laisse arrêter par aucune considération.

“ Il faut donc raisonner dans l'hypothèse d'une démarche sinon probable, du moins possible et à laquelle on ne pourrait pas refuser un caractère de décision hardie et d'importante initiative.

“ De la part du gouvernement français, aucun doute n'est possible. L'accueil fait au souverain allemand serait nécessairement d'une courtoisie et d'une correction parfaites. Mais quelle serait l'attitude de la population et surtout celle des journaux qui ont une si puissante action sur les sentiments et l'opinion du peuple de Paris ?

“ Certainement, l'empereur d'Allemagne ne saurait compter sur le vif enthousiasme qui a signalé la réception faite aux souverains de Russie. Mais il me semble impossible, si Guillaume II vient à Paris, qu'il n'y trouve pas les égards et la déférence dus à un puissant monarque, notre hôte et se confiant en toute sécurité à la loyauté de la nation française.

“ En remontant un peu haut dans notre histoire, nous trouverions au moins un exemple que nous ne saurions mieux faire que d'imiter : la réception faite par François Ier à Charles Quint, dont il avait été le prisonnier.

“ Mais si notre excès de patriotisme ne nous permettait pas de subir une pareille épreuve, il serait plus franc et plus digne de faire prévenir diplomatiquement l'empereur d'Allemagne des dispositions dans lesquelles on persiste à se maintenir en France. Il faudrait bien peser les conséquences immédiates d'une pareille attitude. Sommes-nous prêts à recommencer la guerre ? J'ai une foi profonde dans l'avenir de ma chère patrie. La France ne s'arrêtera pas au point où de douloureux événements l'ont placée. Elle reprendra certainement le cours de ses destinées en se renfermant dans les frontières que la nature a marquées pour elle. Mais il lui faut attendre que les circonstances lui reviennent favorables. Notre armée est valeureuse, patriotique, disposée à défendre le pays avec le plus grand courage ; mais je ne crois pas qu'elle soit organisée pour une offensive hardie et entreprenante.

“ Je conclus : si l'empereur d'Allemagne se décide à venir en France, qu'il soit assuré d'y recevoir l'accueil courtois qu'un peuple civilisé doit faire à un hôte aussi illustre. Si non, il serait plus loyal de le prévenir que, dans l'état des esprits actuel et dans notre situation politique, le gouvernement ne peut pas prendre la responsabilité absolue de l'attitude de la population française.”

Nous croyons pour notre part que si l'empereur d'Allemagne allait à Paris, il n'y aurait aucun moyen d'empêcher que quelque patriote exalté l'insultât : il n'y aurait aucun moyen d'empêcher certaines démonstrations desquelles pourraient sortir les conséquences les plus redoutables. L'empereur d'Allemagne le sait aussi bien que nous ; et c'est pourquoi il n'y a aucun danger qu'il projette le voyage dont on parle. S'il nourrissait une telle pensée, c'est que de deux choses l'une : ou il serait résolu à rendre l'Alsace-Lorraine à la France, et ce serait vraiment se faire de grandes illusions que de supposer qu'il y songe ; ou il voudrait la guerre, et tous ses actes ont jusqu'ici donné à croire qu'il ne la veut pas. S'il la voulait, il aurait d'autres moyens de l'imposer. Il est donc bien inutile de se mettre martel en tête à propos d'une hypothèse de pure fantaisie.

*
*
*

Pour la seconde fois depuis un an, le président de la République française a été l'objet d'une tentative d'assassinat. Il se rendait aux courses de Longchamps, où allait se courir le Grand-Prix de Paris, et c'est au moment où il traversait le bois de Boulogne qu'une bombe a fait explosion près de sa voiture. Personne n'a été atteint par les éclats de cette bombe, de construction fort primitive, semble-t-il, mais l'affaire est évidemment plus grave que le pseudo-attentat de 1896.

On se souvient que l'année dernière, le 14 juillet, lors de la revue des troupes sur le même emplacement où les courses avaient lieu le 13 juin, un individu tirait un coup de revolver dans la direction de M. Faure, qui arrivait en voiture ; mais le revolver n'était probablement pas chargé à balle. Cette fois, c'est bien un attentat qui a été commis ; il y avait, chez l'individu qui a lancé la bombe, l'intention évidente de tuer ou de blesser le président.

On a même parlé de complot. Le bruit a couru qu'au moment où la bombe faisait explosion un homme avait tiré un coup de revolver sur M. Faure. Si le fait avait été

confirmé, la coïncidence des deux détonations aurait démontré, en effet, que plusieurs personnes étaient impliquées dans l'affaire. Mais d'après les dépêches que nous avons reçues, il n'y a pas eu deux détonations, et il est faux qu'on ait tiré un coup de revolver sur M. Faure.

Les détails recueillis jusqu'ici ne permettent pas de préciser si l'individu arrêté, un nommé Gallet, est bien l'homme qui a lancé la bombe. Ce Gallet se serait, paraît-il, démené comme un fou lors du passage du président ; son attitude, depuis son arrestation, est fort équivoque, mais on ne dit pas que personne l'ait vu lancer la bombe. Avait-il donc des complices ? Il est possible, au dire d'une dépêche, que le principal auteur de l'attentat se soit enfui dans le taillis à la lisière duquel la bombe a fait explosion. C'est dans ce même taillis qu'on a trouvé un pistolet, un poignard, un journal demandant " l'exécution de M. Faure ", etc. Il faudra donc en revenir sur l'hypothèse d'un complot.

Du reste, qu'il y ait eu ou non complot, que l'attentat soit l'œuvre d'un seul homme ou de plusieurs, l'affaire est grave, nous le répétons, car elle atteste que l'anarchisme n'est pas mort en France. Il y a malheureusement encore des gens qui se laissent entraîner par les détestables doctrines de Vaillant et d'Emile Henry. Il y a encore des Français qui sont prêts à tuer M. Faure comme l'italien Caserio a tué M. Carnot. L'abominable propagande des ennemis de la société se poursuit sournoisement, grâce aux libertés que la République assure à la France et qui sont audacieusement mises à profit pour prêcher l'assassinat. La liberté de la presse et la liberté de la réunion sont encore tellement larges, bien qu'on ait tenté de leur tracer des limites par la loi de 1893, que les anarchistes en abusent comme jadis. Et l'événement du 13 atteste qu'ils exercent encore une dangereuse influence sur les cerveaux mal équilibrés.

* * *

Il est question d'offrir au président MacKinley un train qui lui serait exclusivement réservé pour les voyages qu'il aurait à faire dans l'intérieur du pays. On n'est pas encore exactement fixé sur le nombre de wagons que comportera le train présidentiel, mais il est probable qu'il n'y en aura pas plus de trois : un wagon contenant un cabinet de travail pour le président, un salon pour la réception des comités et délégations, une salle de réunion pour l'expédition des affaires courantes, etc... ; un autre wagon contenant l'appartement du président et de sa famille, et des compartiments pour les fonctionnaires l'accompagnant dans son voyage ; un fourgon à bagages renfermant en outre des appareils pour le chauffage et l'éclairage électrique du train. Il est inutile d'ajouter que ces wagons réuniront tout le confort dont l'industrie américaine a doté le matériel des chemins de fer.

Un comité composé de hauts fonctionnaires des principales lignes ferrées des Etats-Unis s'est formé pour aviser aux meilleurs moyens de faire établir le train présidentiel, et il est probable que chacun des ateliers de construction des grandes compagnies contribuera plus ou moins à la fabrication des trois wagons. On ajoute, ce qui semble bien superflu, qu'en faisant cadeau de ce train à M. MacKinley les compagnies de chemins de fer ne songent nullement à s'assurer ses bonnes grâces ou à l'influencer en leur faveur ; qu'en un mot, le train en question ne sera pas un " pot-de-vin." Il s'agit tout simplement de démontrer une fois de plus, non seulement aux habitants des Etats-Unis, mais aussi aux étrangers qui peuvent y venir, quels progrès étonnants l'industrie américaine a réalisés en matière de chemins de fer.

—:o:—

Entre honnêtes gens, les promesses sont des dettes, entre politiciens des amorces.
A. TOURNIER.

La jeune fille s'habille pour tout le monde, la jeune femme pour quelqu'un, la vieille femme pour quelques-unes.

Henri LUCENAY.

Ne faites jamais couler les larmes, Dieu les compte.

Mme LAMBERT.

COURRIER DU MOIS

Le voyage du Président de la République en Russie semble tout-à-fait décidé. Il aura lieu, affirme-t-on, dans les derniers jours de juillet. On prépare de grandes fêtes chez nos amis en l'honneur du représentant de la France.

Celles du Jubilé sont finies. On a célébré à Londres le soixantième anniversaire de l'avènement de Victoria au trône. C'est le 22 qu'a eu lieu le défilé du cortège officiel.

Partout, de Buckingham-Palace à Saint-Paul, de Mansion-House à Southwark, de la rive droite au parc de Saint-James, s'élevaient les estrades où des milliers de spectateurs ont trouvé place pour acclamer la Reine.

On a dit qu'en faisant passer le cortège royal par les quartiers pauvres on voulait permettre aux habitants de ces quartiers de gagner quelque argent en louant leurs fenêtres, si bon leur semblait, à des curieux plus fortunés qu'eux-mêmes. Mais on avait compté dans les spéculateurs. Ceux-ci ont offert aux propriétaires des sommes si considérables pour leurs fenêtres, et même pour leurs maisons entières, que les dits propriétaires ont donné congé à leurs locataires, qui sont, pour la plupart, dans les quartiers pauvres, locataires à la semaine ou, au plus, au mois.

Les prix donnés par les spéculateurs étaient tellement élevés que le possesseur d'un immeuble avait avantage à garder sa maison vide pendant plusieurs semaines pour la louer le seul jour du Jubilé de la Reine.

Il en était de même dans les quartiers riches, où il était devenu impossible de louer les maisons et les appartements inoccupés. Pour la première fois dans l'histoire de la propriété, on a vu des possesseurs d'immeubles refuser des locataires. Il est vrai que ces immeubles sont situés dans les rues que le cortège royal a traversé le 22 juin.

La maison de feu sir Julian Goldsmid, située dans Piccadilly, a été louée pour la journée du 22 juin cinquante mille francs ; une autre maison de Pall-Mall a été louée, pour la même journée, quarante mille francs !

Dans le West-End, le prix minimum d'une place pour voir passer le cortège était de 1,500 francs.

Ce n'est pas, toutefois, une consolation pour les pauvres gens, qui non-seulement n'ont pu louer leurs fenêtres, mais qui, en outre, ont été obligés de déménager par suite des évictions générales auxquelles se sont livrés les propriétaires.

*
* *

Il fait en ce moment une chaleur accablante et à Paris, les établissements de Bains publics installés au long des quais font leur toilette estivale et préparent leurs cabines.

Il est un de ces établissements qui eut son heure de célébrité dans l'histoire parlementaire ; c'est celui-là qui est auprès du Palais-Bourbon.

Doudan, dans ses *Œuvres posthumes*, a conté l'anecdote.

Il paraît que, par une journée caniculaire de juin, en 1846, le Président de la Chambre des députés constata avec regret que l'assemblée ne présentait pas le nombre de membres suffisants pour émettre un vote d'une grande importance et d'une extrême urgence. Il convient de rappeler qu'en ce temps-là il était obligatoire de voter en personne. Le Président était donc tout perplexe, lorsqu'il songea que nombre de députés avaient coutume de profiter de leur présence près de la Seine pour prendre un bain pendant la séance.

Il envoya aussitôt un huissier chercher les baigneurs parlementaires à l'établissement voisin.

Malheureusement, l'huissier ne reconnaissait plus dans l'eau les députés, qu'il n'était pas habitué à voir dans des tenues aussi sommaires : il restait donc embarrassé, lorsqu'il eut l'idée de s'écrier, avec sa voix de séance :

— Que messieurs les députés qui sont au bain veuillent bien venir voter pour cause d'urgence !...

Il y eut un grand clapotis dans l'eau, — et quelques minutes après des bulletins frais permettaient enfin d'atteindre la majorité nécessaire !

* *

Je passe à un sujet plus grave. Le Président de la République est allé, la semaine dernière, visiter l'hôpital d'instruction pratique que l'Association des Dames françaises, qui s'est donné la mission de secourir les soldats blessés ou malades, a ouvert il y a un peu plus d'un an. Puisqu'on ne peut supprimer les guerres, les femmes de France ont voulu, du moins, faire tout ce qui était en leur pouvoir pour en atténuer les maux et l'épouvante. A chaque progrès que fait l'art de tuer, elles en supposent un de l'art de guérir.

“ Dans les plaines saccagées par la mitraille, partout où elles apparaissent, ainsi que le disait l'autre jour un éloquent orateur, partout où elles plantent le drapeau de la Croix-Rouge, il semble qu'au milieu de la fumée des combats, du sifflement des balles, des cris des mourants, il semble que ce soit l'image même de l'Humanité qui se dresse, le symbole vivant de la fraternité ! ”

Avant la création de son hôpital d'instruction, l'Association des Dames françaises, pour montrer qu'elle était prête à accomplir sa mission, avait fait plusieurs essais de mobilisation. Des tentes-ambulances avaient été dressées. On voulait savoir si le personnel qu'on avait formé serait en état de remplir son rôle. Les essais furent unanimement reconnus des plus satisfaisants.

D'autre part, l'action des Sociétés de secours aux blessés militaires ne s'est-elle point manifestée dans toutes nos expéditions coloniales ? En Tunisie, au Sénégal, au Tonkin, au Dahomay, à Madagascar, elles ont fait de nombreux envois de médicaments, de vivres, de vêtements. Aussi, au cours de sa visite, le Président de la République a-t-il pu dire : “ Grâce à vous, l'humble soldat qui part aujourd'hui pour ces terres lointaines s'y sent, en partant, comme accompagné par la sollicitude et la vigilance maternelles de la patrie ! ” Et il a ajouté : Vous avez voulu rendre la guerre plus humaine, et vous y avez réussi ! ”

Naturellement, c'est au personnel de l'Intendance qu'appartient le rôle périlleux de relever les blessés sur le champ de bataille, de les transporter dans les ambulances de première ligne. Là, les premiers soins sont donnés. Puis les blessés et malades sont ensuite évacués et distribués dans les ambulances de seconde ligne, dans les hôpitaux prêts à les recevoir.

C'est à ce poste que les dames françaises les attendront.

Elles sont admirablement douées pour cette tâche. Qui ne se souvient des pages d'une poésie si élevée où Michelet parle des vertus “ médicantes ” — si on peut ainsi dire — de la femme ? Il affirme que la seule main d'une femme qu'on aime posée sur le front fait décroître la fièvre, relève le courage. Dans les ambulances, en 1870, ne vit-on pas des mères, des sœurs, en apparaissant au chevet des mourants qui interrogeaient tous les visages avec une angoisse désespérée, leur apporter aussitôt comme un soulagement ? Leur compassion suffisait à chasser les désespoirs, à fortifier les âmes.

* *

Je parle de la guerre : cela m'amène tout naturellement à vous entretenir du Musée de l'Armée. Il est fondé enfin, son inauguration est proche.

Ainsi, la France, dont le passé militaire est si illustre, groupera et conservera en une collection nationale les images de nos anciennes armées et leurs fières reliques, si bonnes à montrer aux jeunes générations, qui se succéderont sous les drapeaux.

C'est à l'Hôtel des Invalides qu'est installé le Musée de l'Armée, et il ne faut point le confondre avec le Musée d'Artillerie, qui y fut fondé vers la fin du siècle dernier. Le Musée d'Artillerie offre évidemment le plus grand intérêt, mais il est trop spécial ; ce qu'on a groupé, en dehors de tout ce qui concerne l'histoire des armes, ce sont des boucliers, des armures, des casques, il évoque surtout le souvenir des temps de la chevalerie. Avec le Musée de l'Armée, on prendra spécialement pour point de départ la création de l'armée permanente au seizième siècle. Le but que l'on s'est proposé est de populariser l'histoire de nos régiments comme de conserver par les costumes la mémoire et l'aspect de nos soldats à travers les âges.

L'embryon de ce Musée existait déjà dans la collection d'une Société appelée " la Sabretache ", qui s'était donné la mission de ressusciter de toutes pièces, aussi fidèlement que possible, la physionomie des différents corps de troupe qui s'illustrèrent si souvent dans les grandes guerres, d'apporter de nouveaux documents à l'Histoire, de la compléter sur divers points jusqu'ici très-négligés. Anciens tableaux, vieilles estampes, portraits, drapaux, œuvres d'art, armes, uniformes, les membres de la " Sabretache " avaient réuni tout ce qui, de près ou de loin, pouvait aider à rappeler l'équipement successif de nos soldats. C'est là ce qui a constitué les premières collections du Musée de l'Armée.

* * *

Pour les chercheurs de ces épaves d'un passé glorieux, il y a quatre périodes bien déterminées. La première va de la création des armées permanentes aux ordonnances de 1670 et 1690 rédigées sous la direction du ministre Louvois. La deuxième, court de ces ordonnances à celle de 1786. La troisième s'étend de 1786 au Règlement de 1812 et embrasse, par conséquent, toutes les campagnes de la République et presque aussi toutes celles de l'Empire, car ce Règlement de 1812 ne put recevoir, dans les dernières années de l'épopée napoléonienne, qu'une application partielle. Enfin, la quatrième période est comprise entre 1812 et nos jours.

Pour la première période on n'a que des données sans grande précision au point de vue de la reconstitution des uniformes, de l'armement et de l'équipement. Au seizième et au dix-septième siècles, les régiments s'habillaient, s'armaient, s'équipaient au gré de leur chef. C'est en 1670 seulement — deuxième période — que Louvois soumit à la signature du Roi une ordonnance relative aux couleurs et aux formes de tenues de l'infanterie. Il y est prescrit que les trois couleurs légendaires, — bleu, blanc, rouge, — devront seules concourir désormais à l'habillement des régiments dits "royaux", c'est-à-dire entretenus, armés et équipés aux frais du Trésor royal. En 1690, — fin de la deuxième période, — une autre ordonnance enjoignit la même unification pour la cavalerie.

Mais les trois couleurs autorisées étaient dans l'uniforme des troupes partagées selon les caprices des chefs. Ce n'est qu'en 1763 qu'une nouvelle ordonnance vint mettre un terme à la fantaisie. Elle définissait la couleur de la culotte, de l'habit, du chapeau, et aussi celle des revers, des collets, des doublures, etc.

* * *

Bien entendu, pendant la troisième période, qui est de celle où l'on assista à la grande commotion européenne, il ne put être question d'unifier le costume. On levait les soldats en masse, et pendant vingt années de guerres ininterrompues nos armées promènèrent à travers l'Europe les uniformes les plus bigarrés. Les généraux eux-mêmes se souciaient peu de la tenue ; plus d'un d'entre eux ne portait que des épaulettes de laine. Tout le bel ordre décrété avait fatalement disparu dans la tourmente. Il y eut des soldats en blouse, sous le tricorne cabossé, les cheveux pendaient en longues mèches ; la chaussure faisait souvent défaut ; le pantalon de toile était rouge et blanc, ou blanc et bleu, ou jaune et blanc ; mais n'importe ! en ces accoutrements de hasard, on allait à la victoire !

" Que pouvait bien être la tenue, dit un écrivain militaire, à une époque où l'officier lui-même était souvent réduit au régime du soldat, marchant à pied, portant le sac, sans autre nourriture bien assurée que le pain de munition, sans autre solde qu'un valeur de 10 francs par mois en assignats ? De pauvres gens, certes : sans habits, sans vives et sans argent ! Ils n'avaient que leur héroïsme ! "

La quatrième période est celle — naturellement — qui offre le moins de difficultés aux collectionneurs. L'investigation est facile. Les guerres s'espacent, et alors on a le temps d'appliquer les décrets et règlements. On voit, à mesure que l'on se rapproche de notre époque, l'esprit d'unification se faire jour dans la tenue, l'armement, l'équipement. Puis, grâce à l'imagerie qui s'est développée, on a de précieux renseignements sur les uniformes de nos soldats. Ainsi, on voit que le pantalon garance pour l'infanterie a été adopté en 1829.

Pour le passé, c'est surtout dans les tapisseries qu'on trouve la reproduction des costumes militaires. Il faut consulter particulièrement celles qui ont été exécutées d'après les peintures de Lebrun et de Van der Meulen. A l'Exposition de la Guerre, en 1889, figurait une tapisserie représentant la tenue des gardes-françaises sous Louis XIV.

* * *

Cette Exposition groupa, d'ailleurs, un grand nombre d'objets qui vont aller figurer au Musée de l'Armée.

Ceux qui l'ont visité n'ont pas oublié quelle vision elle donnait d'un passé qui doit rester toujours vivant. Que de reliques glorieuses avaient été réunies là, qu'on ne pouvait regarder sans une réelle émotion ! Dans la salle de l'Etat-major général, où avaient été placés les portraits de nos principaux hommes de guerre, on voyait le sabre que portait Marceau au moment de sa mort, la cravache que Murat tenait à la main lorsqu'il se jeta, à Eylau, à la tête de ses soixante-douze escadrons, sur la redoutable infanterie russe, l'habit du général en chef de l'armée d'Italie, Bonaparte, et celui de Hoche, général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse. En entrant dans la salle de l'Infanterie, le premier tableau qui frappait la vue était le portrait de Jean Theurel, un vieux soldat dont la poitrine était ornée de trois plaques de vétérance et qui portait la croix de la Légion d'Honneur, que lui avait donnée Napoléon 1^{er}. L'un des objets que le public regardait avec le plus de curiosité était un sabre de hussard de l'Empire, sur la lame duquel était ouvert un compte très-détaillé des coups reçus par son propriétaire à telle ou telle bataille ; le total des blessures s'élevait à cinquante-sept.

Il y a un peu de l'âme de la patrie dans toutes ces choses qui ont appartenu à des ancêtres victorieux !

JACQUES LEFRANC.

—:O:—

LE PETIT ALSACIEN

HISTOIRE VRAIE

C'était fort peu de temps après la guerre horrible
Qui dévasta la France et qui fut si terrible.
Soixante dix !

O mot de honte et de douleur,
Funèbre souvenir d'un éclatant malheur !

Alors, les Allemands dans leur farouche haine
Voulaient anéantir en Alsace-Lorraine
Le nom de ces Français qu'ils avaient renversés,
Vaincus, mais cependant qu'ils n'avaient pas brisés !

Or un digne inspecteur, vieil Allemand de race,
En visitant un jour une école d'Alsace,
Vit parmi les enfants devant ses yeux placés,
Un gentil garçonnet aux blonds cheveux frisés,
Œil bleu comme le ciel et candide sourire,
Habile, disait-on, dans l'art de bien écrire,
Le premier de sa classe en un mot. L'inspecteur
Jeta sur cet enfant son regard scrutateur :
Il vit que le petit, sous sa gaîté naïve,
Cachait au fond de l'âme une douleur bien vive ;
Ses habits étaient noirs, souvent son œil d'azur

S'emplissait de tristesse, et son sourire pur,
Ce doux miroir du cœur, fuyait son beau visage.

Le sévère inspecteur lui demanda son âge.

—“J'ai douze ans,” répondit l'enfant sans se troubler.

—“Ton nom?...” dit l'Allemand qui faisait tout trembler.

—“Je me nomme Jean Schwad” — “C'est bon, que fait ton père?”

—“Il est mort pour la France!” — “Oh! la France, et ta mère?”

—“Monsieur, ma mère pleure et la mort et l'exil!”

—“Ah! tais-toi! Mais passons: tu serais, paraît-il,

“Assez fort, m'a-t-on dit, en histoire, en lecture,

“Et je sais que tu as une belle écriture;

“Cela ne suffit pas, je veux bien mardonner

“Ton incartade, enfant, si tu peux me donner

“Le nom, les habitants, le commerce et l'armée

“Du pays le plus grand et par sa renommée,

“Et par tous ses exploits. Réponds sans t'émouvoir...

“Je veux juger un peu de ton petit savoir.

“Voyons si l'on t'apprend seulement l'insolence?”

—“Le plus beau des pays, monsieur, c'est...” —“C'est?” —“La France!...”

—“Qu'as-tu dit là? rugit l'inspecteur furieux.

Et Jean Schwad élevant son regard vers les cieux:

—“Mon père me l'a dit, et je crois sa parole!”

“Voilà ce qu'on t'apprend, misérable, à l'école!

“La France ne sait plus que subir des revers,

“Dit l'Allemand, tandis que dans tout l'univers,

“Le nom de mon pays est revêtu de gloire,

“Que le monde étonné célèbre sa victoire!”

L'enfant avait pâli, mais répétait toujours
Le nom de son pays, le nom de ses amours,
De ce berceau des preux, des fils de la vaillance,
Non mille fois béni, le doux nom de la France!

—“Silence, malheureux!” s'écria l'Allemand,

Et jetant son regard courroucé sur l'enfant,

Il ajouta d'un ton plein de fiel et de haine:

“La France! elle a perdu l'Alsace et la Lorraine;

“C'est à nous maintenant... Tiens, une question...

“Sais-tu bien seulement où cette nation

“Se trouve?... Allons, réponds...” —“La France, ô ma patrie!...”

Murmure l'orphelin: (son âme est attendrie

A ce doux souvenir). —“Où est-ce? Réponds-moi,

“Sans hésiter encore, ou bien malheur à toi!”

Alors l'Alsacien, frémissant, se redresse,
Tout palpitant de foi, d'orgueil et de tendresse;
Et montrant de la main son vaillant cœur qui bat
C'est vibrant qu'il s'écrie:

—Ah! la France elle est là!”

—O—O—

Nos illusions sont comme nos dents, nous les perdons avec d'horribles douleurs, et leur absence nous rend odieux à ceux qui ont conservé les leurs.

Henri LUCENAY.

Fuyez, sans retourner la tête, l'homme qui vous a nui une première fois, avec ou sans intention de le faire.

E. PAILLERON.

PLEURANT SUR UNE TOMBE !

C'était l'heure où l'oiseau, la tête enfouie sous son aile, cesse son chant harmonieux et où les derniers soupirs de la nature agonisante, invitent au repos tout ce qui respire sur la terre. Les derniers feux brillants d'un beau jour avaient disparu depuis longtemps déjà derrière la forêt gémissante, semblables aux lointaines lueurs d'un grand incendie qui s'éteint.

Les brebis bêlantes avaient laissé avec regret les gras pâturages de la vallée devenue silencieuse, presque lugubre, et sur la ligne blanche du grand chemin, pas une voiture... pas un voyageur. Ça et là sous la verte prairie, le grillon monotone interrompait seul, de temps en temps, avec une régularité alarmante, le silence morne de la nuit ; et non loin de là, sur la lisière sombre du bois, l'oiseau de nuit jetant sans pitié son cri de mort, augmentait encore l'effroi saisissant qui envahit l'âme à cette heure mystérieuse.

Au loin, dominant le vallon, se dessinait, majestueux dans l'obscurité du ciel, le clocher élancé d'un temple chrétien.

Tout près de cette humble demeure du Dieu fait Homme, une grille de fer s'ouvrait conduisant au milieu des tombes. En considérant la pierre blanche qui indiquait la demeure dernière d'un être pleuré ; en voyant les formes touffues des cyprès et des saules pleureurs se dresser dans l'ombre, incliner leurs branches vers la terre comme pour éloigner toute profanation de ces tertres douloureux, on sentait un frisson involontaire parcourir les membres et presque des pleurs mouiller les yeux, tant est grande et effrayante la pensée de la mort !

Tout-à-coup des plaintes navrantes, suivies de sanglots étouffés, troublèrent le silence de la tombe ; agenouillée pieusement sur un carré de terre bénie, une jeune femme, ô mystère incompréhensible de l'amour, une pauvre veuve se voilant le visage de ses mains et appuyée sur l'un des bras de la croix, adressait à la douce mémoire de celui qui n'était plus, une muette mais éloquente prière au Maître Souverain qui punit et pardonne.

Debout à ses côtés, un tendre enfant embrassait de ses mignons petits bras, le pied de la croix, bégayant de sa voix enfantine les premiers mots de prière qu'il avait appris sur les genoux de son père.

Regardant parfois sa mère d'un air triste, il s'approchait d'elle et la forçant à lui ouvrir les bras, il essayait de ses tendres baisers les larmes brûlantes qui s'échappaient de ses paupières humides. Alors elle, de plus en plus attendrie, étreignait amoureusement sur son cœur saignant son cher enfant, en le couvrant de long baisers délirants comme si la vue de ce gage précieux que lui avait laissé la tendresse de celui qui reposait à l'ombre des ifs gémissants, lui eût rendu tout son bonheur envolé.

Certes, ce touchant spectacle de deux âmes éplorées, pleurant un être aimé, était fait pour attirer les regards consolateurs du Dieu de miséricordes et le spectateur invisible qui eut pu contempler ce tableau émouvant de l'innocence et de l'amour fidèle prosternés sur la pierre humide d'un tombeau et parlant à la Suprême Majesté dans un saint tremblement, eût certainement senti son cœur se serrer dans une poignante émotion et de douces larmes couler de ses yeux.

Ils demeurèrent longtemps ainsi, serrés l'un contre l'autre dans une pieuse étreinte, tantôt levant des yeux suppliants vers la voûte étoilée, où se révèle si bien la grandeur de celui qu'ils invoquaient une fois encore, tantôt les dirigeant vers la terre humide comme pour adresser un dernier adieu à un époux chéri, à un père regretté !

Bientôt on eut pu voir la mère d'abord, puis l'enfant se baisser, imprimer leurs lèvres pâlies sur cette terre sans gazon, se lever tremblants et s'éloigner silencieux en suivant le sentier solitaire, après avoir détourné une fois encore les yeux vers la croix isolée où était enfouie toute leur joie d'ici-bas !

La grille de fer se referma derrière eux, et le silence, un silence alarmant se rétablit.

Seul, l'oiseau qui fuit la lumière, jetait encore au loin ses notes lugubres à travers les épaisses ténèbres de la nuit, pendant que la brise timide sifflait tristement dans la cime élevée de la forêt sombre !

J. H. DAIGNAULT,
St-Félix, Manitoba.

L'HONNEUR RECONQUIS.

:0:

I

Des trois enfants qu'avait eus Pierre Perron, pêcheur au Trépart, deux lui ayant été ravés par cette terrible engloutisseuse qu'est la mer ; le père désolé ne voulut pas jeter le plus jeune, le seul qui lui restât maintenant, aux mêmes hasards tragiques. Il le fit instruire autant que ses faibles ressources le lui permettaient, puis, quand Gilbert eut dix-sept ans, il l'envoya à Paris où d'influentes recommandations le firent accueillir dans une grande maison de commerce. C'était bien loin, sans doute, le père Perron et sa femme ne pouvaient espérer de voir souvent leur enfant, mais ils se disaient :

—Au moins, celui-là, la mer ne nous l'arrachera pas comme les autres ; nous savons qu'il vit, et malgré la distance nos cœurs et le sien sont ensemble !

Et quand même ils étaient contents.

Ils ne savaient pas que ce prestigieux Paris, avec, à l'horizon, ses rayonnements d'apothéose, a comme la mer ses écueils, ses tempêtes, ses naufrages.

L'âge venu, le jeune homme dut accomplir son service militaire ; mais, au retour, après deux mois passés dans sa famille, il rentra dans la maison qu'il avait quittée, cette fois avec l'emploi de caissier.

Ce fut un malheur. Cet argent qu'il maniait lui donna des tentations ; non qu'il songeât à se l'approprier, mais il crut pouvoir s'en servir pour tenter la fortune en jouant aux courses, il ne doutait pas du succès, et se promettait bien de remettre intégralement dans la caisse la somme empruntée.

Hélas ! la chance ne lui fut pas favorable, et, gagnant un jour, perdant l'autre, il vint un moment où il eut un déficit de cinq mille francs, et cela à la veille de l'examen de sa comptabilité. Alors, il se vit perdu, déshonoré. Où trouver cet argent ? A tout prix, il le lui fallait.

C'est dans de telles extrémités que les pires suggestions peuvent jeter un homme de la faute dans le crime !

Depuis quelque temps, Gilbert avait noué des relations d'amitié avec Savinien Dorval, un jeune homme de son âge, dont les parents, enrichis dans le négoce, donnaient fréquemment de petites fêtes fort suivies. Présenté par Savinien, Gilbert en devint l'hôte assidu. On faisait de la musique, on dansait. Plus intimement, Gilbert était invité quelquefois aux dîners de famille. Si bien qu'il fut bientôt comme chez lui dans cette maison amie. Il en connaissait tous les êtres, il connaissait aussi le peu de défiance des maîtres. Il résolut d'en profiter.

Le malheureux ne s'appartenait plus !

Un soir qu'il y avait bal, il sortit furtivement des salons, gagna l'étage supérieur où se trouvait une pièce servant de bureau à M. Dorval. La clef était sur la porte, il n'eût qu'à la tourner. A tâtons, il alla vers un secrétaire que le père de Savinien avait quelquefois ouvert en sa présence... Là encore, la clef !... Déjà sa main fouille les tablettes, quand soudain la porte se rouvre derrière lui, on entre, la lumière jaillit au bec de la lampe suspendue.

Et Gilbert voit M. Dorval !

Celui-ci l'aperçoit à son tour.

—Vous ! s'écrie-t-il, vous ici !

Gilbert ne trouve pas un mot à répondre ; il baisse la tête, il se sent près de défaillir. M. Dorval voit ce trouble, il voit son secrétaire ouvert.

Pourrait-il se méprendre ?

—Monsieur Gilbert Perron, dit-il, vous êtes un voleur !

Mais sous l'affront mérité le jeune homme relève le front.

—Non, dit-il, je n'ai rien volé... Mais j'allais le faire, si vous n'étiez survenu, ce dont je remercie le ciel !... N'importe ! vous pouvez me perdre, et en même temps causer le désespoir d'un père pour qui l'honnêteté est au-dessus de tout...

Et il ajoute, joignant les mains, la voix entrecoupée :

—Grâce, monsieur !... au moins pour lui !

Devant cette douleur où il sent vibrer encore les bons sentiments, M. Dorval s'est ému ; il va vers la porte, en pousse le verrou, revient au jeune homme.

— Pourquoi vouliez-vous me voler ? lui demande-t-il.

— Vous tenez à le savoir ?... Eh bien ! soit !... Je vous avouerai tout.

Et Gilbert fait sa confession ; il dit quel fatal entraînement l'a égaré, les cinq mille francs détournés et perdus, — et il termine ainsi :

— Ces cinq mille francs... Oh ! je n'eusse pas pris un sou de plus, je vous le jure, et je comptais bien les restituer quelque jour !... Ces cinq mille francs remis dans ma caisse, j'étais sauvé ; nul n'aurait connu ma faute... Le sort ne l'a pas voulu... Maintenant, que vous me dénonciez ou non, c'est toujours pour moi le déshonneur !... Je ne l'attendrai pas.

— Que ferez vous ?

— Une balle de revolver dans la tête, et j'aurai expédié !

— Vous ne songez pas à votre père en parlant ainsi.

— Au contraire ; c'est parce que j'y songe, et que je ne veux pas qu'il me méprise et me maudisse !

Gilbert parlait avec un tel accent de résolution que M. Dorval ne douta pas un instant qu'il ne mit son projet à exécution ; alors, n'écoulant que sa pitié :

— Monsieur Gilbert Perron, voulez-vous me faire un serment ?

— Lequel, monsieur ?

— Vous quitterez Paris, vous retournerez dans votre famille.

— La Justice m'y atteindra comme ici.

— Non, la Justice n'aura pas à vous poursuivre, car demain vous aurez dans votre caisse les cinq mille francs qui y manquent.

En même temps, M. Dorval tirait de son secrétaire cinq billets de banque de mille francs, qu'il tendait à Gilbert.

— Les voici.

Gilbert resta un moment sans voix tant l'émotion le serrait à la gorge ; puis, enfin, des sanglots coupant ses mots, il balbutia :

— Oh ! monsieur, tant de générosité !... C'est la vie que vous me rendez !... Oui, je fuirai Paris, j'irai vivre auprès des êtres chers que jamais je n'aurais dû quitter !... Avec de bons bras et du courage on trouve partout à gagner son pain... Oh ! merci, monsieur, merci !... J'espère bien vous rendre un jour...

— Je ne vous demande rien, interrompit M. Dorval... Que tout ceci reste entre vous et moi... Et maintenant redescendez, prétextez une indisposition et quittez ma maison pour n'y pas revenir. Nous ne nous connaissons plus. Adieu.

II

Huit années s'étaient écoulées.

On était à la fin de juin, époque où la foule parisienne, rompant l'étroite limite qui l'enferme, se répand, avide de plein air, dans les grandes et petites villes de notre littoral.

L'une des plus proches, le Tréport, voyait chaque jour se renouveler ou s'accroître le nombre des voyageurs que les trains du Chemin de fer du Nord lui apportaient, les uns pour quelques heures seulement, les autres pour toute une saison.

Parmi ces derniers se trouvaient M. et Mme Dorval, arrivés depuis une quinzaine.

Ils avaient vu Dieppe, Le Havre, Boulogne ; cette année c'est le Tréport qu'ils avaient voulu visiter.

Encore fort alertes, en dépit de leurs soixante ans, souvent ils aimaient à gravir les quatre cents marches et plus qui accèdent au Calvaire. Non loin ils s'asseyaient au bord des hautes falaises. Et, de là, leurs regards suivaient au loin la marche des bateaux pêcheurs qui dansaient sur les flots comme de frêles coquilles, leur voile enflée au vent.

Au charme qu'ils éprouvaient à contempler ce tableau se mêlait chez Mme Dorval une sorte de crainte instinctive ; l'immensité lui faisait peur, et jusque-là son mari n'avait pu la décider à une promenade en mer.

Un jour, pourtant, elle y consentit. La mer était calme, à peine une brise légère. C'était un dimanche. Les trains de plaisir avaient amené une foule joyeuse qui se

pressait dans les bateaux. Cette gaieté, ce mouvement l'enhardirent. Pourtant, ce ne fut pas sans trembler un peu qu'elle prit place auprès de son mari dans l'une des embarcations.

Bientôt, chargé d'une vingtaine de promeneurs, le bateau sortait du chenal, halé à la corde jusqu'au môle, et prenait le large. Ce fut une promenade charmante pendant une demi-heure. A peine si l'on se sentait voguer. Mais comme la barque virait pour revenir, tout-à-coup une nuée monta, envahit le ciel, et un vent d'orage s'éleva.

La mer commença à moutonner, puis grossit. Les vagues maintenant s'enflaient, se dérobaient, soulevant la barque ou se creusant sous elle pour la laisser retomber. En même temps, les éclairs fendaient le ciel noir et le tonnerre grondait.

Aflolée, Mme Dorval s'était serrée contre son mari, qui essayait vainement de la rassurer.

Cependant, on approchait du chenal.

Soudain, sous un formidable coup de foudre, une vague furieuse fait pencher l'embarcation de l'arrière à l'avant, et la pauvre femme, terrifiée, se renverse et tombe à la mer, laissant aux doigts crispés de son mari un lambeau de son vêtement.

M. Dorval se dresse, éperdu !

Le patron va se porter au secours de sa voyageuse, mais un homme l'a déjà devancé.—un homme qui de la jetée a vu l'accident et s'est élancé dans les flots.

En quelques brassées, il est près de la noyée, qu'il saisit, qu'il ramène au bateau, où dix bras se tendent pour la prendre.

Elle est sauvée !...

Quant au sauveteur, il regagne la plage et disparaît au milieu de la foule accourue. Cela avait été si rapide que la vieille dame n'avait même pas perdu connaissance, et c'est avec un sourire qu'elle rassura son mari :

—Ce ne sera rien, mon ami !

Alors, M. Dorval, encore pâle d'émotion, s'adressa au patron du bateau :

—Cet homme, vous le connaissez ?

—Qui ne le connaît ?... Il est d'ici, et c'est un pêcheur comme moi... Quant aux sauvetages, il n'en est plus à les compter.

—Quel est son nom ?... où demeure-t-il ?

—Vous n'avez qu'à demander Gilbert Perron ; tout le monde vous indiquera sa demeure.

—Gilbert Perron ! répéta M. Dorval, en qui ce nom éveillait un souvenir ; lui, ce serait lui !

III

Une heure plus tard, quand, rentrée à l'hôtel et ayant changé de vêtements, Mme Dorval prenait un repos qui devait achever de la remettre, M. Dorval, renseigné par l'hôtelier, sortait pour frapper bientôt à la porte du pêcheur Gilbert Perron, dans l'une des rues montantes du Tréport.

Ce fut une femme d'une trentaine d'années, portant un tout jeune enfant sur ses bras, qui le reçut.

Bien rustique, ce logis où il entra, mais tout y était propre et rangé ; on y devinait la ménagère attentive et laborieuse.

Deux bambins, fille et garçon, l'un de trois, l'autre de cinq ans, étaient accourus vers lui, et le regardaient curieusement.

—C'est ici qu'habite M. Gilbert Perron ? demanda le visiteur.

—Mais oui, mon bon monsieur.

—Vous êtes sa femme, sans doute, et ce sont là ses enfants ?

—Comme vous le dites, monsieur.

—Je voudrais lui parler.

—Ah ! dame ! c'est qu'il n'est point là !

—Tardera-t-il à rentrer ?

—Ça, je ne sais point. Il est à promener les gens de Paris dans son bateau. Vous comprenez, le dimanche, on gagne comme ça quelques sous.

—Vous ignorez qu'il y a une heure il a sauvé une pauvre femme tombée à la mer ?

—Pien sûr, puisque je ne l'ai point revu depuis midi ; mais, tout de même, ça ne m'étonne point.

—Dites-moi : votre mari n'a-t-il pas été autrefois à Paris ?

—Oui-dà ! quand il était jeune. Paraît qu'il avait un emploi. Mais il en est revenu, et bravement il s'est mis à la pêche avec son père... Pourtant, celui-ci ne voulait point !... Mais Gilbert était résolu, lui, et il s'est fait pêcheur quand même... Et puis, nous nous sommes mariés, et ses pauvres parents sont défunts, à cette heure... On n'est pas bien riche, la pêche est souvent mauvaise, mais on sait se contenter de ce qu'on a, et on est heureux.

A ce moment la porte s'ouvrit et un homme entra.

Dans ce visage hâlé, avec une barbe en collier comme la porte les pêcheurs, sous ses vêtements grossiers, M. Dorval eut peine à reconnaître l'élégant Gilbert Perron d'autrefois. Mais les deux petits s'étaient jetés au devant de l'arrivant en l'appelant : "Papa !" Il ne pouvait y avoir doute pour M. Dorval.

Le pêcheur, lui, l'avait tout de suite reconnu ; il s'arrêta, saisi, disant :

—Monsieur Dorval !

—Oui, c'est moi, mon ami, moi qui, à mon tour, vous dis : "Merci !"... Oui, merci, pour m'avoir conservé ma bonne et chère compagne !... Gilbert Perron, vous êtes un grand et noble cœur ; je vous estime et je vous honore !... Voulez-vous me donner votre main ?

—Oh ! monsieur, balbutia le pêcheur, à la fois confus et heureux, en répondant à l'étreinte du brave homme, moi qui vous dois tant !

—Mon ami, c'est moi qui suis votre débiteur maintenant !... Et je le serai toujours... Tout ce que je veux faire et ferai pour vous et les vôtres ne m'acquittera jamais !

DENIS LANGAT

—:o:—

NEVROSES MUSICALES

Il paraît superflu d'affirmer que la musique exerce une influence considérable sur le système nerveux. Tous nerveux, les musiciens ! Certaines notes prolongées seraient susceptibles de provoquer des accès de folie furieuse chez les uns et un délire mélancolique chez les autres. On a vu des gens se trouver mal aux premières notes d'une cithare. N'insistons pas. Les animaux aussi sont extrêmement sensibles à la musique. Il en est qui l'aiment et d'autres qui hurlent dès les premières notes.

Toutes les vibrations, de quelque nature qu'elles soient, impressionnent le système nerveux. Aussi, a-t-on eu depuis longtemps la pensée de faire un emploi thérapeutique rationnel de la musique, et l'on a obtenu plus d'un succès. M. Bezichinsky a appliqué la musique thérapeutique au traitement de la peur nocturne chez une fillette de 4 ans.

On avait sans doute eu le tort, ainsi qu'il arrive quelquefois, de lui raconter, pour l'endormir, des histoires de croquemitaïnes. Peu à peu, l'enfant fut prise de terreurs nocturnes qui se répétèrent au point de devenir inquiétantes. Chaque nuit, elle se réveillait deux, trois fois, en proie à de véritables accès. On essaya, sans réussir, du bromure de potassium. Enfin, M. Bezichinsky songea à la musique.

La mère prit l'enfant près d'elle avant de la coucher et lui joua au piano quelques morceaux en divers tons. Quand la mère adoptait le ton majeur, l'enfant, jusque là calmée et somnolente, paraissait s'exciter et finalement demandait qu'on changeât de morceau. On lui joua toute une série de valse de Chopin en ton mineur et, de nouveau, l'enfant se calma. On la coucha et elle dormit tranquillement. Chaque soir, la mère recommença le traitement pendant une semaine. Quand on interrompit les séances musicales, les accès, qui avaient disparu, revinrent, bien que très amendés. On dut recommencer le traitement d'abord tous les soirs, pendant cinq jours, puis tous les deux jours et ainsi de suite en espaçant les séances de plus en plus. Au bout d'un mois la guérison fut complète et définitive.

Ce succès n'est pas unique. M. Berberoff en a obtenu un semblable. C'est très rationnel, et il semble que ce traitement puisse tirer d'affaire quelquefois non seulement les fillettes, mais les grandes personnes. Il faudra toujours savoir au préalable si le malade doit être guéri en ton mineur ou en ton majeur. Etes-vous ton mineur ou ton majeur ? C'est facile à vérifier.

H. DE PARVILLE.

LE VIEUX TROUBADOUR

—:O:—

Lorsque le voyageur eut franchi la colline,
 Il s'arrêta soudain. Derrière une chaumine
 Une enfant de quinze ans, seule au bord du chemin,
 Était assise à l'ombre et le front dans la main.
 « Malgré le ciel ardent et la route poudreuse,
 Je t'admire de loin dans ta pose rêveuse,
 Jeune fille, dit-il. Sous cet arbre on est bien,
 Et j'y vais déposer ce fardeau, — tout mon bien —
 Ce cahier de chansons et ma vieille guitare :
 J'ai pour cette compagne une affection rare ;
 Les objets qu'on chérit, plus tard tu l'apprendras,
 Ce sont les seuls amis qui ne soient pas ingrats...
 Le choix d'un cœur loyal n'est pas chose facile !
 — Pendant que tu rêvais, je marchais vers la ville
 Dont on voit les clochers, là-bas, à l'horizon,
 Comme le juif errant, je n'ai pas de maison ;
 Mon voyage est sans but, sans fin, comme l'espace.
 Je m'arrête au hasard, un instant, puis je passe.
 Parfois, les vents moqueurs emportent aux échos
 Les refrains destinés à payer mes écots.
 Mais bah ! je vais ailleurs, et la muse fidèle
 Me suit loin des hivers, ainsi que l'hirondelle.
 Mais tu ne m'entends pas ! Des pleurs mouillent tes yeux ?...
 Quoi, déjà des chagrins !... Est-ce vrai, justes cieux !
 Peux-tu rester sans voix, fauvette aux ailes roses,
 Dans la saison bénie où s'entr'ouvrent les roses ?...
 Lève vers le ciel pur ton beau front de quinze ans ;
 Il guérira ton cœur, à peine à son printemps.
 Le temps n'est pas venu d'assombrir ta jeune âme.
 Enfant, garde-tes pleurs... pour quand tu seras femme.
 Un des tiens aurait-il déshonoré ton nom ?
 As-tu perdu ton père ? ou bien ta mère ?... Non !...
 D'où peut venir alors ton humeur soucieuse ?
 Aurais-tu vu passer sous cette allée ombreuse
 Un brillant cavalier dont le cheval fringant
 Emportait avec lui ton cœur adolescent ?
 Le vieux voyageur peut adoucir tes alarmes.
 Parle donc ; quel chagrin implacable te mord ?... »
 Alors l'enfant lui dit, les yeux remplis de larmes :
 « Jean... mon ami d'enfance... hier au soir... est mort ! »

EUGÈNE ALBERGE.

—:O:—

Ne frappe pas l'herbe du pied ; il y a là des âmes en peine qui veulent refleurir.
 Arsène HOUSSAYE.

*
 * *

L'impunité commence par rendre les lois inutiles ; elle finit par les rendre ridicules
 Ernest RENAN.

*
 * *

Aujourd'hui tout le monde doit marcher ou courir ; celui qui s'arrête est perdu.
 J. SIMON.

→ Feuilleton de la Bonne Littérature Française ←
JUILLET 1897

L'Héritage de Jean Séguin

—: PAR :—

JACQUES BRÉMOND

PREMIERE PARTIE

I

Après Rouen, la route nationale qui conduit au Havre abandonne la ligne droite pour se dérouler en des courbes gracieuses, qui changent à tout instant la perspective. Le voyageur voit passer devant ses yeux une série de tableaux différents, où la nature



Il rejeta près de lui le malheureux qui, certainement, allait se briser le crâne.

semble— comme à plaisir— avoir dépensé ses plus riches paysages. Là c'est un village coquettement assis sur la colline, avec ses murs blancs, ses toits de chaume et son église, que découpe vivement la dentelle de son clocher sur le ciel ; plus loin la vue se perd

dans des vergers sans fin, immenses jardins de pommiers qui s'étagent, verdoyants ou fleuris selon la saison, de chaque côté du chemin.

Puis, subitement, le terrain s'effondre, laissant à découvert les bords rians de la Seine, sillonnée par le continuel passage des vapeurs qui descendent ou remontent à la mer, en évitant, dans leur course rapide, les lourds chalands pleins, à couler, de marchandises de toutes sortes.

Entre Barentin et Malaunay, de délicieux sites se succèdent, et le voyageur, émerveillé, continue son chemin sans pouvoir se lasser d'admirer cette merveilleuse entrée de Normandie qui forme, avec ses côteaux boisés et ses gras pâturages, une des plus charmantes parties de la France.

A mesure qu'on avance, l'impression première, loin de s'amoindrir, devient plus vive au contraire, et l'âme se sent prise d'un immense bien-être devant ce spectacle majestueux de la nature, qui ravit les yeux et repose le cœur.

A trois quarts de lieues environ du petit village de Malaunay, la route, jusque là enclavée, s'échancre subitement sur la droite, et par une coulée gigantesque, ombragée de grands arbres, on aperçoit dans le lointain, sur une hauteur, le château des Crèches—ou comme on dit plus modestement dans le pays " Les Crèches "—grande bâtisse d'une architecture hybride, dont le lierre touffu qui couvre les murs, masque à propos l'insuffisance de style.

Un chemin carrossable, partant de la grande route, monte en droite ligne jusqu'aux barrières de bois peintes en blanc, qui, selon la coutume normande, délimitent la partie réservée de la propriété. Cet entourage franchi, une allée soigneusement recouverte d'un sable fin de rivière, conduit à un perron élevé de plusieurs marches, donnant accès dans la maison. C'est ce perron que nous prions le lecteur de gravir avec nous, pour lui présenter les hôtes actuels des Crèches, tante Pauline et tante Ninette, dont nous allons esquisser rapidement l'histoire.

Filles aînées des quatre enfants de Balthazar Séguin, ancien courtier maritime à Rouen, Juliette et Pauline étaient venues habiter, il y a quelque vingt ans, avec leur frère Jean et leur plus jeune sœur Sabine, cette propriété que l'honnête négociant venait d'acquérir, pour s'y reposer d'un long labeur, quand la mort ne lui en laissa pas le temps. Les orphelins—leur mère avait précédé son mari dans la tombe—vécurent là plusieurs années dans une étroite intimité : puis vint un jour où Jean, poussé par l'ardent désir d'augmenter sa fortune, s'expatria aux Etats-Unis. Peu de temps après, Sabine se mariait et quittait ses sœurs, pour suivre son mari à Paris.

Demeurées seules aux Crèches, Pauline et Juliette redoublèrent d'une mutuelle affection, pour tâcher d'oublier les vides, que ces départs successifs creusaient autour d'elles.

Avec l'argent qui constituait sa part d'héritage paternel, Jean Séguin, cependant, entreprenait au loin, dans les plaines du Texas, un colossal commerce de bestiaux et de chevaux qui devenait bientôt pour lui la source de bénéfices considérables.

Dans un des premiers courriers qu'il adressa à ses sœurs, il leur faisait part de sa complète réussite, en même temps que de son prochain mariage. Une année s'était écoulée sans changement, lorsqu'arriva une lettre encadrée de noir, où le malheureux annonçait à la fois et la mort de sa femme, enlevée subitement, et la naissance d'un fils qu'il recommandait, de loin, aux prières de ses tantes Juliette et Pauline.

A partir de cette époque, sa correspondance devint plus suivie ; et chaque fois qu'il écrivait, après avoir tenu ses sœurs au courant de sa situation commerciale, toujours prospère, il s'étendait longuement sur les gentilleses de son fils, qui grandissait.

" Maurice (c'était son nom) commence à parler, dit-il en substance, il bégaye déjà les nom de ses tantes Pauline et Ninette, c'est ainsi qu'il vous appelle, chères sœurs, et j'aspire au jour où je vous ramènerai un neveu qui ne demande qu'à vous aimer."

Et les braves filles se prenaient d'une affection profonde, sans bornes, pour cet enfant qu'elles ne connaissaient que par une méchante photographie envoyée par son père. Ces surnoms de " tante Pauline " et de " tante Ninette " les charmaient surtout ; elles prirent l'habitude, qu'elles trouvaient douce, de ne plus s'interpeller autrement entre elles ; leurs cœurs, serrés d'affection se gonflaient de joie à la pensée de cet enfant, qui, là-bas, au loin, s'appliquait à les aimer. En se faisant l'écho de ses phrases enfantines, il leur semblait recevoir une caresse de celui que l'éloignement leur rendait encore plus cher.

La fortune continuait à sourire à Jean Séguin ; ses lettres étaient pleines de résultats heureux obtenus, les bénéfices s'accroissaient, énormes maintenant ; mais, dans sa correspondance fréquente, les lignes que Pauline et Juliette ne se lassaient pas de relire étaient celles qui parlaient de Maurice. Pour elles, ses moindres paroles devenaient un événement.

— Maurice a dit cela, tante Pauline, disait l'une.

— Le cher enfant ne nous oublie pas, tante Ninette, répondait l'autre en essuyant les larmes qui lui coulaient des yeux.

Et toutes deux s'attardaient dans des conversations sans fin, bâtissant des projets fous, parlant de lui comme si elles l'avaient quitté la veille, ou qu'il dût arriver le lendemain.

Leurs lettres, à elles, ne variaient guère.

“ N'est-tu donc pas assez riche, écrivaient-elles constamment à leur frère, et veux-tu nous priver longtemps encore du bonheur de vous aimer de près, toi et ton fils ? Reviens, Jean, reviens vite ; tu verras comme nous serons heureux tous ensemble aux Crêches ; la chambre de Maurice est prête depuis longtemps, et les pots de confitures, à son intention, encombre les armoires. ”

De fait, elles avaient aménagé une pièce spéciale, entre leurs appartements, qu'elles ne désignaient pas autrement que “ la chambre de Maurice ” nid coquet, tout blanc de mousseline, avec un berceau pomponné et enrubanné. C'est là qu'elles se plaisaient à passer de longues heures, en parlant du cher attendu, dont le portrait, agrémenté d'un cadre superbe, ornait la tapisserie claire.

Enfin le moment du retour, si ardemment désiré, allait sonner pour elles. Jean Séguin s'était abouché avec un homme sérieux et sûr, qu'il associait à son entreprise. Délivré des soucis qu'il supportait jusqu'alors, il profiterait, avant peu, de sa liberté, pour venir faire en France un séjour de quelques mois, avec son fils.

Il est inutile de dépeindre l'immense joie que causa à tante Ninette et à tante Pauline cette bienheureuse nouvelle ; elles ne vécurent plus dès lors que dans l'attente de ce retour prochain. Jean ne les fit pas languir. En effet, un dernier courrier, daté de l'Arizona, leur annonçait que ses affaires étaient en règle, et qu'il se mettait en route, avec son fils, pour venir les retrouver.

Il y avait un peu plus de six ans que Jean Séguin avait quitté la France ; Maurice venait d'entrer dans sa cinquième année.

La joie de Pauline et de Juliette tourna au délire. Du même coup, les Crêches subirent une transformation complète ; la maison fut bouleversée du rez-de-chaussée aux combles, pour recevoir dignement les exilés, et, comme bien on pense, la “ chambre de Maurice ” ne fut pas oubliée dans ce bouleversement général.

Hélas ! ce bonheur ne devait pas être de longue durée ; alors qu'elles s'abandonnaient à leur enivrement, une dépêche brutale annonça que le navire, qui ramenait Jean Séguin et son fils s'était perdu corps et bien pendant la traversée.

Le coup faillit tuer les malheureuses femmes.

Lorsqu'elles purent enfin secouer leur douleur, elles voulurent interroger, savoir, hésitant à croire encore à l'effroyable nouvelle. Les renseignements qu'elles s'obtinrent ne firent, hélas ! que corroborer la fatale dépêche ; Jean Séguin était bien mort dans la terrible catastrophe ; un brick norvégien, qui passait sur le lieu du sinistre, avait recueilli plusieurs cadavres, parmi lesquels son corps avait été reconnu.

Quant aux autres naufragés, on n'avait eu aucune trace de leurs dépouilles ; quelques malheureux, échappés à la mort, croyaient qu'un canot avait emporté une faible partie des passagers. Maurice était-il du nombre ? Personne ne pouvait le dire. Toujours est-il que depuis on n'avait plus entendu parler de ces survivants, que la mer avait engloutis sans nul doute comme les autres.

Les deux infortunées prirent le deuil, les Crêches tombèrent dans un silence de mort. Ce terrible effondrement de leur plus chères espérances, vieillites pauvres femmes, qui, pendant longtemps, évitèrent de sortir, passant des journées entières à pleurer maintenant dans cette “ chambre de Maurice ”, qui désormais resterait toujours vide !

Et, cependant, malgré l'évidence des faits, malgré le résultat négatif des enquêtes de toutes sortes, malgré les recherches vaines, malgré tout enfin, tante Pauline et tante Ninette s'étaient toujours refusé à abandonner tout espoir. Elles voulaient quand même conserver un doute, croire encore que celui qu'elles avaient tant aimé, sans le connaître, n'était pas perdu à tout jamais pour elles.

Dans les premiers temps de leur douleur, elles disaient en parlant de leur neveu :

—Si Maurice était revenu...

Plus tard, elles dirent, avec hésitation d'abord, comme pour se tromper elles-mêmes :

—Si Maurice revenait...

Et maintenant, alors que de longues années se sont écoulées depuis cet affreux événement, quand la conversation les ramène sur ce chagrin toujours latent, elles trouvent tout naturel de formuler leur pensée en disant :

—Quand Maurice reviendra...

Cette espérance, qui ne s'appuie sur rien, les aide à supporter le vide leur existence ; pour elles, Maurice n'est pas mort. Il n'est qu'absent ; quant à l'époque de son retour, c'est affaire entre Dieu et lui ! Et les deux braves créatures continuent à s'appeler, comme par le passé, tante Pauline et tante Ninette, sans songer qu'elles n'ont plus de neveu.

La douleur, en blanchissant prématurément leurs cheveux, n'a pas épargné non plus leurs caractères, qui forment le contraste le plus curieux qu'on puisse imaginer. Le coup qui les a frappées également a produit, sur chacune d'elles, un effet différent.

Juliette en a conservé une vivacité, une hâte, un besoin de remuer sans cesse, de parler toujours, une sorte de fièvre continuelle qui neutralise toute réflexion. Prompte et nerveuse à l'excès, l'action, chez elle, plus rapide que la pensée, lui fait commettre mille impairs qu'elle regrette sans pouvoir s'en corriger.

Sa sœur Pauline, au contraire, froide, réfléchie, presque muette, lente autant que l'autre est vive, semble toujours absorbée dans des rêveries sans fin. Son mutisme désespère Juliette.

Au demeurant, excellentes toutes deux, s'aimant à l'excès, prêtes à se jeter dans le feu l'une pour l'autre, telles sont les demoiselles Séguin, les propriétaires des Crèches, que nous désirions présenter à nos lecteurs.

A l'époque où commence ce récit, plus de quinze années se sont écoulées depuis les faits que nous venons de relater ; par une chaude après-midi d'août, les deux vieilles filles (Juliette et Pauline approchent de la cinquantaine), sont occupées à des travaux d'aiguille, assises devant le large perron des Crèches.

Trois fois déjà, tante Ninette a tenté d'entraîner sa sœur dans une conversation banale, et trois fois, pour calmer l'irritation que lui cause son mutisme obstiné, elle a cassé l'aiguille de sa tapisserie, quand, tout à coup, elle fit un si brusque sursaut, que son épaule, heurtant le bâton d'un superbe cacatois placé près d'elle, envoya bête et perchoir rouler sur le sable du jardin.

—Qu'y a-t-il, mon Dieu ? cria Pauline, sortant enfin de son éternel silence.

—Ce qu'il y a... mais regarde... regarde donc...

—Je regarde, fit la première, en suivant des yeux la direction indiquée par sa sœur.

—Là bas... près de la route, quelqu'un vient...

—Sans doute, répondit tante Pauline, en retrouvant son calme.

Enervée du peu d'attention qu'on lui accordait, la vieille fille reprit :

—Comment, tu ne reconnais pas celui qui marche là-bas ?

Un homme, en effet, s'engageait dans l'avenue qui conduit aux Crèches,

—Je le reconnais, moi... et toi, tu restes là... Mais c'est M. Clergeot.

—Peut-être bien, fit Pauline.

—Comment, peut-être bien ; mais je te répète, moi, que c'est M. Clergeot, le notaire.

—Eh bien ! quand ce serait M. Clergeot, est-ce une raison pour ne pas ramasser ce pauvre Coco, qui va mourir étouffé sous son mouchoir ?

L'oiseau, en vérité, faisait de vains efforts pour reprendre son équilibre compromis.

—Décidément, je ne te comprends pas avec ton calme, cria tante Ninette, en se précipitant à la rencontre du nouvel arrivant.

—Ne dirait-on pas que c'est le grand turc, se contenta de murmurer tante Pauline, en rétablissant sur son perchoir le malheureux perroquet.

Un gros homme, la figure rasée, le cou maintenu dans une énorme cravate blanche, des habits couverts de poussière, s'avançait, le chapeau à la main, précédé de Ninette, qui ne cessait de répéter :

—Monsieur Clergeot, comment, c'est vous, monsieur Clergeot, et par cette chaleur ! Celui dont l'arrivée causait un tel émoi, s'inclina en disant :

—Mesdemoiselles, veuillez m'excuser de me présenter ainsi, et permettez-moi de respirer un peu pour reprendre haleine ; le soleil est chaud sur la route de Malaunay.

Mais déjà tante Ninette, de toute la rapidité de ses jambes, courait chercher un verre d'eau sucrée, qui n'arriva pas, du reste, à destination, car, dans sa précipitation, elle butta si malencontreusement contre les marches du perron, que verre et plateau allèrent prendre la place occupée tout à l'heure, par terre, par l'infortuné Coco.

—Laissez, mademoiselle Séguin, dit le notaire en la voyant reprendre un second élan ; par cette chaleur, je préfère ne pas boire. Il fait très bon ici, du reste, et je me sens remis.

Il s'était assis, épongeant, à grand renfort de mouchoir, son front inondé de sueurs tandis que tante Ninette, toujours poussée par son impétueuse nature, criait dans le vestibule :

—Vincente, Vincente, M. Clergeot dîne avec nous, tu mettras un couvert de plus.

Sans souci des protestations du notaire, qui s'époumonnait à répéter :

—Mais ne dérangez personne, mademoiselle Séguin ; il me faut retourner à Rouen par le premier train : je ne puis accepter...

Le calme se rétablit enfin, lorsque tante Ninette, essoufflée par ses courses successives, voulut bien se décider à s'asseoir et surtout à se taire.

M. Clergeot prit alors la parole :

—Mesdemoiselles, connaissant la profonde affection qui vous attachait à votre frère infortuné, Jean Séguin, j'ai tenu à venir sans retard vous informer d'un fait qui concerne son fils, que vous pleurez depuis si longtemps.

—Parlez, parlez vite, monsieur Clergeot, dit Pauline, intéressée déjà par cette entrée en matière.

—Vous avez des nouvelles de Maurice, cria Juliette, en se rapprochant vivement... Notre neveu est retrouvé... Maurice est vivant, n'est-ce pas ?

—Permettez, permettez, je n'ai pas dit ça, répliqua le notaire, sans parvenir à la faire taire.

—Laisse donc parler M. Clergeot, dit Pauline Séguin, s'impatientant à son tour. Si tu causes tout le temps, nous ne saurons rien...

Elle consentit, non sans regrets, à s'imposer silence.

Le notaire mit sur ses genoux sa serviette de cuir, et commença :

—Si vous le voulez bien, mesdemoiselles, je procéderai par ordre. Vous vous rappelez qu'au moment où votre malheureux frère s'embarquait pour la France, il venait de s'associer avec un riche américain, exerçant le même commerce que lui au Texas. Une des clauses du traité stipulait que le décès d'un des deux associés ne pourrait entraîner sa dissolution, et que le contrat recevrait son entière exécution. Il y était dit, en outre, que les bénéfices annuels, s'il s'en présentait, ne seraient pas versés aux contractants, et resteraient dans l'entreprise pour aider à son développement. Jean Séguin mort, le survivant a continué seul, selon les conditions arrêtées, l'exploitation.

—Oui, mon cher monsieur Clergeot, nous savons tout cela, fit Pauline Séguin, que ces questions d'intérêt n'intéressaient qu'à demi. Vous nous avez même informées, il y a près d'un an, que ce fameux contrat avait pris fin, et que l'associé de mon frère, qui est un honnête homme, vous prévenait qu'il tiendrait à votre disposition, aussitôt la liquidation générale terminée, une somme considérable représentant la part de bénéfices réalisés, au profit de notre infortuné Jean, dans ce laps de quinze années...

—Somme considérable, en vérité, continua le notaire, il ne s'agit de pas moins de trois millions, ce qui constitue un héritage peu commun ; et c'est précisément de cet héritage qu'il me faut parler, qu'elle que soit votre répugnance à écouter ces questions d'argent. L'avis m'est déjà parvenu d'un banquier américain, qu'avant peu, il ferait verser cette somme chez son correspondant en France. Comme exécuteur testamentaire de Jean Séguin, mon devoir m'oblige à m'occuper, dès à présent, du règlement d'une situation qui ne saurait se prolonger.

—Nous vivons heureuses ainsi, dirent les deux braves filles, et la part qui peut nous revenir de la fortune de notre pauvre frère nous importe peu, si considérable qu'elle puisse être...

—Sans doute, mesdemoiselles... continua le tabellion. Mais la loi est la loi... et, d'ailleurs, vous n'êtes pas seules héritières de Jean Séguin...

—Nous nous en remettons complètement à vous, monsieur Clergeot, du soin de

régler une question, dans laquelle ma sœur et moi, nous serions bien en peine de nous immiscer utilement, répondit Pauline Séguin. Vous avez nos pleins pouvoirs, agissez quand il le faudra, jamais nos intérêts n'auront été entre des mains plus honorables...

Me Clergeot s'inclina ; Juliette prit la parole à son tour :

—Mais vous nous parliez tout à l'heure d'un fait relatif à Maurice, et je ne vois pas en tout ceci qu'il soit question de lui.

Il fit une courte pause pour reprendre haleine, et continua :

—En effet, mademoiselle, mais je tenais à bien préciser la situation, avant d'arriver au but réel de ma visite ; m'y voici maintenant. Ici, ce n'est plus votre attention que je réclame, mais le calme le plus grand. L'idée m'est venue, au moment d'en terminer définitivement avec la succession de Jean Séguin, de renouveler, une dernière fois, dans les journaux américains, un avis concernant son fils, à peu près semblable à celui que nous avons fait insérer pendant si longtemps, après la terrible catastrophe...

—Et ?... interrogèrent les deux vieilles filles en même temps.

—J'ai une réponse... et pour couper court à leurs exclamations de joie, il ajouta vivement : mais une réponse qui ne peut, quant à présent, nous donner que des espérances bien faibles, puisque cette réponse n'est qu'une dépêche laconique et sans aucun détail.

Il tira de sa serviette différents papiers, parmi lesquels il choisit un journal.

—Voici avant tout la traduction de la note insérée dans les journaux américains : " Le fils de Jean Séguin, décédé dans le sinistre du... est invité à faire connaître, sans retard, le lieu de sa résidence à Me Clergeot, notaire à Rouen, exécuteur testamentaire de son père. "

—C'est là, fit l'aînée des demoiselles Séguin, la répétition, à peu de changements près, de la note parue jadis, note toujours restée sans réponse.

—Oui, mademoiselle, et je conservais peu d'espoir, je l'avoue, sur son effet, quand ce matin même, la dépêche que voici m'est arrivée de New-York : " Lu insertion Clergeot, dans *New-York Herald*, pars immédiatement pour France.— MAURICE SÉGUIN. "

—Plus de doute, cria tante Ninette, notre neveu est vivant... Maurice revient.

—De grâce, calmez-vous, répliqua doucement le notaire, et ne me faites pas regretter ma grande hâte à vous mettre au courant d'un incident jusqu'ici encore sans importance sérieuse.

Tante Ninette s'obstinait.

—Mais, puisque cette dépêche est signée de Maurice, c'est qu'il est vivant... c'est...

—Pardon, mademoiselle, c'est une dépêche, une simple dépêche, qui ne prouve rien en somme. Veuillez réfléchir un instant avec moi...

—Je t'en prie, tante Ninette, dit encore sa sœur, écoute monsieur Clergeot.

Le tabellion parut se recueillir, et reprit :

—Avant de vous abandonner, mesdemoiselles, à une espérance qui, déçue, vous causerait un chagrin d'autant plus douloureux, examinons ensemble les réflexions que fait naître cette réponse si tardive à nos appels réitérés. Et, d'abord, qui nous dit qu'elle émane réellement de votre neveu ?

—Elle est signée cependant...

—Sans doute, mais une signature télégraphique ne signifie pas grand'chose ne peut-elle être l'œuvre de quelqu'intrigant qui aurait suivi nos annonces multipliées ?... Votre frère Jean était connu aux États-Unis, et sa fortune n'est ignorée de personne. Qui nous dit qu'un aventurier, tenté par l'appât d'un gain considérable n'essayerait pas de prendre la place de celui que vous pleurez ? Nous devons compter aussi avec les mystificateurs... et ils sont fréquents en Amérique... comme en France...

Tante Ninette eut un geste de doute ; mais Pauline, plus sage, abondait dans le sens du tabellion.

—M Clergeot a raison ; cette réponse, après plus de quinze ans, est au moins étrange ; alors que décidez-vous ?

—Une chose bien simple, répondit le notaire : attendre. Si c'est bien Maurice Séguin, le fils de Jean Séguin, qui a rédigé cette dépêche, il se présentera à nous avec toutes les pièces nécessaires pour établir son identité... et vous n'aurez plus qu'à lui ouvrir vos bras...

—Et, dans le cas contraire ?...

—Dans le cas contraire... agissons de même, et laissons venir le signataire, quel qu'il soit. Si c'est un intrigant, rien ne nous sera plus facile que de le confondre...

—Moi, d'abord, je suis bien certaine de reconnaître le cher enfant sans me tromper, dit Juliette.

—Vous oubliez, mademoiselle, insinua M. Clergéot avec un sourire bienveillant, que la chose ne vous serait pas si facile, puisqu'en réalité vous n'avez jamais vu votre neveu...

—Mon cœur ne se trompera pas...

—Oh ! mon Dieu... ne jouez pas ainsi avec le cœur, il est aveugle parfois. N'oubliez pas que les enquêtes faites, les recherches vaines, les renseignements pris, et cela depuis tant d'années, ne vous laissent malheureusement aucun espoir. Imposez donc silence à votre cœur, qui pourrait s'égarer...

—Alors, que devons-nous faire ?...

—Patienter, je vous le répète, et attendre les événements. Gardez votre calme, mesdemoiselles, et comptez sur moi pour ne pas vous laisser dans le doute, dès qu'il me sera permis de vous en faire sortir. Et quoiqu'il arrive, ménagez vos forces, pour supporter, soit le chagrin d'une déception cruelle, soit l'excès de bonheur que je vous souhaite.

Il consulta sa montre, et se leva.

—Je n'ai que le temps de me rendre à la station de Malaunay, pour prendre le train qui descend à Rouen, dit-il, excusez-moi, et croyez bien que, si je n'ai pas hésité à vous causer un trouble si grand, c'est dans un espoir que je veux partager moi-même.

Tante Pauline le remercia avec effusion, sans pouvoir empêcher sa sœur de s'écrier, alors qu'il prenait congé :

—Avertissez-nous dès que vous aurez vu Maurice, monsieur Clergéot.

L'excellent homme ne crut pas utile de répondre, et descendit tout courant le chemin pour regagner la grande route.

Quand elle l'eut vu disparaître derrière les grands arbres, Juliette se rapprocha de sa sœur pour lui dire :

—Je savais bien, moi, que Maurice nous reviendrait un jour.

—Tante Ninette, dit Pauline, pourquoi te bercer ainsi d'espérances aussi vagues ?..

—Mais n'est-ce pas Me Clergéot qui vient de nous le dire lui-même...

—Me Clergéot ne nous a rien affirmé au contraire, et je crois que le plus sage, ma pauvre sœur, est de ne pas nous abandonner si vite à une joie, qui pourrait demain se changer en larmes.

Tante Ninette parut se résigner, mais comme un quart d'heure plus tard, Vincente, la gouvernante, traversait le jardin, elle n'en cria pas moins :

—Mettez tout en ordre dans la chambre de Maurice, ma fille, et tenez prêt le berceau.

—Quel berceau ?... demanda sa sœur.

—Mais le sien... si par hasard il arrivait ce soir ou demain... on ne sait pas.

—Mais arrivât-il ce soir, ma pauvre sœur, repiqua Pauline avec un sourire, que ce berceau serait inutile. Tu oublies que Maurice doit avoir aujourd'hui plus de vingt ans, et qu'il serait bien surpris, si tu lui offrais, pour se reposer, la couchette d'un bébé !...

—C'est juste, dit-elle simplement, en reconnaissant tardivement, comme toujours, sa bévue.

Quand vint l'heure du dîner, les deux sœurs entrèrent dans la salle à manger, où trois couverts attendaient sur la table

—Pourquoi trois couverts, Vincente ? demanda l'ainée des demoiselles Séguin.

—Mademoiselle Juliette m'a dit que M. Clergéot dînait aux Crèches ce soir, répondit la domestique.

—C'est vrai, dit encore celle-ci, j'ai oublié de donner contre-ordre.

—Enlevez un couvert, Vincente, se contenta de dire Pauline, avec un léger haussement d'épaules.

—N'enlevez rien, Vincente, cria au même moment une voix d'homme dans le vestibule.

Et la porte de la salle à manger s'ouvrit, pour livrer passage à une troisième personne.

—Famin ! dirent les deux vieilles filles, en reconnaissant le mari de leur sœur Sabine.

—Lui-même, chères belles-sœurs, fit-il après leur avoir serré la main. Voilà ce qui s'appelle tomber à pic ; un convive de perdu, un convive de retrouvé. Parions que vous ne m'attendiez pas ?...

—D'autant moins, répondit Pauline, que vous ne nous gênez guère de vos visites, mon cher Famin. Quoiqu'il en soit, vous êtes toujours le bienvenu. Et, d'abord, des nouvelles de Sabine et d'Eva ?...

Il prit place à table, tout en répondant :

—Sabine va bien, quant à ma fille, elle a définitivement quitté le couvent, et compte venir elle-même vous renseigner sur l'état de sa santé...

—Comment, Eva viendrait aux Crèches ! dirent avec une exclamation de joie les deux vieilles filles.

—Le but de ma visite, chères belles-sœurs, est de vous demander l'hospitalité pour elle... et pour Sabine aussi...

—Quel plaisir vous nous faites, dit Pauline.

—Décidément... une bonne nouvelle ne vient jamais seule, ajouta Juliette...

—Bravo, fit Famin, qui entamait son potage. Je suis heureux d'apporter un surcroît à la bonne nouvelle dont vous parlez...

—Et dont vous prendrez part assurément, mon cher Famin, car comme nous, elle vous touche de près, vous et votre femme.

—Voyons la bonne nouvelle, dit-il gaiement en continuant à manger.

—Maurice est revenu, répondit carrément tante Ninette, déjà malade d'un si long silence.

Famin laissa retomber sa cuiller.

—Maurice est vivant ? fit-il la voix légèrement altérée. Maurice Séguin ?...

—Toujours les exagérations de ma sœur, reprit Pauline... Non, Maurice n'est pas revenu... Mais M. Clergeot, dont nous avons eu la visite aujourd'hui, nous a donné quelque espoir...

Famin, devenu subitement pâle, avait cessé de manger, balbutiant une demande d'explication. Juliette ouvrait déjà la bouche, quand fort heureusement sa sœur prit la parole pour narrer, d'une façon plus posée, l'incident qui avait motivé la venue aux Crèches du notaire.

—Vous voyez, mon cher beau-frère, dit-elle en terminant, que rien en somme n'est aussi précis que veut bien le dire ma sœur Juliette.

—Et je ne saurais trop vous engager, répliqua Famin, à suivre les sages avis de M. Clergeot. J'ai du reste l'intention d'aller à Rouen demain, je passerai à l'étude, pour causer avec lui. Peut-être se sera-t-il produit quelque chose de nouveau que je pourrai vous rapporter.

Grâce à l'exubérante loquacité de tante Ninette le dîner se prolongea, et la soirée était fort avancée, lorsque chacun se retira dans ses appartements.

La tête pleine du babillage de sa sœur, Pauline Séguin rêva qu'un bateau abordait près de son lit, pour débarquer son neveu qui lui sautait au cou. Quant à Ninette, elle ouvrit toute la nuit sa fenêtre, persuadée d'avoir entendu le sable du jardin craquer sous les pas de Maurice.

Famin, lui, se retira dans la chambre qu'on lui avait assignée, mais ne se coucha pas. Affaissé dans un fauteuil, la tête penchée sur sa poitrine, il s'abîma dans de longues réflexions, qu'il interrompait par instants, pour répéter d'une voix sourde :

—Maurice vivant ! Maurice vivant !

II

Georges Famin avait vingt-cinq ans à l'époque où il épousa Sabine, la plus jeune fille de Balthazar Séguin. Il était temps pour lui que ce mariage se fit. Après avoir dissipé, dans une oisiveté continuelle, un léger patrimoine qu'il tenait de sa famille, il prolongea, autant que possible, son orageuse jeunesse en fatiguant le crédit de tous ; les dettes, accumulées sur sa tête, s'apprétaient à l'écraser bientôt, quand une circonstance fortuite qui l'amena à Rouen le mit en rapport, dans une maison tierce, avec la famille Séguin. Le vieux Balthazar venait de mourir en laissant à ses enfants une fortune qui, bien que divisée leur constituait encore à chacun un avoir respectable.

Réduit aux expédients, Famin flaira là le moyen de se débarrasser de ses créanciers, et de reconquérir la tranquillité.

Cachant de son mieux ses débordements passés et le triste état de sa présente situation, il brusqua les choses, et se risqua à demander, à Jean Séguin, la main de sa sœur Sabine. Celle-ci, très jeune alors, sans expérience, et déjà encline, disons-le, à des idées d'indépendance, n'avait pas tardé à s'éprendre de cet étranger, beau cavalier, arrivant de Paris avec toute la séduction que les jeunes filles accordent à celui qui n'a pas vécu en province. Malheureusement pour lui, l'impression qu'il avait produite sur son frère était loin d'être la même.

Plein de sagacité, soucieux de l'avenir des siens, Jean ne s'était pas laissé prendre aux dehors hypocrites du nouveau venu, et la perspective d'une union pour sa sœur avec un homme dont le passé se résumait par ce seul mot " paresse " le laissa froid.

A ses premières ouvertures, il fit part de ses appréhensions à ses sœurs Juliette et Pauline, qui tombèrent d'accord avec lui pour empêcher un mariage, dont l'accomplissement ne leur présageait rien de bon. Entrant immédiatement en campagne, elles tentèrent de détourner Sabine d'un penchant qui grandissait de jour en jour.

Mais, comme il arrive toujours en pareil cas, leurs observations eurent pour effet d'augmenter les désirs de la jeune fille, qui s'obstinait à voir dans ce bellâtre inutile et oisif, l'époux rêvé qui devait la rendre heureuse.

Irrité du résultat négatif de leurs démarches, Jean trancha dans le vif en éconduisant simplement Georges Famin. Par malheur, peu de temps après, il partit lui-même pour l'Amérique, laissant le champ libre au solliciteur, qui se hâta de recommencer une lutte, dans laquelle il avait été une première fois vaincu. Ayant perdu en leur frère un auxiliaire précieux, Pauline et Juliette étaient désormais inhabiles à se défendre, et se laissaient prendre bientôt aux arguments de Famin comme aux larmes de Sabine. Bref, une année plus tard, Jean, cédant aux pressantes sollicitations, envoyait son consentement, et la plus jeune fille du vieux Balthazar épousait l'ancien viveur.

Aussitôt leur mariage conclu, les nouveaux époux partirent pour Paris, emportant tous deux, au fond de leur cœur, une source de rancune pour ceux qu'ils accusaient d'avoir voulu retarder leur bonheur.

Pendant les années qui suivirent, on put croire que Jean Séguin s'était trompé dans ses prévisions. Avec la dot de sa femme, Famin se lança dans des spéculations, dont les résultats heureux le grisèrent. Trop peu sages pour prévoir l'éventualité d'un revirement de fortune, ils s'abandonnèrent l'un et l'autre à un luxe exagéré, dépensant sans compter, s'habituant à un genre de vie bien au dessus de leurs moyens réels. Ils avaient rompu toute relation avec les Séguin, se bornant aux strictes formalités de politesse. Une fille leur était née, qu'ils placèrent, dès qu'elle fut en âge, dans un des premiers couvents de Paris.

A l'époque des vacances, Juliette et Pauline, restées seules aux Crèches, implorèrent à plusieurs reprises leur sœur pour la leur envoyer ; mais celle-ci trouvait toujours une excuse pour n'en rien faire, se retranchant derrière des invitations multiples de côtés et d'autres, qui l'empêchaient de répondre à leur désir. Une fois cependant, Sabine daigna venir passer les vacances de Pâques à Rouen, avec sa fille. Mais Eva, habituée déjà à la vie brûlée d'un monde superficiel, trouva le séjour des Crèches froid et monotone, et ne répondit que du bout des lèvres aux protestations d'amitié de ses tantes. Celles-ci comprirent, de ce moment-là, que leur nièce leur échappait à tout jamais, et pour oublier cette pénible désillusion, elles se rattachèrent plus ardemment encore au souvenir de cet autre neveu, Maurice, qu'elles s'obstinaient toujours à ne pas croire perdu.

Puis, le revirement prévu eut lieu ; pour s'être fait attendre, il n'en fut que plus terrible. Après de longues années d'une fortune continue, la chance cessa tout à coup de favoriser l'aventureux Famin.

Une première spéculation désastreuse fut comme le sinistre prélude des pertes plus sérieuses qui se succédèrent. La situation, jusque-là si prospère, périclita, et la débâcle s'accrut, rapide, irrésistible. La force d'impulsion des années heureuses, qui le soutint quelques années encore, devint bientôt impuissante à lutter contre le courant. Excité par ces revers successifs, le mari de Sabine crut faire face à l'orage, en se lançant dans des entreprises douteuses, qui pouvaient retarder son désastre, mais non l'enrayer complètement.

La liquidation s'annonça bientôt effrayante, honteuse même, car de sourdes rumeurs s'élevaient parmi ceux qu'il avait entraînés et compromis : les mots de parquet et de plaintes en police correctionnelle circulaient dans ce monde des affaires où si longtemps Famin avait brillé.

Lui, cependant, se débattait en désespéré, n'ayant même plus la latitude de restreindre un train de maison impossible à soutenir, mais dont il tirait encore quelque crédit.

Avec le temps, les réclamations s'accrochèrent, il était perdu !... C'est à ce moment critique qu'il eut connaissance de cette somme de trois millions constituant la part de Jean Séguin dans une association ancienne. Or, Jean Séguin était mort intestat, et son fils Maurice n'ayant jamais été retrouvé, cette fortune allait revenir de droit à ses héritiers directs, c'est à dire à ses sœurs Pauline, Juliette et Sabine.

D'après les renseignements que lui donna Me Clergeot, ce n'était plus que l'affaire d'un temps très court.

Famin connut la sensation qu'éprouve le naufragé, prêt à couler, à bout de forces, à demi-asphyxié, dont la main rencontre l'épave qui le conduira au port. De cette colossale fortune, la part qui reviendrait à sa femme suffirait, au-delà, à désintéresser ceux qui le menaçaient ; avec le surplus, il tenterait de nouveau la fortune qu'il ne laisserait pas échapper, cette fois.

Pour laisser aux dernières formalités le temps de s'accomplir, il put prendre, grâce à la lettre de Me Clergeot, des arrangements avec ses créanciers les plus pressants, qui, trop heureux de rentrer dans un argent qu'ils estimaient perdu, consentirent à lui donner tout le temps désirable.

Dès lors plus tranquille, et rendu circonspect par le terrible danger qu'il venait de courir, il se consulta avec sa femme pour savoir quelle conduite ils devaient tenir désormais vis-à-vis de Juliette et de Pauline. N'allaient-elles pas, elles aussi, toucher leur part de cet héritage inattendu ? Et n'avaient-ils pas le droit d'espérer qu'un jour ou l'autre, cette part viendrait s'ajouter à la leur ? Il importait, dès à présent, de ne pas la laisser passer en des mains étrangères. Pauline et Juliette, faibles et très charitables, pouvaient être circonvenues, et dépenser en bonnes œuvres un argent qu'ils considéraient déjà comme le leur. Il fallait donc qu'Eva prit, dès à présent, la place de Maurice Séguin dans le cœur des vieilles filles, et c'est sur elle qu'ils comptaient pour assurer, d'une façon définitive, le triomphe de leur ambition. Ils connaissaient trop le cœur et l'inaltérable bonté des deux excellentes créatures pour ne pas savoir qu'elles oublieraient leur conduite des années précédentes.

C'est pour jeter les premiers jalons de cette réconciliation intéressée, que nous avons vu Famin arriver inopinément chez ses belles-sœurs, et leur demander l'hospitalité pour sa femme et sa fille.

On juge maintenant de sa stupéfaction en apprenant le retour probable de Maurice Séguin ; tous ses plans s'écroulaient, la ruine et la honte se dressaient de nouveau devant lui.

En même temps qu'il rentrait en possession de l'héritage de son père, l'enfant qu'on croyait perdu reprenait sa place dans l'affection de ses tantes. Toutes les espérances de Famin s'en allaient à veau-l'eau, il retombait brusquement dans la boue !

Voilà pourquoi, seul dans sa chambre, secoué par une fièvre affreuse, il restait courbé, anéanti, sous des sinistres pressentiments.

—Non, c'est impossible, répétait-il sans cesse, ne voulant pas croire à l'éventualité de ce retour, inventant cent prétextes pour se tromper lui-même sur l'authenticité de cette dépêche qui l'écrasait comme un coup de massue.

La moitié de la nuit, il la passa en proie à de sombres réflexions qui lui creusaient au front des rides profondes, et quand, terrassé par la fatigue, il voulut dormir, des rêves affreux le secouèrent sur son lit.

Il se réveilla brisé et s'habilla en hâte pour se rendre à Rouen. Il voulait se renscigner par lui-même.

—Revenez bien vite nous prévenir si M. Clergeot a quelque chose de nouveau, lui dit Pauline.

—Je n'y manquerai pas... En tout cas, vous pouvez toujours compter sur ma promesse, dit-il.

—Quelle promesse ? demandèrent les deux sœurs.

—Mais de vous envoyer Eva et sa mère...

—Oh ! pardon, mon cher Famin, répondirent-elles, mais nous y comptons bien... Nous devenons positivement folles depuis hier...

Famin courut au chemin de fer ; une heure plus tard, il entra chez le notaire.

La mauvaise chance le poursuivait décidément ; Me Clergeot était absent pour toute la journée.

Comme il ne cachait pas sa vive contrariété, disant qu'il était venu de Paris exprès pour une affaire urgente, un des employés de l'étude lui répondit :

—Si monsieur veut voir le principal...

—Vous croyez que le maître clerc...

—M. le principal est au courant de toutes les affaires de l'étude, et si les renseignements que monsieur désire concernent des clients ordinaires de Me Clergeot...

—Justement, dit-il.

—Dans ce cas, voyez M. Robine, répéta l'employé, en lui indiquant la porte capitonnée d'un cabinet.

Georges Famin frappa deux coups discrets.

—Entrez, fit une voix à l'intérieur.

Il tourna le bouton et pénétra.

Dans une pièce garnie de cartons, du parquet au plafond, M. Robine, le principal clerc de Me Clergeot, travaillait devant une table encombrée de dossiers.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, les cheveux rares et grisonnants, le visage imberbe, aux auxiliaires très développés, éclairé par deux yeux petits, mais d'une vivacité étrange.

Osseux, trapu, il devait être d'une force musculaire peu commune, à en juger par la carrure de ses épaules ; et sa main large qui courait sur le papier semblait plutôt destinée à manier le marteau que la plume du bureaucrate.

À l'entrée de Famin, il se souleva légèrement, et lui fit signe de s'asseoir.

—Monsieur, dit celui-ci en lui rendant son salut, je suis M. Georges Famin...

—Ah ! très bien, répliqua immédiatement le premier clerc, M. Famin, le beau-frère de Jean Séguin ?...

—Oui, monsieur.—Je désirerais certains renseignements qu'en l'absence de Me Clergeot il vous sera facile probablement de me fournir.

—Parlez, monsieur, je suis à votre disposition.

—Vous êtes sans nul doute au courant de la succession de mon beau-frère, Jean Séguin, succession dont Me Clergeot, il y a quelques mois, nous a fait part à ma femme et à moi.

M. Robine plaça sur son bureau un carton qui portait : "*Succession Jean Séguin. —Litige*" et répondit tout en compulsant les papiers qui s'y trouvaient épinglés avec soin :

—Parfaitement, monsieur. L'ancien associé de votre beau-frère a fait savoir à Me Clergeot, au commencement de cette année, qu'un contrat stipulé avec lui de son vivant, et scrupuleusement exécuté d'après les conditions arrêtées, prenant fin, la part revenant à Séguin, décédé depuis, se montait à la somme de trois millions, qu'il tiendrait à notre disposition aussitôt la liquidation de l'entreprise terminée.

—C'est bien là le chiffre, en effet, que nous notifia alors Me Clergeot, répondit Famin. Fort de ces renseignements et du prompt résultat qu'il nous fit entrevoir, j'ai disposé, avec l'assentiment de ma femme, héritière de son frère, d'une partie de la part qui doit lui revenir, pour éteindre différents comptes en retard qui me gênaient dans mes opérations nouvelles.

M. Robine le laissait parler, tout en fixant sur lui ses petits yeux vifs.

—Me Clergeot a même dû recevoir des lettres de ceux à qui j'ai fait une délégation anticipée, pour lui demander l'époque à laquelle ils pourraient présenter les reconnaissances que je leur consentais.

—En effet, dit Robine, des lettres nous sont parvenues dans ce sens, voire même quelques actes judiciaires qui nous ont été signifiés pour hâter les dernières formalités.

Famin feignit d'être surpris et s'excusa, bien que ce fût lui le promoteur caché de ces mises en demeure.

—C'est précisément, dit-il, pour éviter à l'avenir ces ennuis tout aussi désagréables pour Me Clergeot que pour moi, que je venais le prier de me fixer un terme définitif que je puisse notifier à mon tour ces créanciers impatients et faire taire leurs réclamations.

—Mon Dieu, monsieur, répondit le principal clerc sans le quitter du regard, ce terme que nous aurions pu vous fixer, il y a deux jours encore, nous échappe aujourd'hui, par suite d'une circonstance inattendue...

La physionomie de Famin changea subitement ; c'était donc vrai, les belles-sœurs n'avaient rien exagéré. Continuant de jouer la surprise :

—Une circonstance inattendue ? reprit-il, mais Me Clergeot m'affirmait que tout était en règle, et que l'envoi en possession des héritiers n'était plus qu'une très courte question de temps.

—Me Clergeot était en droit de vous donner cet avis à ce moment, mais aujourd'hui l'héritier direct de Jean Séguin se présente, et tout est renversé.

—L'héritier direct ? Mais Jean Séguin n'a d'autres héritiers que ses sœurs... ?

—Pardon, Monsieur, il a son fils.

—Mais ce fils a trouvé la mort en même temps que lui.

—Nous en étions persuadés comme vous, mais cette dépêche envoyée à Me Clergeot lui-même nous fait un devoir de retarder, quant à présent, toute action.

Le premier clerc lui donna lecture de la dépêche que nous connaissons.

—Alors, je suis perdu, s'écria Famin s'oubliant.

Pendant ce rapide dialogue, Robine avait suivi avec un intérêt croissant les changements qui se produisaient sur le visage de son interlocuteur.

—Me Clergeot sera au regret, croyez-le bien, d'être la cause involontaire de votre trouble, dit-il, en rangeant les différentes pièces dans le dossier.

Mais l'autre ne l'entendait pas.

—Perdu ! perdu ! répétait-il sans cesse, incapable maintenant de se contenir. Les poings crispés, la figure blême, il arpentait à grands pas le cabinet, parlant comme un fou, disant tout haut la honte qui l'attendait, n'ayant pas même conscience de taire devant un inconnu tout le côté méprisant de sa ruine.

—Ne vous désolez pas ainsi, Monsieur Famin, dit encore le premier clerc. Peut-être, après tout, cette dépêche est-elle apocryphe...

—Ah ! Monsieur, puissiez-vous dire vrai ! répliqua le mari de Sabine avec une lueur d'espoir dans les yeux. Oui, la moitié de cet héritage à celui qui me le prouverait.

M. Robine se leva subitement, comme s'il allait parler, mais il n'en fit rien, se contentant de le fixer davantage.

—Ce serait cher, fit-il en souriant.

—Pas trop cher, puisqu'il s'agit de mon honneur, partant de ma vie, dit Famin d'une voix sourde. Après tout, que m'importe ce neveu que je ne connais pas, que je n'ai jamais connu... qui est mort, oui mort depuis de longues années ! De quel droit viendrait-il donc aujourd'hui renverser mes projets, déterminer ma ruine, détruire mon existence...

Mais il s'arrêta en voyant les yeux clairs et perçants du premier clerc qui le fixaient d'une façon étange.

—Excusez-moi, monsieur, fit-il tout honteux. L'état d'irritation où je me trouve m'empêche de mesurer mes paroles...

Il avait pris son chapeau et s'appêtait à sortir.

—Au cas où Me Clergeot aurait quelque communication à vous faire, il trouverait votre adresse au dossier ? demanda M. Robine.

—Reprenez-la à tout hasard, répondit-il, en déposant sa carte sur la table.

Ils échangèrent un dernier salut, et le premier clerc l'accompagna jusqu'à la porte.

Resté seul, M. Robine revint prendre sa place à son bureau ; il rouvrit le dossier qu'il avait fermé pendant son entretien, et se mit à le compiler longuement avec un soin méticuleux ; il examinait les pièces qui le composaient, relisant attentivement chaque lettre, prenant au fur et à mesure des notes au crayon, copiant certains passages, inscrivant des noms. Parfois il s'arrêtait, et ses grasses mains caressaient, d'un geste machinal, qui lui était familier, son menton rasé. Enfin il referma le dossier qu'il réintégra dans son carton, et choisissant dans son sous-main une feuille de papier à lettre qui ne portait pas l'entête de l'étude, il se mit en devoir d'écrire.

Mais, détail curieux, ce fut de la main gauche qu'il traça quelques courtes lignes. Cette façon anormale d'écrire ne semblait lui causer aucune gêne, car sa plume glissait rapidement sur le papier.

La lettre terminée, il la glissa dans une enveloppe sur laquelle il mit une suscription

et la serra ensuite dans un portefeuille de cuir qu'il avait tiré de sa poche. Bientôt après il reprenait son travail interrompu par l'arrivée de Famin.

Quand, vers la fin de la journée, Me Clergeot rentra à son étude, il trouva son premier clerc penché sur ses écritures.

—M. Famin est venu ? dit-il en apercevant la carte restée sur la table.

—Oui, monsieur, et j'ai cru bien faire en l'informant de la dépêche que vous aviez reçue.

—Vous avez eu raison, mon cher monsieur Robine, répondit le notaire. Vous m'évitez ainsi un voyage à Paris. J'avais l'intention d'aller demain chez lui ; de cette façon je pourrai rester à l'étude.

—Alors, monsieur, fit timidement Robine, si vous croyez que mon absence ne puisse pas vous gêner, je vous demanderais de vouloir bien m'accorder cette journée de demain, pour aller moi-même à Paris.

Robine ne s'absentait jamais en semaine, mais seulement aux jours fériés, alors que l'étude demeurait fermée. Ces jours-là, il restait rarement à Rouen, et s'en allait à Paris chez une sœur qui ne venait jamais le voir, et ne rentrait que tard dans la nuit par le dernier train. Cette demande, si peu en rapport avec les habitudes de son vieil employé —il y avait dix ans que M. Robine travaillait à l'étude—étonna Me Clergeot : il s'inquiéta. Sa sœur était-elle donc malade ? Pourquoi ne profitait-il pas de cette fin de journée pour partir sans retard ? Mais il refusa ; c'était une simple affaire de famille qui l'appelait à Paris, et la journée du lendemain lui suffirait amplement. Au reste, il comptait prendre un train dans la soirée selon son habitude.

—Vous êtes libre, mon cher monsieur Robine, fit Me Clergeot en insistant encore. Je regrette que vous ne me demandiez pas autre chose pour que j'aie le plaisir de vous l'accorder ; les employés comme vous sont rares, et il est doux de pouvoir leur prouver, quand l'occasion s'en présente, en quelle estime on les tient.

Le principal clerc de Me Clergeot baissa modestement la tête en protestant, et se remit à ses écritures.

III.

Famin retourna à Paris dans une agitation facile à concevoir. Son horizon un moment éclairci s'assombrissait tout à coup d'effroyants nuages précurseurs d'une tempête prochaine ; il lui fallait reprendre la lutte, rejeté brutalement dans le gouffre, alors que ses mains s'approchaient au bord de l'abîme.

Sa première idée fut de courir chez les principaux de ses créanciers, ceux-là dont les réclamations ne s'étaient apaisées que devant la perspective d'un prochain règlement. Il leur parlerait, les implorerait, demanderait de reculer encore le délai fixé. Puis en route, la réflexion lui vint ; il lui faudrait inventer un prétexte, trouver des raisons autres que la cause véritable de ce nouvel attermoisement ; sa démarche éveillerait les soupçons, les intéressés voudraient se renseigner à bonne source, c'est-à-dire auprès de Me Clergeot, et, dès qu'ils connaîtraient le retour annoncé de Maurice Séguin, par conséquent la ruine de leurs espérances, ils reprendraient leurs poursuites.

Non, il fallait mieux se taire ; peut-être la chance le favoriserait-elle encore cette fois, et ce nouvel orage passerait-il sur sa tête sans l'atteindre.

Sa résolution bien arrêtée de laisser faire les événements, il gagna la rue de Courcelles où il habitait.

La surprise de sa femme fut grande en le voyant revenir. Il avait été convenu, à son départ, qu'il attendrait aux Crêches son arrivée et celle de sa fille, et qu'après leur installation seulement il reviendrait à Paris.

Sabine profitait de son absence pour hâter les préparatifs de son prochain voyage ; Famin la trouva au milieu d'une avalanche de malles où des femmes de chambre empilaient les nombreuses toilettes que la mère et la fille devaient emporter.

Sans remarquer tout d'abord la mine bouleversée de son mari, elle s'écria :

—Mes sœurs refuseraient-elles de nous recevoir ?

—Tant mieux, fit Eva ; je ne tiens nullement, moi, à aller me morfondre dans ce triste pays. Je préfère beaucoup les eaux ou les bains de mer où tu nous emmèneras comme les années précédentes, n'est-ce pas, père ?

Famin, sans répondre, lui fit signe de les laisser seuls ; il désirait parler avec sa

mère. C'est seulement alors que Sabine s'aperçut du changement effrayant de sa physionomie.

—Qu'y a-t-il ? fit-elle en pressentant un malheur, et qu'avez-vous fait encore ?

Cette interrogation cruelle résumait le degré d'intimité qui régnait dans le ménage depuis les derniers revers.

Durant les premières années, alors que la fortune leur souriait, que l'argent abondait, que le luxe et les plaisirs marchaient de pair, l'affection que Sabine vouait à son mari tournait presque à l'admiration. Elle s'endormait dans une sécurité parfaite sur ce volcan qu'un feu caché minait sourdement. Aussi, lorsque Famin, pressé et poussé dans ses derniers retranchements, vint lui annoncer qu'ils étaient perdus, le réveil fut-il d'autant plus pénible que le sommeil avait été plus prolongé. Sans se souvenir qu'en s'associant à son insouciance, en vivant de sa vie désordonnée, elle s'était rendue aussi coupable que lui, elle l'accusa, comprenant, hélas ! trop tard, qu'en s'efforçant de la détourner d'une union qu'elle désirait ardemment, son frère Jean prévoyait les tristes conséquences qui en résulteraient pour elle. Une scène terrible s'en suivit, et l'équilibre jusqu'alors si parfait du ménage faillit se rompre à tout jamais. La perspective de l'héritage de Jean Séguin vint le rétablir à propos.

Pour éviter la honte qu'entraînerait le désastre de son mari, Sabine consentit à la combinaison que l'on sait, mais sa confiance aveugle fit place à une perpétuelle anxiété.

Ne pouvant supposer la cause véritable du trouble de Famin, elle trembla qu'il ne se fût lancé dans quelque nouvelle spéculation, dont il venait lui annoncer la fatale issue.

—Qu'avez-vous fait ? répéta-t-elle durement, et quel nouveau danger nous menace ?

Famin secoua la tête négativement. Il s'agissait bien de nouvelle spéculation ? La chose était plus grave, mais si danger il y avait, du moins, n'en était-il pas coupable.

Et il la mit au courant de ce qu'il avait appris aux Crèches, comme aussi de sa visite au clerc de Me Clergeot, le notaire.

Sabine demeura atterrée. Puis, sous l'empire d'une surexcitation nerveuse, elle éclata en récriminations violentes ; accablant son mari de reproches blessants, lui jetant au visage son amertume, ses angoisses, sa douleur ! lui reprochant sa vie brisée, cette jeunesse qu'elle aurait pu prolonger, heureuse et calme, auprès de ses sœurs qui l'aimaient ! Ah ! comme Jean avait raison alors et combien de chagrins et de peines elle se serait épargnés, en suivant ses sages conseils. Maintenant, c'était la honte pour elle et pour sa fille, le mépris de tous qui les attendaient. Non, c'en était trop, et pour se soustraire à tous ces écœurements, elle partirait — où ? elle ne savait pas... mais elle emmènerait sa fille, loin, bien loin, pour ne pas assister à l'effondrement de leur honneur ! L'accès se termina dans un évanouissement prolongé.

—C'est moi qui partirai ! murmura Famin.

Se sentant perdu, abandonné, incapable de se défendre devant le danger, il devint lâche. Oui, il voulait partir ; en pays étranger, à l'abri des effrayantes persécutions qui l'annihilaient, il retrouverait son calme, son esprit redeviendrait libre. Avec les quelques billets de mille francs échappés au désastre, il essayerait de se créer une nouvelle position, qui, peut être un jour, lui permettrait de rentrer en France, sans soucis et le front haut.

Au matin, son plan était définitivement arrêté. Sans perdre un temps désormais si précieux, il lui fallait—avant tout—réunir le plus d'argent possible pour le mettre à exécution. Dans une lettre qu'il adresserait à sa femme, il la préviendrait—n'osant lui communiquer de vive voix son fatal projet—et, sans s'attarder davantage, il disparaîtrait à tout jamais. Pour dissiper la fatigue d'une nuit d'insomnie, et aussi dans le but de battre monnaie, sans tarder il sortit de chez lui.

Au bas de l'escalier, dans le vestibule, il croisa un commissionnaire qui remettait au concierge un pli cacheté.

—C'est pour vous, monsieur Famin, fit celui-ci en faisant un signe au porteur de lui remettre sa lettre.

Il jeta les yeux sur la suscription ; l'écriture lui était étrangère.

—Vous attendez une réponse ? demanda-t-il.

—Non, monsieur, répondit le commissionnaire. Le monsieur qui m'a remis cette lettre, rue d'Amsterdam, m'a dit de la remettre simplement. Je suis payé du reste.

Et il s'éloigna.

Famin, tout en continuant de marcher sur le trottoir, déchira l'enveloppe et lut :

—“ Je prie M. Georges Famin de vouloir bien passer chez moi aujourd'hui sans faute, pour l'entretenir d'une affaire qui l'intéresse au plus haut point.

“ GERVAISE,

“ 17, rue des Lilas, Montmartre.”

Suivait un post-criptum ainsi conçu :

—“ Rapporter cette lettre qui doit être tenue secrète.”

Famin relut à plusieurs reprises cette étrange missive.—Ce nom de Gervaise lui était totalement inconnu ; l'adresse ne lui fournissait aucune indication : sa clientèle habituelle, et aucune de ses connaissances, n'habitait ce quartier de Montmartre peu fréquenté des gens riches.

Sa première idée fut de n'attacher aucune importance à cette bizarre correspondance, non plus qu'à l'invitation qu'elle contenait. Mais la curiosité l'emporta bientôt. La tête pleine de terribles appréhensions qui l'assiégeaient, il se demanda si cette affaire qui l'intéressait au plus haut point, n'avait pas de corrélation avec sa situation désespérée. Il se fit dans son cerveau un travail de rapprochement qu'il n'aurait pu expliquer, mais qui l'attirait. Ceux que le danger menace de près, se rattachent ainsi au moindre incident, si futile qu'il soit, et le fait le plus insignifiant qui surgit à côté d'eux, est suffisant pour engendrer une lueur d'espoir.

Famin n'échappa pas à cette loi commune. L'invitation, du reste, était pressante, et si le résultat en était nul, du moins n'apporterait elle qu'un retard sans importance dans ses premières résolutions.

Et, dans l'après-midi, le mari de Sabine se mit en devoir de se rendre au rendez-vous de M. Gervaise.

IV

Pour ceux que les quartiers excentriques de Paris intéressent, celui qui s'élève sur le versant extérieur de la butte Montmartre, présente un aspect curieux. C'est là un coin bizarre, qui sans être encore la campagne, ne ressemble en rien à la partie lumineuse et pleine de vie qui constitue l'ancien chemin de ronde. Là, plus de maisons hautes et serrées les unes contre les autres, où fourmillent, jusqu'à la hauteur de cinq étages, les ménages d'ouvriers, cantonnés dans d'étroits logements, mais de petites bâtisses, espacées, entourées pour la plupart d'un jardinet, qui rappellent l'aspect de ces vulgaires maisons de campagne si fréquentes aux environs de Paris. La population se compose de quelques petits rentiers, attirés par l'appât d'un bout de terrain, quelques artistes avides d'air et de lumière, et aussi des chefs de famille employés dans les nombreuses usines qui bordent les avenues de Saint-Ouen et de Saint-Denis. La vie y est toute différente de celle de l'intérieur de la capitale ; le mouvement des voitures et des omnibus ne traverse pas encore ces rues étroites et s'arrête en deçà de la butte. A la nuit, tout s'éteint, et les rares becs de gaz qui jettent un peu de clarté sur cette petite ville dans la grande cité, donnent à son ensemble un faux air de bourgade lointaine, sommeillant dans son calme de province. Tout en haut, les multiples échafaudages de l'église du Sacré-Cœur étendent leurs ombres gigantesques sur ces minuscules constructions qu'elles semblent protéger.

Dans une des nombreuses ruelles qui sillonnent le quartier, on voit une maisonnette de modeste apparence, précédée d'un jardinet où de maigres acacias et quelques lilas étiques jettent un peu d'ombre. Louée toute meublée, depuis deux ans environ, on l'appelle la maison du Père Gervaise, du nom de son locataire.

Fermée toute la semaine, ses volets verts ne s'ouvrent que le dimanche, alors que celui-ci, un vieux bonhomme à cheveux blancs, vient se promener dans le jardin, ou s'asseoir, si le temps est mauvais, à l'une des fenêtres.

Il arrive généralement dans la nuit du samedi, presque toujours à pied, tenant à la main une légère valise. Il passe dans les environs pour un vieil employé de commerce d'une maison de Paris, qui vient se reposer des fatigues de la semaine. Le dimanche soir, il repart toujours à pied, après avoir congédié une vieille femme de ménage.

Bon et charitable, toujours d'humeur égale, parlant peu, du reste, ne fréquentant personne, M. Gervaise est considéré dans le quartier comme un homme respectable, que chacun salue avec déférence.

Tels sont les renseignements qu'obtint Georges Famin, quand, égaré dans les

méandres de ce quartier perdu, il se décida à interroger les voisins pour connaître exactement la rue et la demeure de M. Gervaise, son étrange correspondant. Sa curiosité mise en éveil par ces divers racontars, il accéléra sa marche.

Comme il s'arrêtait devant la porte, cherchant du regard le moyen de se faire ouvrir, une vieille femme, la femme de ménage, traversa l'étroite chaussée et vint à lui.

—C'est M. Gervaise que vous demandez ? dit-elle.

—M. Gervaise, oui.

—Il est chez lui ; vous avez de la chance de le rencontrer ; habituellement il ne vient que le dimanche ; j'ai été bien étonnée de voir ses fenêtres ouvertes ce matin...

—Monsieur m'a prévenue qu'on viendrait le demander et je m'étais postée là, en face, pour vous attendre. Si vous voulez me suivre, je vais vous montrer le chemin.

Elle le précéda à travers les plates bandes arides ; arrivée à la porte qui donnait de plain pied dans le jardin, elle le fit passer devant elle en disant :

—A gauche, entrez sans cogner, M. Gervaise est dans un salon.

La pièce où il pénétra était d'une clarté douteuse ; deux rideaux de serge verte, posés sur une tringle, coupaient la seule fenêtre qui l'éclairait à moitié de sa hauteur. Un homme, le dos tourné au jour, se tenait debout.

—M. Famin, sans doute ? dit-il sans quitter sa place.

Le mari de Sabine tressaillit au son de cette voix qu'il lui sembla ne pas entendre pour la première fois ; mais il reconnut son erreur, quand, ses yeux s'habituant à la demi-obscurité, il eut examiné—autant que le lui permettait sa position—celui qui venait de parler, un vieillard à longs cheveux blancs, les yeux cachés sous de larges lunettes bleues, le corps disparaissant à moitié dans une énorme robe de chambre, dont le collet relevé très haut lui masquait le bas du visage.

—Asseyez-vous, monsieur, fit-il, en prenant place lui-même sur un fauteuil posé dans l'embrasure de la fenêtre.

—Monsieur, dit Famin, après un court silence, vous êtes M. Gervaise, et c'est vous qui m'avez envoyé cette lettre ce matin, m'invitant à vous venir voir dans l'après-midi ?

—Je suis M. Gervaise, et c'est moi qui vous ai écrit, oui monsieur. J'ai pris cette liberté dans l'espoir de vous être utile.

—Parlez, monsieur, je vous écoute.

—Vous connaissez M. Laubière ?

—Oui, répondit Famin avec une légère inflexion dans la voix. Ce Laubière était un de ses créanciers les plus acharnés.

Sans paraître remarquer l'émotion qu'éveillait ce nom chez son visiteur, M. Gervaise continua :

—M. Laubière est de mes amis. Pour des raisons qui lui sont particulières, mon ami est venu me demander de lui escompter certaine créance qu'il possède sur vous.

—Vous êtes en ce cas, monsieur, dorénavant, propriétaire de la délégation que j'ai consentie à M. Laubière.

—Vous vous trompez je n'ai pas dit que j'étais propriétaire de cette créance ; mon ami, en effet, désire m'en faire le transport mais, au moment de conclure la négociation, des renseignements me parvenaient qui me font hésiter.

—Alors, monsieur, si la négociation n'a pas abouti, si vous n'êtes pas porteur d'un titre de moi, je ne saisis pas...

—Pourquoi je vous ai prié de venir, continua M. Gervaise. Veuillez, je vous prie, prendre patience et m'écouter jusqu'au bout. Vous reconnaîtrez peut-être que le dérangement que je vous cause est doublé d'une intention que vous ne regretterez.

Famin fit signe qu'il était prêt à tout entendre et le vieillard reprit :

—Si je refuse à mon ami de lui négocier cette valeur, c'est par la raison bien simple qu'elle ne sera pas payée à l'échéance.

Famin eut un mouvement de protestation que l'autre réprima du geste, en continuant :

—L'argent sur lequel vous comptiez pour rembourser cette somme vous échappe, puisqu'il retourne à son véritable propriétaire, votre neveu Maurice Séguin.

—Mais, monsieur, je peux vous affirmer, moi, que le neveu, dont vous parlez, n'a pas touché cette somme.

—Ne jouons pas avec les mots, interrompit M. Gervaise. Je me suis peut-être ma

vi
c'
to
cl
al
av
su
re

expliqué. Je voulais dire que Maurice Séguin, le fils de Jean Séguin, votre beau-frère, qu'on croyait perdu depuis de nombreuses années, s'embarque pour la France, qu'il rentrera en possession de la fortune paternelle—dont une part revenait à votre femme—et que, dès lors, les engagements pris par vous deviennent sans valeur par suite de ce retour imprévu.

—Je rends justice à l'exactitude de vos renseignements, mais peut-être vous hâtez-vous d'accorder trop vite créance à ce retour imprévu. Qui donc vous prouve que Maurice Séguin—en admettant d'abord qu'il existe—soit en route pour la France ?

—Je peux faire erreur, en effet. Cependant, prenez la peine de jeter un coup d'œil sur ce papier, répondit l'ami de M. Laubière, en sortant de sa poche une feuille imprimée. C'est la liste des passagers qui se sont embarqués, il y a trois jours, à New-York, à destination de France sur le paquebot *City of Melbourne* de la Compagnie anglaise des Transports transatlantiques. Or, parmi les noms que vous lisez ici, noms qui m'ont été fournis par la Compagnie Melbourne, vous voyez celui de Maurice Séguin. Ceci ne



De ses mains terribles, Robine appuyait l'oreiller sur le visage.

vient-il pas corroborer la teneur de la dépêche envoyée à Me Clergeot, notaire ? car c'est bien Me Clergeot, de Rouen, qui a été averti ?...

Famin fit un signe affirmatif.

—Mes renseignements, vous voyez, sont toujours exacts... En vous accordant que toutes les certitudes ne sont pas acquises, vous me permettrez de m'émouvoir de cet enchaînement de faits et vous comprendrez aisément qu'il serait imprudent à moi d'accéder au désir de mon ami Laubière.

Tout en reprenant des mains de Famin la note de la Compagnie anglaise, il ajouta avec une intention marquée :

—Dans l'espoir que vous pourriez dissiper mes appréhensions, j'ai tenu à vous consulter avant de donner à mon ami les raisons qui me forcent à lui répondre par un refus...

Une sueur froide perla sur le front de Famin.

—Comment, vous allez dire à M. Laubière quelle causes vous obligent à décliner sa demande?...

—Il me faut couvrir mon refus d'une raison plausible...

—Mais, enfin, répéta-t-il accablé, si vous vous trompez, si Maurice Séguin ne revient pas, ou même si, revenu, on reconnaît qu'on est en présence d'un intrigant?...

—Tout cela me paraît bien aléatoire... Mais, en admettant que je me sois trompé, je déplorerai mon erreur, et il me restera le regret de n'avoir pu obliger un ami; si, au contraire, comme, j'en ai la conviction, c'est bien le véritable Maurice Séguin qui revient, j'aurai du moins la satisfaction de ne pas continuer contre vous les poursuites de celui dont j'aurais pris la place.

—Attendez encore avant d'avertir M. Laubière, répéta Famin, la gorge sèche...

—Il lui faut une réponse aujourd'hui même...

—Prétexte le manque de fonds en ce moment.

—Il connaît ma situation et ne me croira pas... Je vous répète, du reste, monsieur, qu'il s'agit d'un ami, et que mon devoir est de l'avertir... A vous, maintenant de chercher un moyen...

—Un moyen? Que ne donnerais-je pas à celui qui me le fournirait..

—On cherche... et on trouve...

—Chercher... quoi? Trouver... comment? dit Famin en laissant tomber sa tête avec désespoir dans ses mains tremblantes...

M. Gervaise se leva, et, s'approchant un peu, lui dit à voix basse...

—J'en sais un bien simple, moi!

Cette phrase fut dite d'un accent tellement étrange que Famin sentit un frisson lui courir dans les veines.

Le temps qui s'était assombri tout à coup, redoublait l'ombre de la pièce. Pendant quelques instants, les deux hommes restèrent sans parler.

—Voyons, dit tout à coup M. Gervaise, en rompant le premier le silence, jouons cartes sur table.

—Parlez, répondit Famin, dont les tempes battaient à se rompre.

—Si votre neveu revient, vous êtes perdu. Oh! n'essayez pas de nier, je connais votre situation, croyez-moi. M. Laubière, comme vos autres créanciers, ne vous feront pas grâce, ils reprendront leurs poursuites, redéposeront leur plainte, et votre perte est consommée.

—C'est vrai... alors?

—Alors, il n'existe qu'un moyen de vous sauver, c'est d'empêcher votre neveu d'arriver jusqu'à vous.

—Comment?

—Le faire disparaître.

Famin eut un haut-le-corps de frayeur, et resta muet.

—Si vous préférez aller au bagne, libre à vous! ajouta froidement M. Gervaise.

—Le bagne!... balbutia le malheureux affolé.

—Sans doute... Vous savez bien, comme moi, que c'est là ce qui vous attend.

Un second silence se fit, plus terrible que le premier. M. Gervaise restait impassible, tandis que Famin jetait, à la dérobée, un regard égaré sur cet étrange vieillard, cherchant à deviner dans ses yeux, dont le feu s'éteignait sous la teinte foncée des lunettes, l'horrible proposition qu'il méditait.

—Mais, qui êtes-vous donc? car, enfin, je ne vous connais pas.

—Je suis M. Gervaise—peu vous importe le reste—et je viens vous proposer un moyen d'éviter la prison.

Ces mots de bagne et de prison, revenant sans cesse, le terrifiaient, le rendaient fou...

—Voyons ce moyen, fit-il à voix basse.

—Régions d'abord les conditions.

—Quelles conditions?

—Le prix, si vous préférez, qu'il vous en coûtera pour reconquérir votre tranquillité.

La perspective assez tentante, pour que vous n'hésitez pas à récompenser largement celui ou ceux qui vous y aideront.

—Et celui ou ceux dont vous parlez, quels sont-ils?

—Peu vous importe encore. Mettez que ce soit moi pour simplifier la question.

—Savez-vous que c'est effrayant ce que vous me dites là ?

—Ne perdez pas un temps précieux, continua M. Gervaise, sans répondre à son exclamation.

Et, comme s'il se fût agi de régler une banale question d'intérêts, il continua posément, sans le moindre trouble :

—La part que vous fait perdre votre neveu dépasse un million. Voulez-vous en distraire deux cent mille francs ?... Moyennant ce'te somme Maurice Séguin ne revient pas.

—C'est un marché épouvantable, murmura le mari de Sabine.

—Si la condamnation certaine qui vous attend vous semble moins épouvantable, mettons que je n'ai rien dit.

—Jamais ! jamais ! répétait-il, sous l'empire d'un tremblement atroce.

M. Gervaise fit quelques pas encore dans l'obscurité presque complète du salon.

—Écoutez, vous avez plusieurs jours pour vous consulter. Le moment venu d'agir, vous serez prévenu ; si vous acceptez, trouvez-vous au rendez-vous que je vous assignerai...

—Et si je refuse ?

—Si vous refusez, rien de plus naturel : votre excellent neveu reprendra dans la vie, la place à laquelle il a droit, et y fera bonne figure, grâce à ses trois millions, tandis que les tribunaux se chargeront de vous désigner la vôtre..., qui n'aura pas les mêmes avantages, vous n'en doutez pas.

Famin fit un mouvement en avant comme s'il allait parler, mais M. Gervaise le lui en laissa pas le temps, et le poussa doucement vers la porte en répétant :

—Croyez-moi..., réfléchissez.

Famin se retrouva dans la rue noire, titubant sous l'empire d'un affreux cauchemar.

Laissons-le s'éloigner, et demeurons encore dans le salon, éclairé maintenant par une lampe munie d'un large abat-jour, que le vénérable M. Gervaise vient d'allumer.

—Allons, allons, dit-il, en se frottant les mains. l'affaire est en bonne voie, je saurai bien amener M. Famin à une sage résolution... et dans peu je palperai mes deux cent mille francs. Du coup, j'abandonne les affaires, et je deviens pour toujours un rentier sérieux.

Pour achever de se remettre les nerfs en place, il arpenta à deux ou trois reprises la pièce et après cette hygiénique promenade, il prit dans une sorte de chiffonnier un pli décacheté déjà, qu'il approcha de la lampe.

—Régions maintenant, murmura-t-il, notre différend avec mon impudent ami.

La lettre qu'il déplia portait sur son enveloppe le timbre des Etats-Unis. Il comença la lecture de l'écriture fine et serrée qui remplissait les deux pages :

“ Mon vieux camarade, trois lettres que je t'ai écrites depuis mon départ forcé de Paris, sont restées sans réponse. Sans entrer dans de plus amples détails, je te rappelle nos conditions, lorsque, après notre dernière *opération* je me suis sacrifié seul, pour te laisser mettre le magot à l'écart. Tu devais m'envoyer ma part, aussitôt que je serais en lieu sûr. Je suis parti prudemment, j'ai été condamné par coutumace, bien entendu, comme c'était convenu..., mais, toi, tu as complètement oublié de remplir les termes de notre traité. Depuis que j'habite l'Amérique, je n'ai pas vu la couleur de *notre* argent. Je veux bien croire à un manque de mémoire, voire même à un excès de prudence de ta part. Malheureusement, ici pas plus qu'ailleurs, on ne vit de l'air du temps, et, crevant de faim, je me décide à entreprendre un petit voyage pour t'éviter un envoi difficile. Je t'avertis donc que j'ai retenu mon passage sur le *City of Melbourne* en partance pour la France. Seulement, comme le climat n'est pas sain pour moi, dans ce beau pays, je n'y séjournerai que le temps nécessaire pour te serrer dans mes bras... et régler nos comptes. Si oublieux des convenances, tu négligeais de me rendre visite, je me verrais forcé, avant de gagner une autre patrie, d'informer qui de droit du lieu de résidence de mon complice. J'ose espérer que tu m'éviteras cette vilaine corvée. Informe-toi du jour d'arrivée du paquebot, et viens sans retard me rejoindre Hôtel de Normandie, au Hâvre ; tu n'auras qu'à demander Williams Jordan, sujet américain, de passage en France.

“ Ton camarade,

“ DANIEL HUBERT.”

Sa lecture achevée, il consulta la liste qu'il avait montrée à Famin, sur laquelle il retrouva le nom de Williams Jordan.

—L'imbécile ! dit-il, en haussant les épaules. Et sans se départir de son calme, il replia la lettre, en ajoutant :

—Je n'aime pas qu'on pousse l'indiscrétion à ce point-là !

Sur une feuille de papier blanc, il écrivit à son tour :

“ Le nommé Daniel Hubert, condamné par contumace en novembre dernier, pour vol et tentative de meurtre, arrivera en France par le paquebot *City of Melbourne*, venant de New-York. Il voyage sous le nom de Williams Jordan, et descendra à l'hôtel de Normandie, au Havre.”

Il se garda de signer ; sur l'enveloppe il mit, en belle anglaise : Monsieur le chef de la police de sûreté—Préfecture de Police—à Paris.

Il achevait à peine, quand la bonne femme, qui avait introduit Famin, entra dans le salon.

—Ma bonne madame Lambert lui dit-il, vous m'avez parlé plusieurs fois du désir que manifestait votre patron de voir cette maison libre, pour y installer son bureau. Vous pouvez l'avertir que la place est libre.

—Monsieur nous quitterait...

— Hélas oui ! je suis forcé de m'éloigner pour longtemps.

—Je parie que c'est cette vilaine lettre, avec des cachets bizarres, qui vous fait partir, dit-elle d'un ton dolent.

—Justement, madame Lambert, et si par hasard on venait me demander, vous n'avez qu'à répondre que je suis parti en Amérique...

La bonne femme crut bon de pousser un énorme soupir de regret...

—En Amérique ! est-il Dieu possible ?... aller si loin... un si bon monsieur !... Pour couper court à cette amère désolation, M. Gervaise lui glissa dans la main une pièce d'or dont la vue sécha subitement ses larmes.

—Et c'est tout de suite, comme ça, que monsieur nous abandonne.

—Il le faut. J'ai payé un mois de location d'avance, je n'ai donc pas besoin de voir le propriétaire. Allez prévenir votre patron pendant que je vais prendre mes dernières dispositions.

La mère Lambert agrémenta sa sortie d'un soupir plus formidable encore que le précédent.

M. Gervaise s'empressa de passer une minutieuse revue de tous ses meubles, inspectant chaque tiroir, brûlant des papiers inutiles, en enfermant d'autres avec soin dans son éternelle valise. Cet examen lui prit un temps assez long, et quand il traversa le jardin pour sortir, un sanglot se fit entendre près de la porte, en même temps qu'une voix larmoyante murmurait :

—Un si bon monsieur, un si bon monsieur, partir pour l'Amérique... est-il Dieu possible !

C'était Mme Lambert qui saluait son départ...

La nuit s'était faite complète. Il suivit la rue Caulaincourt jusqu'au boulevard extérieur. Après s'être arrêté à la hauteur des Batignolles, pour glisser dans une boîte sa lettre au chef de la sûreté, il se perdit dans les terrains vagues qui avoisinaient la rue de Rome...

Le soir de ce même jour, tante Pauline et tante Ninette attendaient, sur le quai intérieur de la gare de Rouen, l'arrivée du train de Paris, qui devait les reconduire à Malunay.

Inquiètes de n'avoir pas revu leur beau-frère, elles avaient passé la journée dans une anxiété mortelle, s'imaginant déjà, dans leur promptitude à s'exagérer les moindres faits, qu'il s'était produit des accidents nouveaux relativement à Maurice Séguin.

La surexcitation de tante Ninette avait pris de telles proportions, qu'après dîner, n'y tenant plus, elle avait entraîné sa sœur jusqu'à Rouen, pour voir Me Clergeot. Rassurées par le digne notaire, les deux braves vieilles filles revenaient plus calmes.

Au moment de l'arrivée du train, elles se portèrent en avant pour choisir un compartiment. Un homme qui descendait d'un wagon, passa devant elles en les saluant profondément. C'était M. Robine, le premier clerc de Me Clergeot, qui venait d'utiliser son congé.

V

Pendant que se déroulaient ces divers incidents, le paquebot *City of Melbourne*, de la compagnie anglaise des transports transatlantiques, faisait route vers la France.

Parmi ses nombreux passagers, on remarquait un jeune homme, à l'air sympathique et doux, qui, chaque après-midi, régulièrement, se promenait, solitaire sur le pont, dans la partie réservée sur l'arrière, aux voyageurs de première classe.

Quand il se sentait fatigué, il s'installait sur un pliant tout près du bordage, et restait là à lire ou à rêver jusqu'à l'heure du lunch.

Le soir, après dîner, pour tromper l'ennui de la traversée, des concerts s'improvisaient, en bas—dans la salle à manger—ou bien parfois l'élément jeune se risquait à organiser une sauterie au piano, à la grande joie des jeunes miss qui—après chaque contredanse—assiégeaient les plateaux chargés de grogs et de sandwiches, qui circulaient dans les mains des stewarts.

Ne se mêlant jamais à la foule qui encombrait le salon, le jeune passager s'attardait sur le pont, à plusieurs reprises, l'officier de quart, en le rencontrant endormi sur une chaise à bascule, avait pris sur lui de le réveiller pour l'engager à regagner sa cabine.

On avait navigué par un temps superbe, quand, vers la fin du sixième jour, le vent qui fraîchit subitement, commença à soulever la mer ; en moins d'un quart d'heure, une véritable tempête se déclara, et le *City of Melbourne*, battu de tous côtés par les vagues, se mit à danser follement.

Le piano qui faisait rage ce soir-là, cessa de faire entendre ses accords, hommes et femmes se hâtant de réintégrer leurs cabines ; les employés fermaient toutes les issues qui pouvaient donner passage aux énormes paquets de mer, qui balayaient le pont dans toute sa longueur.

Un passager retardataire, s'aidant des barres d'appui, rejoignait sa chambre dans le couloir des premières, quand un cri se fit entendre au haut de l'escalier. D'un bond il se hissa sur le pont, juste au moment où un homme, roulé par une montagne d'eau, passait devant l'écouille, entraîné dans une course folle. Se raidissant d'une main à la rampe de l'escalier, il saisit de l'autre et rejeta près de lui, le malheureux qui, certainement, allait se briser le crâne au premier obstacle qu'il rencontrerait.

Revenu de son étourdissement, celui qui venait d'être aussi miraculeusement sauvé et qui n'était autre que notre passager solitaire, tendit la main en disant :

—Merci, monsieur, vous venez simplement de me sauver la vie. Je m'étais endormi là haut, selon ma sotte habitude, quand, culbuté par un coup de tangage, et balayé par une vague, je me serais inévitablement brisé sur quelque angle sans votre aide. Voulez-vous me dire votre nom, monsieur, afin que je sache à qui je dois le bonheur de respirer encore ?

—Williams Jordan, sujet américain, répondit le second passager

—Je me nomme Maurice Séguin, dit à son tour le jeune homme. J'ai besoin de me remettre ce soir du léger émoi que je viens d'éprouver, mais j'ose espérer que vous voudrez bien me permettre de vous remercier plus longuement demain, et faire ample connaissance avec mon sauveur.

Celui-ci voulut l'aider encore à gagner sa cabine. Là les deux hommes se serrèrent une dernière fois la main en se disant :

—A demain...

La bourrasque ne dura pas, le vent s'apaisa, et lorsque le soleil se leva, le *City of Melbourne* filait droit et sans secousses sur une mer d'huile.

Les passagers, émus de l'alerte de la veille, s'empressèrent de monter sur le pont, pour respirer à pleins poumons, et jouir du magnifique spectacle d'une matinée lumineuse en plein océan.

Après le premier déjeuner, les banquettes et tous les sièges étaient encombrés.

Dans un coin retiré, tout près de la passerelle du capitaine, deux jeunes gens, Williams Jordan et Maurice Séguin, assis l'un près de l'autre, causaient. Après s'être retrouvés à table, ils continuaient leur conversation.

A quelque distance, on les eût pris pour deux frères. La barbe qu'ils portaient chacun, taillée à l'américaine, et leur blouse de drap anglais ceinturonnée à la taille, leur donnaient un faux air de ressemblance qui trompait tout d'abord. Mais cette première impression s'évanouissait vite, car l'expression de leur physionomie, totalement dissemblable, ne supportait pas la moindre comparaison.

Examinons Maurice Séguin. Il portait courts les cheveux d'un blond cendré, comme sa barbe. Ses yeux bleus, grands et limpides, étaient empreints de douceur. Sa bouche franche, garnie de dents superbes, avaient le sourire triste de ceux qui ont souffert. Deux rides précoces s'estompant sur son front pâle et mat, le faisaient paraître plus âgé qu'il ne devait être en réalité. Dans la gaieté comme dans la tristesse, son visage conservait toujours l'empreinte d'un grande bonté.

Williams Jordan était, pour ainsi dire, la copie du précédent, mais la copie, poussée au noir, avec l'expression de bonté en moins ; son visage reflétait un caractère sournois et mauvais. Ses yeux, plus foncés, n'avaient pas l'éclair de franchise qui révèle l'âme honnête et portait fréquemment sa main sur son front, on sentait que ce n'était pas pour en éloigner quelque pénible chagrin, mais plutôt pour en chasser l'appréhension d'un danger qui semblait sans cesse le poursuivre.

Bien qu'ils fussent de même taille, leurs allures différaient. Les manières du premier respiraient l'aisance du parfait gentleman, la façon d'être du second était étudiée et contrainte ; sa tenue se ressentait de cette perpétuelle préoccupation que donne le manque de savoir vivre.

Tels sont les deux passagers, qui causaient cette après-midi sur le pont du *City of Melbourne*, six jours après son départ de New York.

Etrangers l'un à l'autre la veille encore, un accident les avait réunis, et la promiscuité forcée de la vie de bord, devait les rapprocher plus étroitement encore.

—Américain de naissance, j'ai longtemps habité la France, disait Williams Jordan, en lançant devant lui la fumée de son cigare. Ce n'est que depuis trois ans que je suis revenu dans mon pays, à la mort de mon père.

—Ah ! vous avez perdu votre père, fit Maurice Séguin avec intérêt.

—Mon père et ma mère, continua Williams Jordan, je suis orphelin, et je ne me connais plus de famille.

—Je vous plains, monsieur ; et vous avez dû bien souffrir.

—Vous savez, nous autres Américains, nous sommes élevés d'une façon telle que je ne sais pas si nous avons le temps de nous abandonner à un chagrin quelconque. La grande devise qui remplit notre vie vous la connaissez : *Business*, toujours *Business*. . Livrés de bonne heure à nous-mêmes, nous apprenons à...*nous débrouiller*, comme vous dites. A l'âge où vous ne songez pas encore à quitter votre famille, il y a déjà longtemps que nous avons abandonné la nôtre, pour faire notre entrée dans le monde... des affaires... *Business* ! A douze ans, on m'expédiait en Angleterre comme un colis ; à quinze, j'étais commis dans une importante maison de Liverpool, et quatre ans plus tard, je venais en France pour diriger notre succursale à Paris. La mort subite de mon père me rappela à Chicago, où j'ai passé ces trois dernières années pour liquider sa situation. Aujourd'hui me voici libre, et mon intention est de courir le monde.

—Et vous restez longtemps en France ?

—Oh ! non ; le temps... d'embrasser un ami d'enfance, et je continue ma route...

—A droite... ? à gauche... ?

—Du côté vers lequel me poussera le vent...

—Des affaires... *Business*... ajouta Maurice Séguin en souriant.

—Justement, dit-il gaiement, en jetant pardessus le bord son cigare éteint. Mais, je parle, je parle sans même vous laisser placer un mot. Nous avons en vérité un tempérament particulier et je dois vous étonner vous, monsieur, qui avez du sang français dans les veines..., car vous m'avez dit que vous êtes Français.

—Je suis né en Amérique, mais mon père était Français. Comme vous, je suis orphelin, mais, moins heureux que vous, je n'ai pas connu mes parents... ma mère est morte en me donnant le jour ; mon père a péri dans une traversée que nous faisons pour retourner en France.

—Un naufrage... ?

—Un naufrage...

—Et vous avez échappé à la catastrophe, vous enfant alors ?

—Par miracle ! Et je vous étonnerais peut-être davantage, en vous disant qu'il y a un mois encore, j'ignorais le nom de ma famille.

—Vous n'aviez pas de nom...

—Je n'avais pas de nom, j'étais un enfant perdu, abandonné ! Il a fallu un hasard providentiel pour m'apprendre que je suis le fils de Jean Séguin, et qu'une fortune considérable m'attend en France.

Williams Jordan, sur le point d'allumer un cigare, s'arrêta net.

—Une fortune considérable, dites-vous ?

—Trois millions.

—Et vous ignorez... ?

—Il y a un mois encore, j'étais pauvre, et sans ressources.

—Mais c'est féérique tout ceci, continua son compagnon en abandonnant totalement son cigare ; un héritage de trois millions qui vous tombe du ciel en même temps qu'une famille, c'est peu fréquent. Vous piquez ma curiosité, et si je ne craignais pas de commettre une indiscretion...

—Aucune, dit Maurice Séguin... Vous voulez connaître ma vie, la voici. J'ai vécu quinze années dans l'île Falkland, à la pointe de l'Amérique du Sud. Comment avais-je atterri dans ces parages lointains, Dieu seul le sait. Un missionnaire, habitant l'île, me trouva un matin à moitié mort de froid, l'épaule fracassée, parmi les débris d'une barque désamarrée.

Lorsque je sortis de la terrible maladie qui, pendant de longs mois, avait mis mes jours en péril, j'avais perdu tout souvenir, et les efforts que je fis pour me rappeler les faits passés, aboutirent à ce seul nom de Maurice que je pus ba'butier. Le digne homme garda près de lui l'enfant perdu, et s'appliqua à faire de moi un homme. Tout en me prodiguant l'instruction plus sérieuse, il ouvrit mon âme à tous les bons sentiments, et j'eus le bonheur rare de vivre de longues années, auprès du plus parfait modèle de toutes les vertus. Hélas ! ce bonheur que je goûtais sans mélange depuis si longtemps, devait s'effondrer subitement.

—L'homme qui vous avait recueilli mourut ?... dit Williams Jordan.

—Tout, hélas ! me le fait présumer. Un jour, au retour d'une de ces fréquentes excursions que je faisais dans l'île, je trouvai le camp que nous habitions en pleine révolte. La modeste chapelle, érigée par les soins de mon père d'adoption, saccagée : l'incendie partout. Je cherchai mon bienfaiteur, mais il avait disparu : victime de son dévouement ; les misérables, sans soucis pour sa charité inépuisable, oubliant les saintes maximes qu'il leur enseignait, l'avaient tué sans doute. Je me joignis à ceux qui, restés fidèles, essayaient encore de lutter, mais, bientôt débordés, nous ne pûmes qu'à grand peine quitter l'île, et gagner le continent.

Après des péripéties trop longues à raconter, je traversai l'Amérique du Sud, et je pus enfin, non sans peine, arriver jusqu'à la frontière du Mexique. Mon intention était de donner des leçons pour vivre, et, dans ce but, je fis un dernier effort pour gagner Galveston, dans le Texas, certain, dans cette ville peuplée, de pouvoir employer avec fruit, les capacités que je tenais de mon infortuné bienfaiteur.

—Mais, c'est toute une odyssee, fit encore son compagnon.

—Écoutez la suite... Dénué de tout, manquant pour ainsi dire de vêtements, et ne pouvant me présenter nulle part dans un pareil état, je me décidai, à mon grand regret, pour faire quelque argent, à me séparer d'un b'jou qui ne m'avait jamais quitté.

Il lui fit voir un médaillon pendu sous son col de chemise par une fine chaînette d'or.

—Voici, dit Williams Jordan, un fort beau médaillon d'une grande valeur...

Et comme, en l'ouvrant, il aperçut deux figures de femme à l'intérieur, il ajouta :

—Un de ces portaits est sans doute celui de votre mère ?

—Je l'avais toujours cru.

—Et vous vous trompiez ?

—Comme vous allez le voir. Le bijoutier auquel je m'adressai fut d'autant plus étonné de la nature du bijou que je désirais lui vendre, que— je vous l'ai dit—mon costume inspirait une maigre confiance. Il me pria de lui laisser le médaillon pour l'examiner, en me donnant rendez-vous pour le lendemain. Quand je me présentai à l'heure fixée, ce fut un employé de la police qui me reçut, et me pria de l'accompagner chez le coroner. Là, mis en demeure de m'expliquer, je ne pus que raconter ma vie, et les seuls détails que je tenais du prêtre qui m'avait élevé.

L'homme de loi choisit alors dans un coffre tout moisi, qu'il avait devant lui, une lettre parmi des papiers jaunis et maculés, dont il lut attentivement un passage. Puis, faisant jouer un ressort caché du médaillon, qui m'avait toujours échappé, tenez ceci, dit-il, en joignant l'action à la parole.

Les deux portraits sautèrent brusquement, en laissant à nu deux boîtiers d'or, sur lesquels étaient gravées les inscriptions suivantes :

“ Tante Ninette à son neveu Maurice Séguin. Tante Pauline à son neveu Maurice Séguin.”

— Maurice Séguin, c'était vous ?

— Je l'appris alors. Le coffret qui renfermait les lettres que le coroner consultait, appartenait à mon père, et avait été retrouvé, parmi les épaves, à l'époque du naufrage. Une de ces lettres qui relatait l'envoi de ce médaillon que ses sœurs lui faisaient parvenir à mon intention. En lisant ces noms, une sorte de réveil se fit en moi, et je me rappelai comme dans un rêve lointain, les noms que je balbutiai dans mon enfance. Bref, le coroner m'apprit que j'étais le fils de Jean Séguin, qui avait longtemps habité le Texas, et que des recherches multiples avaient été faites pour découvrir mes traces. Avec son aide, je m'empressai de faire établir mon identité, ce qui ne souffrit aucune difficulté, et je sus alors que l'ancien associé de mon père venait de liquider leur situation ancienne, qui s'élevait pour ma part à la somme de trois millions. Je rassemblai à la hâte toutes les pièces nécessaires pour me faire reconnaître, et je gagnai New York, emportant avec moi, comme des reliques précieuses, ces chères lettres de celles qui devaient avoir perdu tout espoir de me revoir jamais. A New-York, mes yeux tombèrent sur cet avis inséré dans le journal le *Standard*, que voici.

Williams Jordan lut à haute voix dans la feuille américaine qu'il lui tendit, l'annonce du notaire Clergeot.

— L'avis était pressant, fit-il.

— Aussi, j'avertis immédiatement par dépêche le signataire, et pris le premier navire en partance, le *City of Melbourne*, où la Providence m'a fait vous rencontrer, pour m'empêcher, après avoir miraculeusement retrouvé la vie, de la perdre une seconde fois à tout jamais...

— Ce qui eût été doublement dommage, continua Williams Jordan, au moment où la fortune vous sourit de si agréable façon...

— Et alors, surtout, que je vais retrouver une famille, qui me pleure depuis si longtemps, ajouta Maurice Séguin !...

La cloche du lunch retentit ; ils interrompirent leur conversation pour descendre dans le *dining room*, avec les autres passagers.

De ce moment, la connaissance des deux jeunes gens était faite, et peu d'heures se passèrent où on ne les rencontrait pas ensemble.

Maurice entraînait souvent son ami dans sa cabine, et, comme pris d'un besoin d'abandon, il ouvrait devant lui ce coffret tout verrouillé, contenant la correspondance de Jean Séguin, qu'il lui lisait d'une voix pleine d'émotion. Il lui semblait revivre alors de la vie de son père. Son cœur se dilatait surtout à la lecture de ces lettres, pleines de tendresses, débordantes d'affection de ses tantes, Juliette et Pauline. Sur ces légères feuilles, maculées par l'eau de mer, jaunies par le temps, où les pauvres créatures disaient leurs chagrins et leur cruelle attente, le neveu laissait couler ses larmes, en répétant comme jadis :

— Bonne tante Pauline ! Excellente tante Ninette.

Son compagnon prenait un intérêt particulier à ces longues causeries ; il désertait maintenant le salon avec ses concerts et ses bals, pour passer la soirée auprès de celui dont il semblait s'ingénier à connaître la vie dans ses moindres détails. Sans cesse il ramenait la conversation sur son passé, avec un persistant besoin de n'en rien ignorer. Reconnaissant de cette sympathie croissante, Maurice ouvrit son cœur, avec la même facilité que le coffret qui renfermait comme le résumé complet de sa vie.

— De telle sorte, lui dit une fois Williams, que si vous veniez à perdre ce coffret, vous n'auriez plus aucune preuve de votre identité.

— Aucune, puisqu'il contient, outre la correspondance de mon père, toutes les pièces dont je me suis muni avant mon départ. Il me faudrait écrire, et peut-être refaire le voyage d'Amérique pour me les procurer.

— C'est juste, vous ne connaissez personne à Paris, qui pourrait certifier de votre identité.

— Absolument personne, pas même les miens.

— Prenez bien garde au moins ; on ne sait pas qui voyage sur ces grandes cités flottantes.

— Soyez tranquille, je ne m'éloigne guère de ma cabine pendant le jour... Elle est sur le pont, comme vous voyez, et j'ai l'œil de ce côté...

—Mais la nuit.

—Pour la nuit, j'ai ce gardien fidèle qui ne me quitte pas.

Il désignait un revolver de fabrication américaine, pendu près de sa couchette.

—Vous voyez que ne ne crains rien,

—D'autant, dit encore Williams, qu'il vous faudrait un rude sommeil pour qu'on vous enlève le médaillon que vous portez au cou, qui, je l'oubliais, pourrait vous servir, au besoin, comme preuve convaincante.

—Tante Ninette et tante Pauline seraient capables de crier dans leur boîte d'or, pour me réveiller !... répliqua-t-il en riant...

Le paquebot cependant continuait sa marche, se rapprochant de plus en plus de la terre française...

Le soir du onzième jour, sir William's Jordan se promena seul par extraordinaire sur le pont ; Maurice Séguin, fatigué, était rentré de bonne heure dans sa cabine pour se reposer. Machinalement en passant, il tourna le bouton de la porte ; elle n'était pas fermée à l'intérieur. Il entra. Le globe de la lampe éclairait faiblement la couchette où il reposait ; au pied du carré, par terre, se trouvait le coffret. Il fit quelques pas en le considérant d'un regard sinistre ; lentement, sa main droite passa sous sa blouse de voyage.—Il s'approcha plus près de lui et se pencha...Maurice Séguin dormait toujours ! Un coup de sifflet strident de la machine le réveilla ; d'un bond il fut à terre.

—C'est ainsi que vous êtes prudent, mon cher ami, fit Williams, qui s'était vivement reculé jusqu'à la porte.

—Ah ! c'est vous ! dit-il, en le reconnaissant dans la pénombre.

—Moi-même, je me promenais sur le pont, et j'ai aperçu votre porte ouverte...

—Le vent sans doute...

—J'entre, et je vous trouve endormi, sans d'autre souci de la plus enfantine prudence...

—Je m'étais jeté tout habillé sur mon lit où, brisé de fatigue, je me suis endormi. Sans ce coup de sifflet, je ne me serais réveillé qu'au matin. Pourquoi a-t-elle sifflé.

—Nous arrivons en vue de Palliac... Descendez-vous à Bordeaux ?

—Non certes, je continue jusqu'au Havre... Je serai là plus près de Rouen ; comme vous savez, M. Clergeot, le notaire, habite cette ville.

—Nous ferons donc route ensemble jusqu'au bout.

—Je vais même lui télégraphier le jour exact où je me présenterai chez lui.

—C'est facile. Nous débarquerons au Havre demain dans la soirée. Tenez-vous à y rester ?

—Le temps seulement de m'acheter quelques vêtements ; dans ma hâte de ne pas manquer le départ du paquebot à New-York, je ne me suis muni que d'une légère valise...

—C'est l'affaire d'une matinée. Vous aurez un train qui vous mettra à Rouen vers deux heures et demie. Basez-vous là-dessus.

—Merci. Je descends avec vous jusqu'au salon pour ma dépêche.

—Inutile de vous déranger, puisque vous êtes souffrant, faites-la ici même, et remettez-la moi, je la donnerai au steward chargé du service de la poste.

Maurice accepta l'offre.

—A propos de dépêche, dit encore Williams Jordan, il serait peut-être prudent de retenir nos chambres à l'hôtel, au Havre. Vous en a-t-on recommandé un particulièrement ?

—Non.

—Voulez-vous descendre au même que moi ? Je descends à l'*Hôtel de Normandie*.

—Avec plaisir. Voici donc deux dépêches, puisque vous avez l'obligeance de vous en charger.

—Reposez-vous, et cette fois fermez mieux votre porte.

—Encore merci, et à demain, répondit Maurice.

Williams Jordan gagna le carré des stewarts, au milieu du remuement que causait parmi les passagers cette première escale. En passant devant le *hall* du salon de lecture, il lut d'un coup d'œil rapide, le contenu de la première dépêche : "Clergeot, notaire, Rouen. Serai à votre étude après demain jeudi, de deux à trois heures."

Avisant un steward, qui sortait du salon, les mains encombrées de papiers :

—C'est vous, demanda-t-il, qui prenez la poste ?

—Oui, monsieur.

—Voici pour le télégraphe...

L'employé s'éloigna tout courant, la chaloupe à vapeur qui devait transporter au quai les passagers débarquant à Bordeaux, venant d'accoster.

Accoté au bastingage, tout près de la *coupée*, où se développe l'escalier de descente, sir Williams Jordan regarda s'écouler la foule de ceux dont la traversée s'arrêtait là. Quand la chaloupe s'éloigna, il suivit dans la nuit le sillage lumineux qu'elle laissait après elle. Alors, avec un geste de dépit, il murmura entre ses dents :

—C'est dommage, l'occasion était belle : je n'aurais eu après qu'à me mêler à ceux qui partent là-bas...

.....
—Du nouveau, M. Robine, dit Me Clergeot en entrant, le mercredi matin, dans le cabinet de son maître clerc. Maurice Séguin m'annonce son arrivée pour demain...

—Décidément, c'est donc sérieux, répondit-il, après avoir pris connaissance de la dépêche. J'aurais cependant bien parié pour une mystification.

—Et vous auriez eu tort. Je me fais joie d'annoncer cette bonne nouvelle à ces demoiselles Séguin... Prévenez sans retard M. Famin, pour qu'il ait à se trouver ici demain dans l'après-midi ; je vais envoyer sans retard à Malaunay.

M. Robine quitta l'étude ; mais au lieu de se rendre au bureau, où on remettait habituellement les dépêches de l'étude, il gagna un poste télégraphique avoisinant la Bourse. Malgré l'heure matinale, les guichets étaient déjà encombrés par les commis de courtiers envoyant leurs ordres. Au lieu d'une il rédigea deux dépêches, et revint sans se presser.

En rentrant il s'excusa de son retard, en disant que, pris en route d'un étourdissement bizarre, il s'était vu forcé de s'arrêter.

—Vous travaillez trop, mon cher M. Robine, lui dit M. Clergeot. Ménagez-vous.

Mais le premier clerc n'entendait pas de cette oreille-là... et riant de cette alerte sans gravité selon lui, il reprit son travail.

Cependant quand, dans l'après-midi, le notaire revint, il trouva son vieil employé, la tête appuyée sur son bureau, repris pour la seconde fois d'un nouvel étourdissement.

Pour le coup il se fâcha tout rouge ; il n'y avait pas de bon sens à s'entêter ainsi, c'était vouloir chercher le mal.

—Je veux que vous vous reposiez aujourd'hui, lui dit-il.

L'employé tenta de résister, mais après bien des insistances de son patron, il finit par céder. Puisqu'il le fallait, il monterait chez lui se coucher ; avec quelques heures de bon sommeil il n'y paraîtrait plus ; le lendemain il serait sur pied.

Robine habitait dans la même maison, au dernier étage, un petit logement donnant sur un couloir sombre, où aboutissaient deux escaliers, le premier conduisait au principal corps de logis, où se trouvait l'étude, l'autre plus étroit, prenait pied sur une rue latérale. Me Clergeot lui-même conduisit son employé jusqu'à sa chambre, et ne le quitta que lorsqu'il l'eut vu chaudement enveloppé dans son lit, avec une ample provision de tisane qu'il lui fit monter par sa domestique.

—Dormez et ne vous inquiétez de rien, mon cher monsieur Robine, lui dit-il. Du reste, n'essayez pas de descendre à l'étude aujourd'hui, je vous préviens que je ferme votre cabinet à clef. Si vous vous sentiez plus mal, appelez par la fenêtre, l'office est de ce côté dans la cour, on vous entendra, et je monterai immédiatement.

Il remercia en somnolant déjà...

Vers la fin de la journée, l'excellent notaire profita d'un moment de liberté pour aller se rendre compte de l'état de son premier clerc. Comme il s'engageait dans le couloir sombre, un homme à cheveux blancs, coiffé d'un chapeau à larges bords, et portant des lunettes à verres teintés, sortait de sa chambre.

A la vue de Me Clergeot, l'homme s'arrêta d'abord hésitant, puis, s'inclinant dans l'ombre, il lui dit à voix basse, avec un fort accent méridional :

—Vous allez chez M. Robine, monsieur ?

—Oui, monsieur, c'est mon premier clerc...

—Ah ! très bien ! très bien ! Je suis moi un de ses amis ; je l'avais rencontré ce matin quelque peu souffrant ; étant médecin, je me suis empressé, mes visites terminées, de le venir voir.

—Et comment va-t-il ? demanda vivement le tabellion.

—Un simple malaise qui n'aura pas de suite. Pour le moment, il dort profondément, le meilleur est de ne pas le déranger. Devant revenir dans la soirée, il m'a prié d'emporter sa clef, pour que je puisse entrer sans l'éveiller.

—Ainsi, rien à craindre... ?

—Rien, absolument rien. Dès demain il pourra reprendre son travail.

—Merci, monsieur, vous me rassurez.

Le vieux médecin s'inclina, et gagna le petit escalier, tandis que Me Clergeot redescendait par l'autre à son étude, complètement rassuré sur l'état de son principal employé, M. Robine.

VI

Un véritable affolement régnait aux Crèches. La lettre de M. Clergeot apportée un peu avant le déjeuner avait causé, dans la maison, tout ce désordre. Tante Ninette distribuait à manger à ses canards devant la pièce d'eau, quand le saute-ruisseau de l'étude lui remit le pli du notaire. Aux premières lignes, elle poussa un tel cri, que le petit bonhomme, la croyant enragée, s'enfuit à toutes jambes.

Vincente accourut, toute surprise de ne pas trouver sa maîtresse au milieu du bassin ; mais celle-ci — sans répondre à ses questions — la repoussa pour s'élancer dans la maison, en criant de toute la force de ses poumons.

—Tante Pauline ! tante Pauline ! Descends vite... mais descends vite, mon Dieu ! Sa sœur, à cet appel déchirant, dégringola littéralement l'escalier.

—Quoi ? Qu'y a-t-il... tu as mis le feu ?... dit-elle, en s'efforçant de suivre Juliette Séguin, qui courait d'une pièce à l'autre, en répétant :

—Ah ! tante Pauline !... Pauline !

—Mais parle, parle donc... Où est-il le feu ? Ce n'est pas en criant ainsi que tu l'éteindras.

—Ah ! tante Pauline... quel bonheur !...

Tante Pauline respira ; décidément la maison ne brûlait pas encore. Etant enfin parvenue à rejoindre sa sœur dans un coin de la salle à manger, elle la secoua par le bras, en lui disant :

—Mais parleras-tu enfin ?

—Maurice !... Pauline, c'est Maurice.

—Où ? Maurice. Où est-il ? cria l'autre vieille fille, devenant folle à son tour.

—Tiens, lis, lis, lui répondit-elle, étendant sa main... vide, oubliant que dans sa précipitation elle avait lâché la lettre au beau milieu d'une allée.

Vincente arriva heureusement, porteuse de la bienheureuse missive.

Ce furent alors des cris de joie, des exclamations à n'en plus finir, jusqu'au moment où, succombant sous l'émotion, brisées, anéanties, les deux vieilles filles tombèrent sanglotantes dans les bras l'une de l'autre, tandis que Vincente, gagnée par l'attendrissement général, se mouchait violemment dans son tablier. Puis, les projets commencèrent plus fous, plus insensés les uns que les autres. Ninette voulait partir sans tarder au devant de son neveu, où ? elle ne savait pas : de quel côté ? peu lui importait. Elle irait tout droit devant elle, certaine de le rencontrer. Se souvenant que Me Clergeot leur avait donné rendez-vous pour le lendemain, elle résolut d'aller sur-le-champ à Rouen pour s'installer chez lui.

—Jusqu'à demain, riposta Pauline en haussant les épaules. Nous ne pouvons cependant pas passer la nuit chez Me Clergeot.

Mais Juliette n'en démordait pas. Si par hasard leur neveu avançait sa visite, devaient-elles ne pas être là pour l'embrasser ?...

—Et si, pendant que nous sommes à Rouen, il débarque ici ?

Cette observation de sa sœur lui jeta un froid.

—Crois-tu ? dit-elle en jetant un regard par la fenêtre, comme si Maurice déjà s'engageait dans l'avenue.

Le plus sage était de se séparer ; l'une resterait aux Crèches, tandis que l'autre irait à Rouen ; tant pis pour M. Clergeot. Restait à savoir comment on distribuerait les rôles ; question délicate qui eût demandé sans doute un temps bien long, si fort heureusement une odeur de brûlé, véritable cette fois, n'était venue jeter une heureuse diversion sur cette interminable discussion.

Réveillée par ses instincts culinaires, Vincente poussa un cri.

—Mes côtelettes qui brûlent, il y a longtemps qu'on devrait être à table.

Et dans le doux espoir de forcer les vieilles maîtresses à s'interrompre, elle se pendit à la cloche pour sonner le déjeuner.

Inutile de nous appesantir sur le plus ou moins de cuisson des mets qui leur furent servis ; avouons que le repas fut détestable. Mais Vincente eût-elle présenté des morceaux de charbon incandescents, en guise de côtelette, que ces demoiselles ne s'en seraient certes pas aperçu ; elles se nourrissaient de paroles.

Cependant, au dessert, comme Vincente mettait sur la table une superbe crème, échappée à l'incendie général, elles se récrièrent vivement ; il fallait garder ce plat pour le lendemain, afin que Maurice en pût goûter. La cuisinière eut beau protester, dire que ces demoiselles n'avaient rien mangé, discuter pied à pied l'intérêt de leur estomac, elle vit le moment où elle serait obligée de remporter sa crème ; ce ne fut que sur sa promesse d'en confectionner une autre trois fois plus imposante, pour le premier repas de Maurice Séguin, qu'elles consentirent à entamer l'entre-mets.

Après le déjeuner, la discussion recommença de plus belle, à propos de la chambre qu'on offrirait au cher neveu. Ninette en tenait pour la chambre d'enfant, qui l'attendait depuis si longtemps ; mais Pauline trouvait ridicule, pour un gaillard de vingt ans, ce réduit de jeune fille, avec ses blancheurs de vierge, et ses rideaux de mousseline.

—Tu oublies toujours que notre neveu est un homme aujourd'hui, ma pauvre Ninette, disait-elle.

—Que veux-tu, c'est plus fort que moi, je le vois toujours petit, le cher enfant.

—Pourquoi ne lui prépares-tu pas un bourrelet, alors ?

—Ne me taquine pas, tante Pauline, se contentait de reprendre la brave fille. Aujourd'hui, je suis trop heureuse.

Bref, après de mutuelles concessions, elles convinrent d'aménager la plus belle chambre des Crèches, celle de Jean Séguin, qui n'avait jamais été habitée depuis le départ de leur frère.

Immédiatement elles se mirent à l'œuvre.

Elles s'occupaient à cette besogne depuis une demi-heure, quand le bruit d'une voiture roulant sur le sable du jardin, les fit s'interrompre en même temps. Sans dire un mot, mues par la même espérance, elles s'élançèrent à la fenêtre. Un omnibus, surchargé de malles, s'engagea dans la grande allée qui contourne le jardin.

La même émotion fit palpiter leurs cœurs.

—Pauline ! Ninette ! dirent-elles, tremblantes, en se serrant mutuellement la main.

La voiture, jusque-à masquée par les massifs d'arbres, se présenta de champ devant le perron. Ce fut un désenchantement.

—Sabine ! fit Ninette.

—... Avec Eva, ajouta Pauline, reconnaissant sa nièce à travers les glacés de la voiture.

Réveillées de leur rêve d'une minute, elles s'en vinrent à la rencontre de leur sœur.

—Et ton mari ? demandèrent-elles en remarquant l'absence de Famin.

Elle répondit qu'une importante affaire le retenait à Paris ; il les rejoindrait le lendemain, soit aux Crèches, soit chez Me Clergeot, à Rouen.

Toutes rentrèrent dans la maison, tandis que Vincente aidait le cocher à décharger les malles.....

Quelle était donc cette importante affaire qui retenait, à Paris, le spéculateur aux abois ? Une seconde dépêche qu'il avait reçue en même temps que celle du notaire de la famille Séguin. En lisant le nom dont elle était signée, une pâleur mortelle envahit le visage de Famin, un tremblement le saisit, tellement accentué, qu'on eût pu croire qu'il allait défaillir.

Pris d'un âpre besoin de se sentir seul pour se consulter, pour se ressaisir, le mari de Sabine avait imaginé le prétexte d'un rendez-vous sérieux pour laisser partir seules sa fille et sa femme.

—Il s'agit, disait-il à cette dernière, d'une entrevue d'où peut résulter pour nous la fin de cette terrible position.

Il promettait d'être exact le lendemain, et, ne doutait pas de lui annoncer l'heureuse issue de cette démarche, sur laquelle il fondait grand espoir.

Lorsque Sabine et Eva se furent éloignées, qu'il n'eut plus à craindre ni surprise,

ni questions indiscretes, Famin relut fiévreusement la teneur de l'étrange dépêche qui l'avait jeté dans un trouble si grand.

Lecture bien banale pour tout autre que pour lui.

— *Si décidé à conclure affaire, prenez aujourd'hui l'express de trois heures pour Rouen.—Gervaise.*

—A quel point d'infamie suis-je donc tombé, dit-il, pour qu'on ose me proposer un crime ?

Car il n'en doutait plus maintenant, c'était bien d'un crime que cet infernal vieillard entendait parler, lorsque, quelques jours auparavant, il lui avait rendu visite ! C'était bien le prix du sang qu'il lui réclamait alors, avec son calme horrible ! C'était bien la mort d'un homme qu'il lui proposait froidement ! Et les termes de sa dépêche prouvaient surabondamment qu'il ne mettait pas en doute son acceptation. De vouloir allait-il donc devenir assassin !

Pour éviter le bagne, lui fallait-il donc risquer l'échafaud ? Devait-il se résoudre au crime pour sortir du gouffre dans lequel il se débattait en désespéré !..

Non, cela n'était pas possible ! Il était le jouet d'un épouvantable cauchemar. Lui assassin, allons donc ! Et sa fille, son Eva qu'il aimait, comment oserait-il donc après l'approcher, l'embrasser, sans qu'elle ne lise pas sur son front le flétrissant stigmate de son crime ! Une révolte s'agitait en lui, son âme se soulevait d'horreur à une telle pensée. Mais hélas ! sa fille ne le verrait-elle pas bientôt, flétri, condamné, quand poursuivi, traqué, la justice allait le saisir !

—C'est affreux ! c'est affreux, murmurait-il, les lèvres frémissantes ; le cœur secoué de convulsions atroces.

Il voulait espérer encore ! De pareilles choses ne pouvaient pas arriver. Il se produirait un fait, une cause qu'il n'aurait pu définir, qui les empêcheraient. Le péril disparaîtrait de lui même, et la vie continuerait pour lui sans l'infamie et la honte.

L'anéantissement du malheureux était si profond, qu'il n'entendit pas le nom qu'annonça le domestique en ouvrant la porte de son cabinet de travail.

M. Laubiére entra, arrogant, le chapeau sur la tête, et, sans même s'attarder aux plus simples formules de politesse, entama le chapitre de ses récriminations.

Son irritation était grande. Pressé d'argent, il avait voulu négocier l'engagement de Famin, et la résistance rencontrée chez les escompteurs éveillait en lui des doutes pour l'avenir. Ne pouvant utiliser sa signature, il venait lui demander de lui fixer une époque précise, et d'arranger ses affaires en conséquence.

Ce farouche créancier faussait la vérité. Il n'avait nullement cherché à escompter sa reconnaissance, mais le mobile qui l'envoyait chez son débiteur était un avis anonyme, qui le faisait douter de la solvabilité de son débiteur.

—Je vous rappelle, M. Laubiére, répondit Famin, dans quelles conditions ont été pris mes engagements. Ne pouvant prévoir à quelle époque seront terminées les formalités nécessaires pour me faire entrer en possession de ma part d'héritage, je n'ai pu préciser de date sur mes délégations...

—Eh ! parbleu, vous ne m'apprenez rien de nouveau, fit insolemment le porteur. Mais vous m'avez affirmé que c'était une très courte question de temps, et voici plusieurs mois que l'affaire traîne en longueur.

—Vous n'ignorez pas combien sont difficiles les relations avec les administrations...

—Vous n'ignorez pas non plus que j'ai besoin de mon argent ; si j'avais pu me douter d'un retard pareil, je n'aurais certes pas arrêté mes poursuites, qui m'eussent donné, j'en ai la conviction, un prompt résultat. Bref, j'entends maintenant que vous me fixiez un terme ?

Famin balbutia quelques mots pour se dérober. Mais M. Laubiére ne se contentait pas de cette fin de non recevoir. Comme il lui fallait absolument une réponse, il était décidé à s'adresser directement à Me Clergeot.

Famin eut un soubresaut. Une visite au notaire, c'était sa perte ; il dut faire un effort pour retrouver sa voix qui s'étranglait dans sa gorge.

—Ne vous donnez donc pas cette peine, M. Laubiére, dit-il, dès demain vous serez fixé.

—Que ne le disiez-vous tout de suite alors ?

—Au moment où vous êtes entré, je m'apprêtais à me rendre à Rouen, chez Me Clergeot, car j'ai hâte, moi aussi, d'en terminer.

—Faites pour le mieux, car je vous prévient que je suis lassé de ces continuels attermoiements.

—Je vous répète que vous aurez une réponse positive.

—Soit. J'ai mis de la bonne volonté, vous le savez, car il m'était facile de ne pas retirer certaine plainte qui vous menait loin. Tâchez donc de ne pas me le faire regretter. N'oubliez pas non plus, au cas où vous me tromperiez, que je n'hésiterais pas à reprendre contre vous les mesures que je consens encore à suspendre. A demain donc.

Au moment où M. Laubière refermait la porte, la pendule du cabinet sonnait la demie de deux heures.

Famin était resté comme hébété sous le coup des dernières menaces de son créancier. Le bruit de la sonnerie parut le réveiller.

—L'express de trois heures l'murmura-t-il en jetant une dernière fois les yeux sur la dépêche de M. Gervaise. Il est temps encore.

Il dessina dans le vide un geste de fou, boutonna d'un mouvement fébrile sa redingote, et appela son domestique.

—Je dînerai ce soir au cercle, lui dit-il, ne m'attendez pas.

Il gagna à pied la gare Saint Lazare et demanda une première classe pour Rouen.

—Dépêchez-vous, monsieur, fit l'employé, qui lui remit son ticket, on va fermer les salles.....

A cinq heures et vingt le train entra en gare, Famin s'apprêtait à sortir de son compartiment ; un homme ouvrit brusquement la portière. Il reconnut M. Gervaise.

—Vous êtes exact, dit-il, c'est bien.

Et voyant qu'il mettait un pied sur la marche, il ajouta :

—Que faites-vous ?

—Je descends... N'est-ce pas ici que vous m'avez donné rendez-vous ?

—C'est au Havre que nous allons.

—Au Havre.

—Oui...

Montant à son tour sur la marche-pied, il le força à rétrograder...

—En voiture, en voiture, cria un homme d'équipe.

—Au Havre, répéta Famin... mais je n'ai pris mon billet que pour Rouen...

—Qu'à cela ne tienne, répondit M. Gervaise.

Et s'adressant au chef de train qui passait ;

—Un supplément pour monsieur, qui continue jusqu'au Havre, dit-il.

Trois nouveaux voyageurs montèrent, pendant que l'employé remettait le billet.

Famin était retombé sur sa banquette. M. Gervaise s'installa sans mot dire à l'autre bout du compartiment.

La locomotive siffla, le train reprit sa marche.

M. Gervaise remonta le collet de son pardessus, enfonça son chapeau sur ses cheveux blancs, assujettit ses lunettes d'or sur son nez, et se pelotonna dans l'angle du wagon, dans l'allure d'un homme qui s'apprête à dormir.

A l'endroit où la ligne dépasse Malaunay, le mari de Sabine regarda. A travers les arbres, le toit bleu des Crèches apparaissait sur une hauteur. Les plis du terrain, cessant de gêner la vue, il put distinguer alors un groupe de femmes, assises dans le jardin...

Les dames Séguin, causaient avant le dîner.

—Figure-toi Sabine, dit Pauline à sa sœur, que tante Ninette s'imagine que c'est un bébé qui va nous arriver demain.

—Maurice doit avoir aujourd'hui près de vingt-deux ans, répondit Sabine.

—Trois ans de plus qu'Eva... Et c'est pour un gaillard pareil que ma sœur préparait un berceau...

—Encore tes taquineries, tante Pauline, fit celle-ci. Eh, mon Dieu, je sais aussi bien que toi que Maurice est un jeune homme, et un beau jeune homme, j'en suis certaine.

—Beau, qu'en sais-tu, ma tante, dit Eva, entrant à son tour dans la conversation.

—Parce que ce doit être... Tu es bien jolie toi, pourquoi ton cousin ne serait-il pas beau ?...

—D'abord je ne suis pas si jolie que tu veux bien le dire... mais du moins je suis *civilisée*... moi !

—Comment *civilisée* ; mais crois-tu donc qu'il ne le soit pas ?

—Peuh ! on ne peut pas savoir... un monsieur qui arrive on ne sait d'où, qui a peut-être passé sa vie chez les sauvages, répliqua-t-elle avec l'effronterie des jeunes filles modernes.

Et comme toutes se récriaient en riant, enhardie par ce succès, elle continua.

—Il est vrai que ses millions feront assurément oublier les plumes qu'il doit avoir sur la tête, et l'anneau qu'il porte dans le nez, bien sûr.

Heureuse de sa réflexion, elle éclata d'un grand rire sonore.

Eva Famin avait alors dix huit ans. Grande et svelte, elle réalisait le type de la jeune fille parisienne, à qui la fréquentation précoce du monde, et l'éducation frivole des pensionnats, donnent avant l'âge, l'aplomb de la femme ; ses cheveux bruns, relevés en torsade sur le haut de la tête, retombaient en légers frisons sur le front, ombrageant les yeux, ce qui donnait à son visage une certaine dureté ! La bouche aux lèvres minces complétait l'arrogance de sa physionomie. On pouvait dire d'elle que c'était une jolie personne, mais non une gentille enfant.

Comme sa mère la réprimandait doucement, Pauline intervint :

—Ne la gronde pas, Sabine, je parie bien qu'Eva réfléchirait, si un pareil sauvage la demandait en mariage.

—Peut-être bien, ma tante. Moi du reste, j'épouserais le grand Turc, s'il m'apportait la Turquie en dot !

Elle repartit d'un nouvel éclat... Sabine regarda sa fille, et resta pensive...

Et tandis que la conversation reprenait son cours, dans le train qui filait à toute vapeur, le vénérable M. Gervaise semblait s'être profondément endormi.

VII

Au Havre, M. Gervaise descendit le premier du wagon laissa s'éloigner les autres voyageurs, et s'adressant à Famin qui se tenait sur le quai :

—Vous m'accompagnez, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

—Je vous suis.

Depuis Rouen, ils ne s'étaient pas adressé la parole.

Il se mêlèrent à la foule et gagnèrent le cœur de la ville. Arrivées au bassin du Commerce, en face la mâture, M. Gervaise fit signe à son compagnon de l'attendre, traversa la grande rue, et disparut sous la porte de l'*Hôtel de Normandie*.

Un garçon de service sortait du bureau ; il lui demanda si le *City of Melbourne*, venant de New York, était arrivé.

—Pas encore, monsieur. Le paquebot est signalé ; il attend au large que la marée soit pleine pour entrer. Il ne sera pas au quai avant une grande heure. Monsieur *espère des passagers* ?

—J'attends un passager, en effet ; mais j'ignore s'il doit descendre ici ou dans un autre hôtel. Je me rendrai au débarquement.

—Je peux toujours montrer à monsieur la liste des passagers pour lesquels des appartements sont retenus

—C'est juste, je peux déjà m'assurer...

Le maître d'hôtel le précéda dans le bureau vitré et ouvrit devant lui l'énorme registre où se trouvaient inscrits le nom des voyageurs attendus.

Après avoir parcouru rapidement la feuille, M. Gervaise fit un geste négatif.

—Monsieur ne trouve pas... J'oubliais deux noms qui nous sont arrivés ce matin par dépêche et qu'on n'a pas encore inscrits sur le registre... Peut-être est-ce un des deux... M. Williams Jordan. D'abord, on est déjà venu le demander... Est-ce ce nom-là ?

M. Gervaise réprima un mouvement de joie et répondit :

—Non... et l'autre ?

—M. Maurice Séguin.

Les yeux du vieillard s'allumèrent d'un feu terrible sous ses lunettes bleues.

—C'est lui ! dit-il à haute voix.

—Monsieur attendra-t-il à l'hôtel ?

—Non.

—Monsieur veut il qu'on prévienne ce monsieur aussitôt son arrivée ?

—C'est inutile, je reviendrai dans la soirée... Tout va bien, fit-il en s'éloignant.

Sur le trottoir, il heurta deux forts gaillards correctement boutonnés jusqu'au menton, la canne sous le bras, le chapeau légèrement incliné sur l'oreille, qui se promenaient de long en large devant l'hôtel. Comme il tournait vivement la tête pour éviter leurs regards, il aperçut, de l'autre côté de la rue, deux autres messieurs, non moins solidement bâtis, la redingote serrée à la taille, une forte canne à la main, arpentant le trottoir en sens inverse. Il fit un rapide crochet.

—De mieux en mieux, murmura-t-il, la souricière est prête... M. Williams Jordan, vous pouvez arriver, on vous attend... Il était inutile de vous inquiéter d'une chambre ! Je sais où vous coucherez ce soir !

Il rejoignit son compagnon.

—M. Famin, lui dit-il d'un air tout naturel, nous avons une bonne heure à nous ; si vous le voulez bien, profitons-en pour dîner ?

—Je n'ai pas faim, répondit-il tout surpris de ce calme.

—L'appétit vient en mangeant.

Et passant familièrement son bras sous le sien pour l'entraîner, il ajouta tout bas :

—Nous avons à causer...

Le temps de traverser la place Louis XV et ils étaient installés dans un cabinet du restaurant Tortoni

Sous la lumière crue du gaz, le mari de Sabine considéra à l'aise, pour la première fois, cet homme étrange, compassé, froid, aux airs de vieux savant, qui donnait posément ses ordres aux garçons. Puis il l'examina et plus s'éveillait en lui le souvenir d'une vague ressemblance qu'il ne pouvait retrouver. Ce geste machinal, pour caresser son menton, ne lui était pas inconnu, non plus que certains traits de visage. Malheureusement, le regard qui eût pu le guider dans ses recherches s'éteignait sous la teinte foncée de ses brisicles.

—Dépêchez vous de nous servir, dit-il au garçon quand il eut arrêté le menu, et apportez-moi de quoi écrire.

Le garçon exécuta ponctuellement ces ordres ; après le premier service, comme il restait dans le cabinet, attentif aux besoins de ses clients, M. Gervaise le congédia par ces mots :

—Vous pouvez nous laisser... je vous sonnerai...

Le déplacement, dans un port, d'un paquebot faisant de longs trajets, cause toujours un émoi particulier. Au Havre, les allées et venues des transatlantiques, bien que fréquentes, prennent chaque fois les proportions d'un événement ; la badauderie provinciale dépasse, dans ces occasions, la flânerie si réputée des Parisiens. Bien qu'habitué à voir continuellement entrer ou sortir des navires de toutes sortes, transports, vapeurs de commerce, voiliers marchands, caboteurs et autres, rien n'égalait pour les Havrais le spectacle de l'entrée ou de la sortie d'un de ces énormes steamers anglais ou français, qui font le service entre notre pays et les deux Amériques.

Si c'est un départ, la foule se porte en masse sur la jetée pour suivre des yeux, jusqu'à ce qu'elle se perde à l'horizon, la fumée des machines. De ce grouillement monstre surgissent des chapeaux et des mouchoirs s'agitant dans un dernier adieu. De même lorsqu'une arrivée de transatlantique est signalée, la même foule envahit les estacades pour assister à la majestueuse entrée du navire.

Depuis que le *City of Melbourne* était en vue, toutes les rues aboutissant au quai du premier bassin, jetaient sur la jetée un flot humain. Dans la nuit, tous les regards se tendaient vers les feux du navire qui devenaient plus distincts de minute en minute. Enfin les palettes du remorqueur-pilote battirent l'eau de la passe, et le colosse fit son entrée, glissant majestueux et sans bruit. Un hurrah formidab' éclata, tandis qu'une partie de la foule, avide d'émotions nouvelles, courait par les quais, pour assister au débarquement des passagers. Là l'encombrement n'était pas moindre. Au milieu de la foule des parents, des amis, aussi des indifférents, couraient les casquettes galonnées des garçons d'hôtels ; des voitures de toutes sortes, landaus coquets, lourds omnibus, voitures de place, prenaient leur alignement contre le trottoir, tandis que des baquets à bagages se rangeaient en files serrées dans le hangar aux marchandises.

Il y eut une formidable poussée dès que le bâtiment pénétra dans le bassin, et les agents de police durent faire reculer la foule pour prévenir les accidents.

Le *City of Melbourne* présenta son gigantesque profil contre lequel vinrent s'adapter les grandes passerelles, et le débarquement commença.

Les garçons d'hôtel escaladèrent rapidement l'escalier pour se faire indiquer sur le pont les passagers qui leur étaient signalés. Celui de l'*Hôtel de Normandie*, un carnet à la main, interrogeait chaque *stewart* pour connaître les cabines de ses voyageurs, mettant à leur disposition, au fur et à mesure qu'il les trouvait, un garçon subalterne chargé de les conduire et de s'occuper de leurs bagages.

Il avait déjà expédié deux familles anglaises, trois yankees, un marchand de coton, un colonel mexicain, quand il appela :

— M. Williams Jordan, M. Maurice Séguin... Ceux-ci se présentèrent ensemble à l'appel de leurs noms.

— Ces messieurs ont des bagages ? Monsieur veut-il me confier sa valise ?...



Eva s'approcha de la fenêtre et les suivit des yeux.

Maurice Séguin refusa, préférant la porter lui-même. Quant à son compagnon de traversée, il donna ordre de transborder sa malle à la consigne du bureau des steamers de Southampton, se contentant de garder son petit nécessaire de toilette, suffisant pour les deux ou trois jours que durerait son séjour.

— Votre conducteur est inutile, dit-il, je connais le chemin, nous irons à pied, monsieur et moi, jusqu'à l'hôtel ; il est bon de se délier les jambes sur la terre ferme, après douze jours de promenade forcée sur le plancher d'un navire.

A l'*Hôtel de Normandie*, c'était un vacarme assourdissant : les allées et venues des domestiques, les prétentions des nouveaux débarqués voulant être servis tous à la fois, les réclamations, les cris, les demandes et les réponses, se croisaient dans un continuel brouhaha. Le couloir s'encombrait des colis déchargés des omnibus. Obligés d'entendre chacun, les employés perdaient la tête ; l'interprète, harcelé de tous côtés, se trom-

pait, donnant ordre de monter dans la chambre du général mexicain, le ouistiti d'une vieille anglaise. De là, jurons terribles du brave soldat, larmes déchirantes de la vieille londonienne qui ne retrouvait plus son favori.

—Vous avez des chambres pour nous ? demanda Williams Jordan à ce même garçon à qui s'était adressé M. Gervaise. Nous avons télégraphié de Bordeaux, MM. Séguin et Jordan...

—Parfaitement, messieurs, le 17 et le 19... c'est prêt. On va vous conduire.

Les numéros qu'on leur avait réservés se trouvaient au second étage, sur la rue.

Le garçon qui les accompagnait ouvrit les portes et attendit dans le corridor qu'ils aient visité.

Le numéro 17 se composait d'un premier petit salon attenant à la chambre à coucher. Le 19 n'avait qu'une seule pièce, mais plus vaste.

De la chambre à coucher du 17, on communiquait dans le 19 par une porte qu'on pouvait condamner au besoin.

—Choisissez, dit Maurice.

—Puisque vous me le permettez, comme j'ai habitude du grand air, je prendrai la chambre seule. Vous gagnerez avec le 17 un salon dont je n'aurais que faire.

—Ces messieurs sont satisfaits ? lui demanda le garçon.

—Oui, oui.

—Ces messieurs souperont-ils dans leurs chambres ou descendront-ils à la salle à manger ?

Mais ils avaient diné sur le bateau, et ne demandaient qu'à se reposer au plus vite. Le garçon dit encore :

—Si monsieur veut bien me dire leur numéro respectif ?

—Inscrivez : Williams Jordan, 19 ; Maurice Séguin, 17, répondit le nouvel ami de c : dernier.

—Jordan, 19 ; Séguin, 17, grommela le garçon en descendant les escaliers ; avec tout ça, je ne sais pas lequel est Séguin, lequel est Jordan...

Williams avait rejoint son compagnon.

—Maintenant, lui dit-il, je crois que si vous êtes aussi las que moi, ce que nous avons de mieux à faire est de nous reposer ; demain, nous aurons le temps de déjeuner ensemble une dernière fois, avant de nous quitter pour toujours, sans doute.

—Pourquoi "pour toujours" ? repartit Maurice Séguin. Je compte bien que l'amitié vous ramènera en France, avant peu...

—Vous êtes trop aimable ; nous causerons de tout cela demain. Qui sait ? peut-être me déciderai-je à rester un jour de plus en France, pour vous accompagner jusqu'à Rouen...

—Je vous en serais bien reconnaissant.

—Je me ferais votre guide, car j'aurais grande joie à assister à la réalisation de votre bonheur.

—Venez je vous présenterai à mes tantes...

—Tante Pauline et tante Ninette, comme vous les appelez... Mais je vous retiens là à bavarder, sans soucis pour votre fatigue... Vous tombez de sommeil. A demain.

Il ouvrit la porte de communication pour rentrer dans sa chambre.

—La clef est de votre côté, dit-il, donnez un tour.

—Poussez plutôt les verrous qui se trouvent du vôtre, c'est plus vite fait.

—Non, non, un tour de clef chez vous, et les verrous chez moi, si vous y tenez. Comme ça nous serons chacun chez nous. Bonne nuit, le premier éveillé prévendra l'autre.

—A demain, répondit Maurice.

Retré dans sa chambre, le correspondant de M. Gervaise choisit dans sa trousse de toilette une série d'instruments bizarres qu'il rangea en ordre sur la table. Puis, à la flamme de la bougie, il alluma une minuscule lanterne sourde, vraie chef-d'œuvre de quincaillerie, dont il dirigea la clarté étroite sur le cadran de sa montre déposée près de son lit.

Ces préparatifs terminés, il fit le simulacre de se coucher, mais en réalité s'étendit tout habillé, et poussant le soupir heureux de celui qui va goûter un sommeil réparateur, il resta dès lors immobile. Les yeux grands ouverts devant lui, il pensait, étudiant froidement toutes les chances de l'inferral projet qu'il méditait...

Au dehors, le bruit de la rue n'avait pas cessé ; on percevait le continuel piétinement des passants sur le trottoir ; de lourdes voitures passaient à tous instants, avec un bruit de ferraille. Dans l'hôtel, l'effervescence du premier moment se calmait petit à petit, les voyageurs regagnaient leurs chambres ; en bas, dans le salon, une américaine mélomane écorchait une valse de Chopin, sur un piano étique...

Williams attendit encore longtemps ; enfin, tournant les yeux sur les aiguilles de sa montre, il jugea sans doute le moment venu d'agir, car il se mit debout.

Sa lanterne d'une main, les outils bizarres qu'il avait préparés, de l'autre, il s'approcha de la porte de communication, contre laquelle il appuya son oreille.

Cette première précaution prise, il se mit à genoux, et introduisit dans le trou de la serrure une mince pince d'acier, entourée de coton.

Après avoir fouillé quelque temps, il s'arrêta, et imprimant un coup sec, il poussa droit devant lui ; on entendit la clef qui tombait avec un petit bruit sourd sur le tapis de l'autre chambre. Après avoir imbibé d'huile les gonds et les verrous de la porte, avec la lame d'un couteau, passée entre le pêne et la gachette, il eut raison de la fermeture.

Cachant la lueur de sa lanterne sourde sous son vêtement, il tourna lentement le bouton de la porte, qui céda dès lors sans le moindre grincement.

La chambre était plongée dans une obscurité profonde.

Avec une prudence extrême, il dirigea le rayon de lumière sur le lit. Il était vide.

Maurice s'était-il donc endormi dans le salon ? Pour s'en assurer, il referma sans bruit la porte derrière lui, et s'avança en rampant jusqu'au rideau qui formait tapisserie entre les deux pièces. Dans ce court trajet, il put voir sur la commode la valise, et, tout à côté, le coffret qu'il connaissait si bien. Il se munit d'un poignard, qu'il assujettit dans sa main.

Arrivé près du rideau, il s'apprêtait déjà à le soulever, lorsque la voix de Maurice se fit entendre dans le salon, en même temps qu'un bruit de chaises remuées.

— Messieurs, disait-il, en s'adressant à des personnes qu'il ne pouvait voir, je veux vous montrer les pièces dont je vous parle, ces précieuses lettres qui m'ont aidé à retrouver une famille...!

Un bruit de pas sur le tapis indiqua à Williams que son compagnon se levait pour se diriger vers sa chambre. Il n'eut que le temps de se dissimuler derrière les rideaux de la fenêtre, qu'il fit tomber devant lui.

Une vive lumière éclaira la pièce ; Maurice Séguin parut.

Il alla droit au coffret, qu'il prit, et sans même jeter un regard autour de lui, il retourna dans le salon.

Sans perdre un instant, Williams Jordan abandonna sa cachette, et s'en vint, sur la pointe des pieds, jusqu'à la tapisserie, qu'il souleva légèrement. Retenant son souffle... il regarda.

VIII

Dans le cabinet du restaurant Tortonî, M. Gervaise continuait à manger d'un fort bel appétit. Famin, au contraire, touchait à peine aux mets déposés sur son assiette, si bien occupé à examiner son compagnon de table que celui-ci ne pouvait lever les yeux sans rencontrer son regard obstinément fixé sur lui.

Cette persistance le gêna-t-il, ou, comme il le prétextait, fut-ce véritablement la chaleur qui l'incommodait, qui motiva cette observation de sa part :

— Ce gaz, allumé sur nos têtes, est insoutenable. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais le remplacer par des candélabres.

Il alluma les bougies de la cheminée, et tourna la clef de la suspension.

Il reprit sa place, sans transporter le candélabre sur la table, de telle sorte que, tournant le dos à la cheminée, son visage restait dans l'ombre. Il ajouta en se rassayant :

— De cette façon, plus de migraine possible, et mes yeux y gagneront aussi, car vous ne présumez pas que c'est comme ornement, mais bien par mesure de précautions, pour la faiblesse de ma vue, que je porte ces affreuses lunettes...

Le garçon venait d'apporter le second service, et s'était retiré, comme nous l'avons dit plus haut.

M. Gervaise savoura un verre de pomard, s'essuya consciencieusement la bouche et les deux coudes appuyés sur la table, comme s'il agissait de traiter une affaire commerciale, il entama la conversation, avec une entière placidité.

—Causons maintenant.

—Qu'avons nous à nous dire ? fit Famin.

Il eut un haussement d'épaules.

—Si nous devons tout remettre en question, M. Famin, il est plus simple de nous en tenir là. Je croyais vous avoir exposé, à Paris, les motifs de notre rencontre de ce soir ; votre présence ici me faisait supposer que vous m'aviez compris. S'il en est autrement, vous auriez pu vous éviter, comme à moi, un dérangement inutile. Finissons tranquillement notre dîner, et séparons-nous.

Allez retrouver votre neveu, arrivé ce soir même, pour lui offrir de le conduire chez Me Clergeot...

L'hésitation de Famin était visible. M. Gervaise s'en aperçut, et ajouta avec une insouciance marquée.

—...Demain, Maurice Séguin touchera ses trois millions, et vous, dans huit jours, vous irez au bain.

Le malheureux tressaillit, et voyant que déjà son terrible compagnon se préparait à sonner le garçon.

—Parlez, je vous écoute, murmura-t-il d'une voix sourde.

—Vous êtes raisonnable, donc nous pouvons nous entendre. Sachez d'abord, pour vous rassurer, que nous ne courons aucun danger... Je me charge de l'opération !

—Alors ma présence est inutile... ?

—Pardon, je me charge de l'opération, à la condition que vous m'assistiez... Nous n'aurons, du reste, pas d'autres collaborateurs, ce qui est encore une sûreté pour nous, puisque je supprime les indiscretions. Reste à régler ma part de collaboration.

—Je ne comprend pas.

—Décidément vous avez la mémoire courte. Le prix qu'il vous en coûtera pour devenir riche... et éviter la prison...

—Mais vous l'avez fixé vous-même, répondit Famin, qui se sentait défaillir, à ces mots de prison et de bain, que Gervaise prenait plaisir à lui répéter. C'est deux cent mille francs que je tiendrai à votre disposition, dès que j'aurai touché l'argent.

—Sans doute, et je ne doute pas de votre sincérité ; mais je suis très correct en matières de chiffres, et vous m'excuserez d'aimer les affaires faites régulièrement... *Verba volant, scripta manent*, comme disaient les latins, qui devaient être de fameux négociants, si l'on s'en rapporte à leurs proverbes... Vous allez me signer une reconnaissance de telle somme.

Il avait poussé devant lui le papier et l'encre, et Famin s'appropriait à écrire, quand se revisant :

—Mais, dit-il, je m'engage dès à présent vis-à-vis de vous, et si...

—N'achevez pas, je vous comprends, et vous félicite de votre grande entente des affaires. Mais rassurez vous, le libellé même de cette reconnaissance va faire cesser vos craintes bien légitimes, puisque mon nom n'y figurera pas. Veuillez écrire sous ma dictée ; vous allez reconnaître immédiatement que vous avez tort de vous alarmer.

Il dicta : *Reçu de M. Clergeot la somme de deux cent mille francs à valoir.*

Il continua, quand l'autre eut écrit :

—Signez simplement. Il vous est aisé de comprendre que ce bon n'a de valeur qu'autant que la somme déposée chez Me Clergeot vous appartient, et que vous n'êtes engagé en aucune façon dans le cas contraire...

—En effet, dit le mari de Sabine ; mais encore faudra-t-il que Me Clergeot y fasse honneur quand il lui sera présenté...

—Ne vous en inquiétez pas, ceci me regarde. La seule question intéressante pour vous, comme pour moi, est d'empêcher votre neveu de nuire à nos intérêts, qui sont liés désormais. Pour cela, Maurice Séguin doit disparaître à jamais...

—Mon Dieu ! exclama Famin, repris d'un tremblement.

—Encore, dit M. Gervaise ; vous savez, il est toujours temps de vous dédire...

Pour toute réponse, le mari de Sabine lui tendit le bon, qu'il empocha rapidement. Le garçon avait apporté le café et les liqueurs. M. Gervaise paya l'addition, et bientôt après ils quittaient tous deux le restaurant...

Devant l'*Hôtel de Normandie*, Georges Famin, sous l'empire d'une nouvelle défaillance, recula. Son compagnon lui dit tout bas :

—Allez-vous hésiter encore ? Oubliez-vous donc que le moindre retard causera votre perte ?

—Non, dit-il, en se raidissant par un effort terrible de volonté.

Ils s'engagèrent sous le porche.

—M Séguin est chez lui ? demanda M. Gervaise au garçon de service.

—Le passager arrivé par le paquebot de ce soir ?

—Lui-même.

—Oui, monsieur ; il n'est pas redescendu depuis son arrivée à l'hôtel. C'est au second, numéro 17. Si ces messieurs désirent que je les conduise.

—C'est inutile... numéro 17, nous trouverons sans peine.

—Frappez... mais peut-être ce monsieur est-il déjà couché.

—La raison qui nous amène est assez urgente pour que nous prenions la liberté de le réveiller.

M. Gervaise avait entraîné son compagnon. Arrivé à l'étage désigné, il se tourna une dernière fois vers lui en lui disant :

—Du calme, du sang-froid, M. Famin, et vous êtes sauvé.

Et sans attendre une réponse que son compagnon n'aurait pas eu la force de formuler, tellement l'émotion lui tordait la gorge, il frappa résolument.

—Qui est là ? demanda une voix à l'intérieur.

M. Gervaise, sans répondre, renouvela son heurt. La porte s'ouvrit ; Maurice Séguin se présenta.

—Monsieur, lui dit le vieillard en s'avançant le premier, vous excuserez notre visite quand vous en connaîtrez le motif qui nous pousse à vous déranger à pareille heure...

Avec un geste plein de courtoisie pour les inviter à entrer, il fit signe à Famin, qui se tenait dans le corridor, de le suivre, et referma la porte.

—C'est bien à M. Maurice Séguin que nous avons l'honneur de parler ? fit il encore, sans prendre place tout d'abord sur le canapé que celui-ci leur désignait.

—M. Maurice Séguin, oui, monsieur ; je suis arrivé il y a à peine une heure en France.

—Venant d'Amérique ?

—D'Amérique... oui, répéta le fils de Jean Séguin.

—Pardonnez notre insistance, et permettez qu'à notre tour, nous nous fassions connaître.

Il prit dans son portefeuille deux papiers qu'il lui présenta.

—Connaissez-vous ceci, monsieur ?

—Parfaitement, ce sont mes dépêches à Me Clergeot, notaire à Rouen, l'une de New York, la seconde de Bordeaux... Seriez-vous Me Clergeot ? ajouta-t il avec empressement.

—Non, mais un des plus vieux amis de votre famille... Sachant les ennuis auxquels est exposé le voyageur nouveau dans un pays, je me suis permis de venir à votre rencontre pour vous les éviter...

—Oh ! monsieur, que de remerciements je vous dois...

Apercevant Famin qui restait immobile derrière son compagnon.

—Monsieur est sans doute aussi un intime qui s'est donné, comme vous. ?

Sans laisser à celui-ci le temps de répondre, M. Gervaise lui dit vivement :

—Donnez votre carte à monsieur, la présentation sera toute faite.

Sans comprendre où il voulait en venir, Famin tendit sa carte de visite à Maurice Séguin.

—Famin ! s'écria ce dernier, Georges Famin, le mari de ma tante Sabine. Quel plaisir vous me causez, monsieur, et combien je vous suis reconnaissant d'avoir bien voulu être le premier à me serrer la main.

Tout en parlant, il avait saisi les mains de son oncle qui restait hésitant et confus.

—Vous voyez, mon cher monsieur Famin, reprit encore M. Gervaise pour couper court à ses hésitations qui devenaient gênantes, vous voyez que vous aviez tort de douter de la Providence, et que j'avais raison de vous répéter sans cesse : " Ayez confiance, vous reverrez celui qu'on croyait perdu... "

Et s'adressant à Maurice, il continua :

—Pardonnez l'émotion bien naturelle de votre oncle, monsieur ; mais, malgré votre dépêche, il vous l'avouera lui-même, il se refusait à croire à la réalisation d'un espoir si longtemps déçu. N'avait-il pas sujet de douter, après tant d'années de recherches restées infructueuses ?

—En effet, interrompit Maurice, et je vous dois l'explication d'un si long silence...

—L'essentiel, monsieur Maurice Séguin, est que vous soyez enfin retrouvé, que vous ayez répondu à nos appels, dit Famin, qui prenait la parole pour la première fois. Pardonnez-moi donc les craintes et les appréhensions que je partageais avec toute votre famille.

—Comment ne vous les pardonnerais-je pas... Mais tout en vous remerciant de votre touchant accueil, mon premier devoir est de dissiper ces craintes, car enfin, ajouta-t-il en souriant, en me présentant à vous comme celui que vous attendiez, est-ce là une preuve suffisante pour dissiper vos doutes...?

—Votre exclamation de tout à l'heure n'est-elle pas un gage suffisant, et me ferez-vous l'injure de penser que je puisse douter encore ? répliqua Famin qui commençait à se rassurer devant la tournure que prenaient les choses.

—Non, je ne doute pas de votre confiance, et si je parle de preuves, c'est qu'il m'est doux de me souvenir des lettres qui les renferment, chères lettres qui, en même temps qu'elles m'apprenaient que je n'étais pas un enfant perdu et sans nom, me faisaient connaître de quels êtres sensibles et bons se composait la famille que j'avais retrouvée...

Serrant encore les mains de Famin dans les siennes, il ajouta d'une voix émue :

—Et vous, cher parent, inconnu tout à l'heure encore, vous le premier que j'embrasse de tous ceux que je vais aimer, laissez moi vous donner connaissance de ces lettres qui m'ont appris à vous connaître, non comme une preuve dont votre cœur n'a plus besoin, mais pour vous faire partager les émotions qu'elles m'ont causées.

Famin se retenait, très ému à son tour ; M. Gervaise intervint.

—Ne refusez pas ce plaisir à votre oncle, dit-il en lançant au mari de Sabine un coup d'œil qui le fit frissonner malgré lui, comme le signal muet d'un drame terrible.

L'heure du crime sonnait-elle donc ?

Après avoir allumé une seconde bougie, Maurice Séguin se dirigea vers la porte de sa chambre en disant :

—Excusez-moi, messieurs, le temps de prendre un coffret qui renferme ces lettres...

Dès qu'il eut disparu, M. Gervaise fit signe à Famin de se tenir près de la porte de communication. Il se posta en face de lui, et mettant un doigt sur la bouche pour lui recommander le silence, il lui indiqua du geste de s'effacer contre la muraille comme il le faisait lui-même.

D'un mouvement rapide, il releva alors la manche de son bras droit, pour dégager sa main.

Famin, terrifié, regarda cette main énorme que l'ombre projetait plus gigantesque encore sur le mur, en face de lui. Il vit ces doigts effrayants s'écarter et s'étendre comme prêts à un étranglement... L'angoisse le prit, il fut sur le point de crier, Maurice reparut, portant le coffret.

Le poing de M. Gervaise se ferma, tournoya dans l'air et s'abattit comme une masse sur la tête du malheureux qui pirouetta sur lui-même, en laissant échapper son fardeau.

—Ramassez le coffret, dit M. Gervaise, occupé à retenir Séguin, prêt à s'abattre sur le plancher.

Machinalement il obéit à cette injonction.

En battant l'air de ses deux bras, les mains de Maurice rencontrèrent la chevelure blanche du vieillard, et s'y crispèrent dans un effort désespéré. La perruque vola dans la chambre, entraînant les lunettes.

—M. Robine ! M. Robine ! répéta par deux fois Famin, en reconnaissant le principal clerc de Me Clergeot.

Celui-ci asséna un second coup sur la nuque de sa victime qui, sans un cri, s'affaissa entre ses bras.

Alors, sans se préoccuper de la terreur de son complice, le faux Gervaise lui dit à voix basse :

—Taisez-vous, et aidez-moi...

A eux deux, ils le transportèrent sur le lit, dans l'autre chambre.

—M. Robine, c'était M. Robine ! répétait sans cesse Famin, dans une sorte de folie.

—Mais taisez-vous donc, malheureux ! Qu'importe qui je suis, si je vous sauve... Ne pardons pas de temps maintenant.

—Oui, c'est ça... dépêchons-nous, répartit Famin, perdant tout à fait la tête. Il faut emporter le coffret, n'est-ce pas ? le coffret avec les lettres, toutes les lettres...

Robine haussa les épaules.

—Il faut, au contraire, laisser tout ici, pour que demain on puisse constater que c'est bien Maurice Séguin qui est là. Remettez tout en place, comme à notre arrivée, et nous allons repartir aussi tranquillement que nous sommes venus.

Maurice Séguin, étendu sur le lit, eut un léger tressaillement.

Famin se recula épouvanté.

—Et lui, lui..., dit-il en balbutiant, il parlera ?...

—Nous l'en empêcherons bien, répondit froidement Robine.

Famin comprit et chancela.

—Oh ! non, non, c'est impossible.

—Comment, impossible ?

—Vous ne le tuerez pas... dites que vous n'allez pas le tuer ?

Il se jeta devant lui, suppliant ; mais l'autre le repoussa brutalement, en disant :

—Trop tard, mon camarade... Si l'échafaud ne vous déplaît pas... moi, je me sens trop vieux pour en tâter. Trêve de promenades inutiles, et laissez-moi continuer ma besogne...

—Alors vous allez l'assassiner ? dit Famin qui ne savait plus...

Robine avait saisi un des oreillers du lit qu'il tamponnait dans ses formidables mains.

—L'assassiner ? répondit-il, pas si bête. Ces jeux-là laissent des traces... l'étouffer simplement. Demain on retrouve le bon jeune homme qui a succombé à une attaque au moment de se mettre au lit. On constate son identité grâce aux nombreux papiers qu'il a eu le bon esprit de rapporter, et tout est dit. Cette fois vous n'avez plus à craindre son retour. Vous êtes averti du coup cruel qui frappe votre famille, vous pleurez votre neveu comme il convient à un bon oncle et quelque temps après vous palpez son héritage. En honnête homme que vous êtes, vous me comptez mon argent... et vous n'allez plus au bagne. De quoi vous plaignez-vous ?

Et comme une seconde contraction passait sur le visage du malheureux Séguin, Robine ajouta :

—Au lieu de me faire parler, aidez-moi à en finir... Maintenez les pieds pour éviter qu'il ne frappe la muraille en se débattant ce qui attirerait du monde...

Famin obéit en maintenant la tête, tandis que, de ses mains terribles, Robine appuyait l'oreiller sur le visage en l'y maintenant de toutes ses forces pour intercepter l'air.

Pendant quelques minutes, il s'établit dans la chambre un silence de mort.

A l'instant où Robine murmurait :

—Je crois que c'est fini !

On frappa doucement à la porte de l'autre pièce.

Tous deux se regardèrent en blêmissant.

Famin faillit s'évanouir.

Les coups cependant devenaient plus violents.

—Il faut aller voir, dit à voix basse le principal clerc de Me Clergeot.

Saisissant par le bras Famin, que l'effroi pétrifiait, il le secoua fortement.

—Remettez-vous que diable !

Il ramassa à terre sa perruque blanche, qu'il plaça sur son crâne dénudé, en même temps qu'il assujettissait sur son nez ses énormes lunettes bleues, redevenant ainsi M. Gervaise, et d'un pas ferme il se dirigea vers la porte, qu'il ouvrit toute grande.

Deux hommes se tenaient sur le seuil — le plus grand s'avança.

—Messieurs, dit-il en se découvrant, je suis commissaire de police...

Il déboutonna légèrement sa redingote, pour laisser voir la ceinture tricolore qui lui ceignait la taille.

Par bonheur pour Famin, le canapé se trouvait derrière lui... sans quoi il serait tombé, tant ses jambes se débâtèrent sous lui.

Par un effort surhumain, Robine conserva assez de sang-froid pour demander :

—A quelle circonstance, monsieur le commissaire, devons-nous votre visite ?

—Nous devons procéder cette nuit à l'arrestation d'un coutumax, dont la présence, dans cet hôtel, nous a été signalée—j'assiste, monsieur qui est l'agent de la sûreté...

Celui qu'il désignait prit la parole à son tour :

—D'après les renseignements que nous a fournis le gérant de l'hôtel, la chambre attenante à ce salon, communique avec le numéro occupé par celui que nous venons arrêter. Il me faut prendre certaines mesures de précautions qui me semblent nécessaires, et qui, du reste, ne peuvent qu'être agréables au voyageur qui demeure ici, en apprenant le genre de voisinage qui lui est réservé...

Une sueur froide perla au front de Famin, en entendant ce court préambule.

L'agent continua :

—Je prie donc ce voyageur de me permettre d'opérer une perquisition de ce côté... m'offrant même, s'il le désire, à lui laisser un homme jusqu'au moment où l'opération sera terminée...

Le commissaire de police se retourna vers Famin, plus mort que vif sur le canapé ; fort heureusement, le visage, livide de peur, se perdait dans l'ombre de la pièce.

—Est ce vous, monsieur, qui logez ici ? lui demanda-t-il.

Il essaya de répondre ; sa voix s'étrangla dans sa gorge.

—Nous sommes, monsieur et moi, de simples visiteurs, dit Robine, que l'émotion croissante de son compagnon terrifiait...

—Alors, le voyageur est dans l'autre pièce... et je vais...

Sans le laisser achever, Robine s'élança devant lui, lui barrant le passage.

—Ce monsieur se mettait au lit quand nous sommes arrivés et nous nous retirions lorsque vous êtes entré...

Le commissaire continua :

—... Je vais le prévenir... de la nécessité qui nous force à le déranger.

Famin sentit une sueur froide inonder son front... ses dents claquaient. Robine eut la présence d'esprit de le masquer de son corps, et reprit vivement :

—Mais ce monsieur doit être au lit... souffrant peut-être... Ne craignez-vous pas que votre présence... à pareille heure ?...

—Je regrette — fit le commissaire avec une pointe d'impatience... mais je vous répète que je suis forcé...

Des pas se firent entendre dans la chambre ; Robine, déjà, cherchait la porte, prêt à s'enfuir, quand la portière de séparation se souleva, et Williams Jordan parut, le cofret de Maurice Séguin à la main.

Le faux Gervaise étouffa un cri, en reconnaissant Daniel Hubert, qui s'avancait très calme.

—Ces messieurs ont tort de vous faire attendre ainsi, M. le commissaire, dit-il.— Excusez-les, ils me font plus malade que je ne suis en réalité. Néanmoins, comme je ne veux pas qu'une émotion quelconque augmente un léger malaise sans gravité, je préfère me priver d'un voisinage dont je viens de vous entendre vanter le peu d'attrait. Permettez-moi donc d'aller m'enquérir auprès du gérant de l'hôtel, s'il ne peut mettre une autre chambre à ma disposition pour terminer ma nuit.

Enveloppant du même regard Robine et Famin, il ajouta, tourné vers eux :

—Si ces messieurs tiennent absolument à m'entretenir ce soir, ils voudront bien demander, en descendant au bureau, le nouveau numéro qu'on m'aura choisi

Puis, avec le même calme, il salua le commissaire de police, prit le chapeau et le pardessus de voyage de Maurice Séguin, déposés sur une chaise, et sortit tranquillement.

En bas, un garçon de service sommeillait dans le bureau d'entrée.

—Je suis forcé de partir ce soir, lui dit-il. Prévenez ces messieurs, qui sont venus me demander, qu'ils me retrouveront au bateau de Southampton... Payez vous.

Il jeta sur la tablette une pièce d'or, et partit sans attendre sa monnaie.

Dans la rue, il tourna à gauche, du côté du quai. Arrivé aux paquebots du Havre à Southampton, il s'adressa à l'employé de consigne :

—On a porté, ici, une malle au nom de M. Williams Jordan ?

L'employé répondit affirmativement.

—Ce monsieur ne part plus par le courrier. Faites-lui immédiatement porter son bagage à l'hôtel de Normandie, voici le bulletin de consigne. Il occupe le No 19.

Dans le salon No 17, Robine et Famin étaient restés stupéfaits par l'étrange apparition de Williams Jordan.

—Puisque ce monsieur vous laisse la place libre, profitez-en, monsieur Etienne... Ces messieurs vont vous montrer le chemin.

M. Etienne, l'agent de la sûreté, leur fit signe qu'il était prêt à les suivre.

Robine entra le premier dans la chambre, son compagnon ayant tenté vainement de se mettre debout. Ses yeux anxieux se portèrent sur le lit ; il était vide. L'oreiller gisait à terre, encore froissé de la rude pression de ses mains.

—Voici la communication, dit le commissaire qui les avait suivis... en apercevant la porte qui réunissait les deux pièces. C'est par là qu'il vous faut empêcher toute tentative d'évasion.

—Ma besogne devient des plus simples, reprit l'agent, puisque maintenant cet appartement est vide ; le voyageur ne revenant pas, c'est qu'il aura trouvé une chambre libre à l'hôtel. Celle-ci devenant inoccupée, je vais y placer un de mes hommes en sentinelle, à tout hasard.

Il gagna le corridor pour donner ses ordres.

—Je suis désolé, messieurs, du dérangement que je vous ai causé... vous pouvez vous retirer, je vous remercie.

Robine et Famin ne se firent pas répéter l'invitation.

Comme ils passaient devant le bureau, le garçon de nuit ouvrit son carreau pour leur dire que le voyageur qu'ils étaient venu voir les attendait au bateau de Southampton...

—Si ces messieurs désirent que l'omnibus de l'hôtel les conduise...

—C'est inutile, dit Robine..., nous avons grandement le temps d'y aller à pied avant le départ.

—Comme il plaira à ces messieurs, dit le garçon en réintégrant sa cage vitrée.

Une fois au grand air, Robine tira sa montre ; elle marquait onze heures moins le quart.

Il prit par le bras Famin qui se soutenait à peine.

—Marchons, dit-il, nous n'avons que juste le temps pour le train de onze heures.

Sans échanger une parole, ils franchirent la distance qui les séparait de la gare. La cloche du départ sonnait lorsqu'ils y arrivèrent. Robine se dirigea vers le guichet, et demanda deux billets, un pour Paris, l'autre pour Rouen.

Tout grelottant de fièvre, Famin se laissa tomber, anéanti, sur les coussins du wagon.

Ils restèrent seuls dans leur compartiment.

Quand le train se mit en marche, le mari de Sabine, incapable de prononcer une parole, tourna un regard interrogatif vers son compagnon ; mais celui-ci, feignant de ne pas comprendre cette demande muette, s'absorba dans ses réflexions. Ce ne fut que bien longtemps après, alors que le train était sur le point d'arriver à Rouen, que Famin, faisant un effort, se pencha vers le faux Gervaise, toujours muet, et, le touchant de son doigt tremblant, se décida à l'interroger.

—Alors, dit-il, nous sommes perdus ?

Il fit un sursaut comme s'il se réveillait brusquement.

—Nous sommes perdus... ? répéta Famin...

L'autre le dévisagea pendant un moment sans avoir l'air de saisir sa question..., puis, avec un sourire étrange :

—Qui vous dit que nous soyons perdus ? fit-il en sortant enfin de son long silence.

Mais il retomba dans sa rêverie que son compagnon n'osa plus interrompre.

Ce fut seulement lorsque le train entra en gare, que, le voyant se secouer, s'étirer, s'apprêtant à quitter le compartiment, qu'il hasarda une seconde question.

—Dites ce que je dois faire ? fit-il.

—Ne pas oublier le rendez-vous auquel vous devez vous rendre demain...

Il aurait désiré causer encore, mais Robine quitta le wagon, se contentant de répéter encore par la glace baissée :

—A demain.

Après quelques minutes d'arrêt, le train reprit sa marche, entraînant Famin dans la direction de Paris, tandis que le premier clerc de Me Clergeot s'acheminait d'un pas rapide dans les rues de Rouen, désertes à cette heure-là. Parvenu dans son quartier, au détour d'une ruelle étroite, perdue dans l'ombre, il ôta vivement sa perruque et ses lunettes, qu'il dissimula dans sa poche, et continua son chemin jusqu'à sa maison. Là, il gravit rapidement les trois étages, et parvint à sa porte sans rencontrer âme qui vive.

Le lit était défait, depuis la veille, et la tasse de tisane, apportée par les soins du

notaire, restait intacte sur la table. Il jeta le liquide par la fenêtre, passa de l'eau sur son front brûlant, et, malgré l'heure avancée, ne se coucha pas. Immobile dans un fauteuil, il reprit le cours des réflexions qui l'avaient rendu muet pendant le trajet du Havre à Rouen. Les premières lueurs du jour le surprirent dans la même position. Il se leva, et se résuma en ces termes :

—Daniel est sauvé..., et grâce au piège que je lui tendais... Parlera-t-il pour se venger... et va-t-il me dénoncer? Non. Qu'aurait-il à gagner..., il doit bien se douter que je ne suis pas assez naïf pour ne pas m'être mis à l'abri de toutes les recherches..., non, il me réclamera plutôt la part que je lui dois... Soit, et je suis tout disposé à la lui remettre cette part, à la condition qu'il m'abandonne les papiers de Maurice Séguin, qui ne peuvent lui être maintenant d'aucune utilité.

A ce nom de Séguin, ses sourcils se froncèrent et, sans pouvoir dissimuler les sombres appréhensions qui l'inquiétaient, il murmura d'une voix sourde :

—Reste à savoir ce qu'est devenu le cadavre...?

Pris d'un tremblement insurmontable, il s'étendit, tout vêtu, sur son lit, où, terrassé par la fatigue, il ne tarda pas à s'endormir.

Robine se réveilla vers huit heures, mais, au lieu de descendre à l'étude selon son habitude, il attendit la venue de Me Clergeot, qu'il se doutait bien de voir venir prendre de ses nouvelles.

En effet, celui-ci se présenta une demi-heure plus tard, et parut tout étonné de trouver son premier employé se disposant à descendre à l'étude.

—Eh ! quoi, mon cher M. Robine, lui dit le brave tabellion, vous voici déjà sur pieds, frais et dispos...

—Vous voyez, Me Clergeot, que je ne suis qu'un faux malade, qu'on a tort de vouloir dorloter comme une femme.

—Et la nuit ?

—Excellente. Après une ou deux tasses de cette tisane que vous m'avez fait porter, je me suis endormi comme une souche pour ne me réveiller que très tard ce matin, absolument guéri...

—J'étais inquiet, je vous l'avoue, fit Me Clergeot : fort heureusement, en montant hier avant le dîner, prendre de vos nouvelles, je me suis rencontré avec un de vos amis —un médecin, paraît-il—qui m'a rassuré.

—Oui, c'est un de mes vieux amis qui est même revenu me voir hier dans la soirée, mais en proie à une forte envie de dormir, j'ai pris le parti de le congédier.

—Vous devez vous reposer encore aujourd'hui, mon cher ami—assura le notaire—une seconde journée de calme achèverait de vous remettre complètement.

—Mais, je suis tout à fait remis, et il n'y aurait pas de raison pour passer une semaine au lit... Non, non, je tiens à reprendre mon travail...

Me Clergeot insista sans plus de succès ; il ne parvint pas à vaincre la résistance de son clerc.

—Allons, je comprends, dit-il en riant..., vous poussez la coquetterie jusqu'à vouloir assister à votre défaite.

—Quelle défaite ?

—N'est-ce pas aujourd'hui que Maurice Séguin nous a annoncé sa visite... Et ne m'avez-vous pas dit et sans cesse répété que vous ne pouvez croire à ce retour-là ?...

—C'est juste, répondit Robine, j'avais oublié que c'était aujourd'hui...

—Croyez-vous, enfin, que le fils du malheureux Jean Séguin vienne se présenter comme il me l'a annoncé par deux fois ?...

—Dame ! Il est certain que votre deuxième dépêche peut donner à réfléchir.

—Oh ! vous faiblissez, mon bon Robine...

—Au contraire... car, malgré tout, je persiste à croire que votre attente sera trompée...

—Entêté que vous êtes, vous n'avez pas à attendre longtemps pour être convaincu du contraire...

Et Me Clergeot et son premier clerc descendirent ensemble à l'étude.

IX

Dans l'après midi de ce même jour, Pauline et Juliette Séguin, Famin, sa femme et leur fille Eva, se trouvaient tous réunis dans le grand cabinet de Me Clergeot.

Une voiture de louage les avait amenés directement des Crèches a Rouen, et, depuis le matin, tante Pauline s'était dépensée en trésors d'éloquence pour empêcher tante Ninette de partir dès l'aube.

Maintenant qu'elle était là, elle ne tenait plus en place, consultant sa montre, se levant sans cesse pour aller à la fenêtre, s'élançant vers la porte cent fois.

— Reste tranquille..., lui répétait à tous moments sa sœur aînée, s'évertuant, par toutes les raisons possibles, à la faire tenir en place.

— Je te dis que c'est l'heure..., répondait elle, et Maurice n'arrive pas.

— Crois-tu que ce sont tes perpétuelles allées et venues qui le feront arriver plus vite, ma pauvre sœur?...

— Je suis sûre, moi, qu'il se sera égaré en route... N'est-ce pas, Me Clergeot, c'est bien pour deux heures qu'il vous a annoncé son arrivée?...

Le malheureux notaire ne pouvait faire la moindre apparition dans son cabinet sans être harcelé par la vieille fille:

— Calmez-vous, ma chère demoiselle, disait-il toujours. M. Séguin m'a télégraphié qu'il serait ici dans l'après-midi, mais sans me préciser à quelle heure... attendez donc patiemment.

Elle consentait alors à se rasseoir, pour recommencer son manège dix minutes plus tard; si bien que Me Clergeot, gêné dans son travail par ces importunités continuelles, prit le sage parti de s'établir dans le cabinet de son premier clerc, pour s'y soustraire.

Quand Robine vint prendre sa place, Famin, qui se tenait à l'écart dans un angle de la pièce, sentit un frisson terrible l'agiter des pieds à la tête.

Reparti de Paris par le premier train, il était arrivé chez ses belles-sœurs à l'heure du déjeuner. Pâle et défait par l'effrayante nuit qu'il venait de passer, il avait voulu fuir le regard de sa femme, tremblant déjà de se trahir. Il lui semblait que ce drame atroce, dont il avait été un des acteurs, se lisait tout entier sur son visage; il sentait qu'il lui aurait été impossible de se défendre devant la plus faible accusation; devant la plus vulgaire interrogation de Sabine, son effarement était tel, qu'il se serait écrié:

— Oui, je suis criminel!

Fort heureusement les choses ne se passèrent pas ainsi. Sabine remarqua bien, en effet, sa pâleur et le prodigieux abattement de ses traits, mais elle en expliqua elle-même les raisons en disant:

— Inutile, n'est-ce pas, de te demander le résultat de la démarche que tu tentais... Ton bouleversement répond pour toi...

— Je ne peux rien affirmer encore, dit-il avec embarras.

— Je préfère ne pas me leurrer, ajouta-t-elle avec une insouciance qui le surprit. Je ne veux plus compter que sur moi...

— Que veux-tu dire?

— Que je réussirai probablement mieux que toi... Fais donc un effort pour ne pas accueillir ton neveu avec une pareille figure...

Il la regarda, stupéfait.

— Mais, si Maurice ne vient pas?...

— Mon Dieu, fit-elle, je préférerais presque maintenant qu'il en fût autrement.

Le remords qui lui brûlait le sang était si vif chez lui, qu'il laissa échapper ces mots:

— Ah! si j'avais su!...

— Que veux-tu dire à ton tour? demanda Sabine intriguée.

Comprenant qu'il avait failli se trahir, il reprit vivement:

— Je veux dire que si j'avais su, je n'aurais pas tenté des démarches si pénibles... Pourquoi, ayant un moyen de nous sauver, ne pas m'avoir prévenu?...

— Je n'y songeais pas alors, c'est seulement hier, aux Crèches, que l'idée m'est venue...

— Parle, parle vite...

Mais Sabine se déroba, se refusant à parler avant l'arrivée de son neveu, et resta muette à toutes les supplications de son mari.

—Il sera temps lorsque nous serons fixés quant à Maurice, dit-elle.

Il n'insista pas. Du reste, l'heure du départ pour Rouen avait sonné dans l'intervalle, et, depuis, il ne s'était pas retrouvé seul avec sa femme...

Maintenant il regardait son complice de la nuit, celui qu'il avait cru M. Gervaise, et que le hasard lui avait fait reconnaître pour M. Robine, le principal clerc de Me Clergeot. Tous les événements qui s'étaient précipités depuis ces derniers jours repassaient devant ses yeux ; sa visite à la maisonnette de Montmartre, sa rencontre à Rouen avec le faux M. Gervaise, ce voyage silencieux, ce dîner étrange, la conversation qui l'avait suivi, et le drame..., cet horrible attentat de l'hôtel de Normandie avec l'apparition du commissaire de police, et sa frayeur mortelle en croyant qu'il allait découvrir le corps de ce malheureux qu'ils venaient d'assassiner... A partir de ce moment, tout tournoyait dans son cerveau comme un épouvantable cauchemar ; cet inconnu sortant tout à coup de la chambre et se faisant passer pour Maurice Séguin..., sa fuite ; puis ce lit vide !... Il en arrivait à se demander s'il n'était pas le jouet d'une hallucination, si, depuis la veille, la folie ne s'était pas emparée de lui !

Et son regard revenait, avec une invincible persistance, vers cet homme, tranquillement assis en face de lui, dont il reconnaissait la main énorme—cette main d'assassin—courant maintenant, sans le plus léger frémissement, sur le papier !

M. Robine, très calme, continuait cependant son travail, étiquetant des dossiers, annotant des actes avec la régularité d'un employé modèle.

Eva, impuissante à dissimuler de longs bâillements qui lui tiraillaient l'estomac, se balançait sur sa chaise dans une allure d'ennui profond.

Sabine restait muette, les yeux à demi-clos, poursuivant une idée qui l'absorbait.

Seules, Pauline et Juliette s'agitaient au milieu de ce silence d'attente, celle-ci interrogeant sans cesse, parlant toujours, l'autre occupée à calmer son impatience et sa loquacité.

L'heure se passait...

—Est-ce que nous allons demeurer jusqu'à ce soir ici ? demanda Eva, ne se contentant plus.

Cette demande eut le don de troubler le calme momentanément de tante Ninette, que sa sœur obtenait à grand peine.

—Comment, Eva..., tu voudrais t'en aller ? dit-elle avec une explosion...

—Mais, ma pauvre sœur, insinua Pauline Séguin, nous ne pouvons ainsi embarasser M. Clergeot toute une journée ; il faudra bien nous décider à partir...

—Partez si vous voulez, mais je reste, répliqua-t-elle avec une obstination qui ne souffrait pas de réplique, je reste, dussé-je attendre jusqu'à la nuit.

—Il n'est pas encore quatre heures, fit alors Famin ; il faut bien faire le compte des retards et des empêchements qui peuvent se produire. Me Clergeot—qui nous a permis de l'importuner jusqu'ici—nous permettra bien encore de profiter quelque temps de son hospitalité !...

La voix de Robine se fit entendre :

—M. Famin a raison..., il faut compter avec les empêchements...

En disant ces derniers mots, il regarda fixement Famin, qui sentit son cœur prêt à éclater dans sa poitrine...

Tante Ninette répétait toujours qu'elle ne sortirait pas.

—Ma pauvre Ninette, disait sa sœur, attendons encore, si vous le désirez, mais, quelque profonde que soit ma peine, j'ai bien peur que notre attente soit vaine, et que nous soyons obligés tôt ou tard, de reconnaître que nous avons été dupes d'une mystification. Il nous faudra alors retourner aux Crèches !

—Et moi, cria Ninette, je suis certaine que Maurice viendra...

Elle finissait à peine sa phrase, que Me Clergeot entra, visiblement ému.

—Mesdames, monsieur, dit-il, M. Maurice Seguin vient d'arriver...

Tante Ninette poussa un cri de joie ; sa sœur faillit s'évanouir ; Eva interrompit un long bâillement pour dire à sa mère, qui s'était levée :

—Enfin !

Quant à Robine, il s'était dressé, très pâle, et regardait Famin, qu'un nuage de sang aveuglait...

Au milieu du court silence qui suivit, de longs sanglots, à peine étouffés, se firent entendre ; tante Pauline et tante Ninette—les nerfs détendus—pleuraient dans les bras l'une de l'autre...

—De grâce, remettez-vous, mesdemoiselles, disait le brave notaire, s'attardant de l'une à l'autre. Votre émotion est bien légitime, et je la respecte, mais songez que ce ne sont pas des larmes qui doivent accueillir celui que vous attendez depuis si longtemps.

Les deux excellentes créatures s'embrassèrent pour se donner du courage, et retinrent, tant bien que mal, les pleurs qui leur étreignaient la gorge.

—Monsieur Maurice Séguin, veuillez vous donner la peine d'entrer, dit Me Clergeot.

Daniel Hubert parut à la porte, et s'arrêta sur le seuil.

D'un regard circulaire, il embrassa le groupe des personnes qui se trouvaient réunies dans le cabinet : ses yeux, en rencontrant ceux de Robine, jetèrent une flamme fugitive, et quand il aperçut Famin, il eut un imperceptible mouvement d'étonnement.

Il se remit vite, et fit un pas en avant, prévenant le notaire, qui se dirigeait vers lui.

—Permettez, maître Clergeot. Vous venez de me dire que—dans un but qui me touche au plus profond du cœur—ma famille se trouvait réunie ici, impatiente d'accueillir le fils du malheureux Jean Séguin. C'est là une marque d'affection dont je suis sincèrement reconnaissant à vous tous qui m'entourez... Je veux, à mon tour, vous prouver à tous que, malgré l'éloignement, mon cœur a bientôt appris à vous connaître, et qu'il me guidera pour vous nommer sans une erreur, j'en ai la conviction...

Tous se tenaient debout, très émus.

Le faux Maurice Séguin déposa sur une chaise la légère valise qu'il portait, et s'avançant résolument vers les deux vieilles filles d'abord :

—Tante Pauline ! Tante Ninette ! voulez-vous permettre à votre neveu de vous embrasser ? dit-il.

—Maurice ! cher Maurice ! crièrent les deux femmes en tombant dans ses bras.

Quand il put se dégager de leurs étreintes, il se tourna brusquement du côté du mari de Sabine, et lui tendit la main.

—Votre main, monsieur Famin. Il me semble vraiment que ce n'est pas la première fois que je vous offre cette étreinte, la plus sincère et la plus douce. Vous me permettez d'embrasser votre femme, ma chère tante Sabine ?...

—Il est charmant dit celle-ci en lui rendant son baiser.

Il se trouva alors face à face avec la fille de Georges Famin.

—Quand à mademoiselle, fit-il avec un salut respectueux, je suis certain de ne pas me tromper en m'inclinant devant ma jolie cousine Eva...

—Tiens, fit Eva éfrontément, vous ne reconnaissez, sans m'avoir jamais vue, c'est gentil ça. Pour votre peine, c'est moi qui vous embrasserai, mon cousin.

Et sans hésiter, elle déposa deux baisers sonores sur ses joues.

—Mais c'est merveilleux, conclut Me Clergeot ; vous reconnaissez votre famille, comme si vous ne l'aviez quittée que depuis un mois.

—J'avais ce talisman d'abord, dit-il en montrant à Pauline et à Juliette le médaillon qui renfermait leurs deux portraits.

—Ninette, notre médaillon, te souviens-tu ?

—Oui, Pauline, répondit sa sœur en s'essuyant les yeux. Le cher enfant !...

—... Et puis ce coffret—continua-t-il en tirant de la valise le coffret que nous connaissons—ce coffret qui renferme tous mes secrets...

—Vos secrets ?... interrogea le notaire.

—Oui, mes secrets, que je compte bien vous dévoiler dès ce soir... aux Crèches, où mes tantes Pauline et Ninette vont m'offrir l'hospitalité...

—Les Crèches... il connaît les Crèches ! exclamèrent les deux vieilles filles en retombant dans les larmes.

—Oui, mes chères et bien aimées tantes, je connais — du moins de nom — les Crèches et la jolie chambre qui m'y attend... la chambre de Maurice... comme aussi les pots de confitures confectionnés à mon intention.

Daniel Hubert mettait à profit, on le voit, avec une entente parfaite de la situation, les longues conversations qu'il avait eues, sur le *City of Melbourne*, avec son compagnon de voyage, le véritable Maurice Séguin.

L'émotion de tante Ninette et de sa sœur devint si forte, qu'on put craindre un évanouissement sérieux.

Pendant qu'on s'empressait autour d'elles, Me Clergeot prit à l'écart celui qu'il croyait être leur neveu.

—Monsieur Séguin, lui dit-il, sans vouloir troubler des épanchements qui vous sont doux, je me permets de vous rappeler qu'il est des questions d'intérêt dont je dois vous rendre compte. Voulez-vous que nous causions dès à présent ?...

—A demain les affaires sérieuses... répondit-il en riant. Aujourd'hui, laissez-moi tout entier au bonheur de me retrouver avec les êtres chers qui me sont rendus. Nous prendrons plus tard un rendez-vous, lorsque j'aurai le plaisir de vous revoir, pour causer de ces questions que vous appelez d'intérêt... et qui sont pour moi bien moins intéressantes que celles du cœur.

Malgré ce profond désintéressement, Daniel Hubert n'en tira pas moins de sa poche une liasse de lettres, et une enveloppe soigneusement fermée de trois cachets de cire, qu'il tendit à Me Clergeot en disant négligemment :

—Ayez l'obligeance seulement, de mettre en lieu sûr ces différents documents, ainsi que ce pli, préparé pour vous. Il renferme des pièces qui vous seront utiles, un extrait de mon acte de naissance, un constat d'identité... enfin plusieurs lettres que vous étudierez à loisir...

Pour couper court à toute réponse, il se tourna du côté de Pauline et de Juliette Séguin en disant :

—Maintenant, l'exilé se confie entièrement à sa famille. Si une de mes tantes veut bien me faire l'honneur d'accepter le bras de son neveu pour son guide, je suis prêt.

—Mon cher monsieur Clergeot, fit Pauline, nous vous emmenons aux Crêches. Vous ne pouvez refuser de vous joindre à nous, et de partager le premier repas que va faire, dans sa famille, le neveu que vous nous avez aidé à retrouver...

Mais le notaire se devait encore à plusieurs rendez-vous donnés à l'étude. Néanmoins, sur l'insistance des demoiselles Séguin, il promet de prendre un train qui l'emmènerait à Malaunay, juste à temps pour l'heure du dîner.

Au moment de quitter l'étude, une grave discussion s'éleva entre tante Pauline et tante Ninette, pour savoir celle qui accèpterait le bras qui leur était offert.

Eva se chargea de trancher le différent.

—Ne vous disputez pas, mes tantes, dit-elle. Pour qu'il n'y ait pas de jalouses, c'est moi qui donnerai le bras à mon cousin jusqu'à la voiture.

Et la fille de Georges Famin passa hardiment son bras sous celui du misérable.

—Eh bien ! mon cher monsieur Robine, dit Me Clergeot, quand il se retrouva seul avec son premier clerc, lequel de nous deux avait raison, s'il vous plaît ?

—Je m'avoue vaincu, répondit le vieil employé.

Et vaincu avec preuves à l'appui, ajouta le notaire en lui remettant les lettres et l'enveloppe aux cachets de cire qu'il tenait de Daniel Hubert. Rengez soigneusement ces témoins de votre défaite... et ne désespérez plus à l'avenir de la Providence.

Affectant un air pénétré, Robine prit les papiers qu'il alla serrer dans une armoire spéciale de son cabinet.

X

Le dîner des Crêches fut excellent d'un bout à l'autre ; si tante Pauline et tante Ninette, dont la trop vive émotion coupait l'appétit, n'y firent pas grand honneur, en revanche, leur nouvel hôte y prit une large part. Aidé de Me Clergeot, une fourchette émérite, ils furent deux à rendre justice, autrement que par des phrases banales, aux talents culinaires de Vincente, qui s'était réellement surpassée.

Sabine et sa fille, en vraies Parisiennes, mangeaient peu ; quant à Famin, c'est à peine s'il avala quelques bouchées pendant le repas, occupé à devisager cet inconnu, qu'il savait ne pas être Maurice Séguin, mais un misérable qu'il ne pouvait démasquer, au risque de se perdre lui-même.

Supportant sans nulle gêne son regard investigateur sans cesse fixé sur lui, Daniel Hubert, tout entier à la conversation engagée, très à l'aise, répondait avec assurance aux nombreuses questions qu'on lui adressait. Et ces réponses, nettes, précises, faites tantôt d'un ton enjoué, d'autres fois avec une tristesse si bien jouée qu'on pouvait la croire réelle, achevaient de dérouter le cerveau du malheureux Famin.

Sabine aussi l'étonnait, —sa placidité parfaite, devant ce retour imprévu qui ruinait leurs espérances, —le confondait.

Le dîner terminé, on passa au salon.

Là, entouré de tous, Daniel Hubert, rassemblant sans peine ses souvenirs frais encore, réédita, au milieu de l'attention générale, en se l'appropriant, bien entendu, le récit des divers événements qui ramenaient Maurice Séguin en France. Entre temps, il lut habilement plusieurs lettres, renfermées dans le fameux coffret, les ponctuait d'accents hypocrites, qui trouvèrent un écho facile dans le cœur de Juliette et de Pauline Séguin.

Vers six heures, la voiture, qui était allée prendre Me Clergeot, le ramena à la gare de Malaunay, et les habitants des Crèches, brisés par des émotions diverses, se retirèrent dans leurs appartements respectifs.

Nous passons sous silence l'attendrissement que feignit le complice de Robine, en apprenant que la chambre qu'on lui réservait était celle du malheureux Jean Séguin, et nous n'enregistrons que pour mémoire les dernières démonstrations des deux vieilles filles, au moment de le quitter.

Sa porte close, il prit dans la poche de son pardessus un journal, un numéro du *Journal du Havre*, portant la date du jour, et lut, à la rubrique : *faits divers*, l'entrefilet suivant :

“ Un étrange suicide a eu lieu, hier, dans notre ville. Prévenu par une délation anonyme qu'un contumax, co-damné pour vol et tentative de meurtre, arriverait au Havre, par le paquebot *City of Melbourne*, venant de New York, et descendrait à l'Hôtel de Normandie, un agent de la Sûreté, assisté d'un commissaire de police, se rendit au lieu indiqué, pour procéder à son arrestation. Le misérable a-t-il eu vent de la venue de la police, ou, version moins croyable, le remords s'est-il réveillé en lui ? Toujours est-il que, lorsque les agents ont pénétré dans sa chambre, au milieu de la nuit, le malheureux s'était fait justice lui-même, en se frappant d'un poignard, qu'on a retrouvé près de lui. Des papiers saisis dans sa chambre, comme aussi de divers documents trouvés dans une malle, que la Compagnie des bateaux du Havre à Southampton a fait porter à l'hôtel, il résulte que c'est bien là le contumax Daniel Hubert, qu'on recherche depuis longtemps. Il s'était fait inscrire à l'hôtel sous le nom de Williams Jordan, sujet américain. ”

Sa lecture achevée, il respira tout à l'aise, replia soigneusement le journal, et se tint à lui-même ce petit monologue :

— Gervaise seul était informé de mon retour en France. C'est donc lui qui m'a dénoncé. Ah ! ah ! mon vieux camarade, c'est ainsi que tu agis avec les amis... soit. Rira bien qui rira le dernier. Pour le moment, grâce à toi, je suis bien mort ; en outre, ta petite délation me rapporte tout bonnement la modeste somme de trois millions... trois jolis millions, qui ne te semblaient pas à dédaigner, si j'en crois l'opération préalable, à laquelle tu te livrais, là-bas, au Havre. Ah ! je saurai te faire regretter tes mauvaises farces, M. le principal clerc de notaire ! Quant à tes craintes à avoir maintenant, *nix*. Au nord, je suis gardé par toi, vieux scélérat de Gervaise, tu as tout intérêt à te taire... Au midi, c'est mon excellent oncle Famin, qui veille sur moi... car lui non plus ne peut parler... ; enfin, des deux autres côtés, l'affection sans bornes de mes excellentes tantes Ninette et Pauline, m'entoure d'un rempart, où viendraient se briser comme verre les soupçons et les suppositions malveillantes ! Je peux donc m'endormir tranquille, et m'abandonner avec d'autant plus de charme à mon rêve d'or, qu'avant peu, il se réalisera ! C'est égal, je ne me doutais guère, en quittant l'Amérique, que je débarquerais en France plusieurs fois millionnaire !!! Ce qui prouve bien que dans la vie on doit s'attendre à tout...

Laissons Daniel Hubert à ses rêves de fortune, et prêtons l'oreille aux dernières phrases d'une conversation entre Famin et sa femme, dans une autre chambre des Crèches...

— Non, disait cette dernière, tout n'est pas perdu... et tu t'expliqueras mon calme quand tu sauras à quoi je pense depuis hier.

— Je t'écoute, répondit Famin, réagissant un peu contre sa torpeur.

— Eva, notre fille, vient d'avoir dix-huit ans...

— Oui, eh bien ?

— Comment trouves-tu Maurice Séguin ?

— Mais, je ne sais... que m'importe ? Pourquoi cette question ?

— Il a vingt-deux ans environ, notre neveu.

— Soit... où veux-tu en venir ?

— Qu'un mariage est possible entre Eva et son cousin !...

DEUXIÈME PARTIE

I

Peu de temps après les derniers épisodes qui terminent la première partie de ce récit, M. Robine, le principal clerc de Me Clergeot, dina rapidement dans le modeste restaurant qu'il fréquentait d'habitude, et remonta de bonne heure chez lui. Sa lampe allumée, il s'assura que les fenêtres étaient bien closes, disposa un fauteuil près de la table devant laquelle il s'assit, et attendit patiemment.

Quand la demie de huit heures sonna, un léger grattement se fit entendre sur la porte.

— Exact au rendez-vous, c'est lui... murmura-t-il, en allant ouvrir.

Tandis qu'il refermait, Daniel Hubert s'engouffra dans la pièce.

Vêtu à la dernière mode, le chapeau haut de forme sur la tête, un monocle dans l'œil, le stick à la main, l'assassin de Maurice Séguin esquissa un salut grotesque.

— C'est bien au principal clerc de maître Clergeot, notaire à Rouen, que j'ai l'honneur de parler, dit-il, en éclatant de rire.

Celui-ci, sans le suivre dans son expansion de gaieté railleuse, répliqua en baissant le ton :

— Pas si fort, on pourrait nous entendre.

— C'est bon, mon vieux camarade... Ne te fâche pas... on va mettre une sourdine à son *gricot*, pour ne pas écorcher les oreilles de monsieur. En revanche, quitte cette figure d'enterrement. Tu m'as écrit de venir, me voici... Mais si c'est pour me faire une si laide grimace... tu sais... je décampe...

Robine dédaigna de répondre, et lui montrant le siège préparé :

— Assieds-toi là, et causons... fit-il.

Tandis qu'il se débarrassait de son chapeau et de sa canne, il ajouta :

— Tu dois avoir bien des choses à me dire ?...

— Bien des choses, en effet... beaucoup de choses, et puisque M. le principal clerc veut bien m'offrir le crachoir, je profite de la permission...

Il avait tiré d'un élégant étui, en cuir de Russie, un cigare de choix, qu'il alluma sans se presser, et, renversé nonchalamment sur son siège, il commença :

— Le prologue avant la pièce, si tu le veux bien. L'année dernière, à pareille époque, à peu près, un pauvre diable, qui battait le pavé de Paris, le ventre aussi peu garni que la bourse, eut l'heur de rencontrer un doux vieillard, charitable et bon, répondant au joli nom de Gervaise, qui s'émut de sa misère. Cet excellent homme lui proposa de l'intéresser à certaine opération qui lui fournirait de quoi parer aux cruautés du sort. L'opération était des plus simples ; il s'agissait de voler une somme respectable, sur laquelle le non moins respectable Gervaise avait les renseignements les plus minutieux. Le coup fait, les deux associés partageaient honnêtement, comme il convient à deux honorables commerçants. Sur les indications précises de son collègue, le pauvre diable enleva prestement... l'affaire. Malheureusement, la justice eut la mauvaise idée de vouloir collaborer à l'opération. Prétention inopportune. Pour se soustraire à cette intervention gênante, le pauvre diable se sacrifia, et confiant le magot à son vieux ami pour le mettre en lieu sûr, il partit, sans se rendre aux invitations plus que pressantes de la justice qui, furieuse de ce manque de savoir-vivre, le condamnait bel et bien. Voilà le prologue...

— Est-ce que je ne connais pas tous ces détails aussi bien que toi ! fit Robine.

— Je sais parbleu bien que tu les connais aussi bien que moi...

— Alors, où veux-tu en venir ?

— A ce que mon ami Gervaise, mon bienfaiteur de jadis, n'est qu'un vieux scélérat qui, après m'avoir laissé crever de faim, en pays étranger, n'a pas hésité à me dénoncer lorsqu'il a appris mon retour, pour garder, tout seul, l'argent qui nous appartenait à tous les deux.

— Te dénoncer ? qui te le prouve...

— Toi seul savais mon voyage en France, et la délation anonyme dont parle le journal ne peut venir d'un autre.

— Ah ! si tu en es encore à croire les racontars de journaux...

— Pourquoi, alors, avoir abandonné si promptement le seul domicile que je te connaissais, où je pouvais te retrouver à l'occasion?... Car je suis retourné m'enquérir de mon ami Gervaise, à sa petite maisonnette de Montmartre, et on m'a répondu que mon respectable bienfaiteur l'avait quittée... Pour aller où ? En Amérique, choisissant précisément pour s'expatrier dans ce lointain pays, le moment où j'en revenais moi-même ! Bien joué.. mon vieux ! car du diable si jamais l'idée me serait venue de te chercher dans l'étude de Me Clergeot... mon présent notaire !... Fort heureusement, la chance m'a favorisé... N'essaie donc pas de me tromper ; on acquiert de l'expérience en voyageant.

— En ce cas, tu as encore besoin de voir du pays... car je vais te prouver que tu as tort de m'accuser.

— Je suis curieux de savoir comment.



La sainte fille et le surveillant s'écartèrent.

— Je t'ai si peu dénoncé, que j'ai préparé depuis longtemps, et que je suis prêt à te le remettre, l'argent, mis en lieu sûr, après ton départ.

— Pourquoi avoir tardé jusqu'à aujourd'hui ?

— T'ai-je vu ? Nous sommes-nous trouvés ensemble une seule fois ? Tu semblais éviter ma société... N'ai-je pas été obligé de t'écrire de venir chez moi... ?

— Allons, soit, je veux bien te croire, vieux scélérat... et puisque M. le principal clerc est disposé à faire honneur aux engagements de M. Gervaise... les guichets sont ouverts.. tu peux effectuer tes versements...

D'un geste ironique, il entrebâilla toutes larges les poches de son large gilet. Robine ne fit pas un mouvement.

— Monsieur attend-il un reçu... ?

— Non... Mais avant de terminer cette première affaire, il importe de nous entendre sur le règlement de la seconde...

- Je ne comprends pas...
- Rien de plus simple, cependant... Je désire savoir, à mon tour, quelle sera ma part dans l'héritage de Jean Séguin...?
- Daniël regarda, étonné, son ancien complice.
- Tu demandes, dit-il, une part dans l'héritage de Jean Séguin ? Oh ! par exemple celle-là est forte...
- Et comme à son entrée, il renouvela un immense éclat de rire.
- Robine se mit debout, le dévisageant en face.
- Je te répète que je veux savoir ce que tu me donneras sur l'argent de Maurice Séguin, que tu as assassiné...?
- Sans quitter le ton enjoué qu'il affectait depuis son entrée, Daniel répliqua :
- Assassiné... fi ! le vilain mot... et comme il sonne mal dans votre bouche... Vous oubliez, M le principal clerc Robine que je n'ai fait qu'achever une besogne largement commencée par vous...
- Raison de plus pour que tu n'en profites pas seul...
- Le faux Williams Jordan lança au plafond une bouffée de fumée, et, redevenu sérieux, le toisa des pieds à la tête.
- Je comprends tout à fait, dit-il. Tant que je n'étais qu'un créancier gênant on me sacrifiait sans hésiter, mais dès l'instant qu'on s'aperçoit que je peux être d'un bon rapport, on me ménage... on consent à me payer ce qui m'est dû.
- J'étais prêt, je viens de te le dire... et j'ai là, à ta disposition, ce qui te revient.
- Parbleu... mais à la condition, n'est-ce pas, que je te donne, à mon tour, ce qui ne t'appartient pas... ?
- Donnant, donnant, fit Robine.
- Ah ! ça, mon maître, me prends-tu décidément pour un imbécile fiéffé, et crois-tu que j'accepte comme un nigaud les quelques misérables mille francs que tu m'as fait attendre, à cette seule condition de te faire participer à une opération plus avantageuse, dans laquelle tu n'as aucun droit...? Monsieur veut rire, sans doute... Une dernière fois, veux-tu me verser ce que tu me dois...?
- Oui... mais pas avant de savoir quelle part tu me réserves dans l'héritage Séguin...?
- Encore ! Voici mon dernier mot. Jamais, tu m'entends bien, jamais, tu n'en verras la plus petite pièce ! C'est compris. Quant à ce que tu me voles... garde-le, je n'en veux plus maintenant...
- Prends garde...
- Il eut un éclat de rire nerveux...
- Des menaces ! c'est trop joli ! Prends garde, et à quoi, s'il te plaît ? Mais, positivement, tu perds la tête, mon camarade, en oubliant que le jour où la fantaisie bête te viendrait de me faire le moindre mal, tu serais le premier à en souffrir... Ça ne t'a déjà pas si bien réussi pour que tu aies la bêtise de murmurer. Si c'est pour me conter de pareilles balivernes que tu m'as dérangé, tu aurais mieux fait de conserver ton encre...
- Alors... tu refuses...?
- Absolument.
- Souviens-toi que d'un mot je peux te perdre...
- Sans doute... mais comme tu te perdrais avec moi, tu n'auras pas la sottise de le prononcer, ce fameux mot.
- Pendant quelques secondes, ils restèrent sans parler. Le plus jeune des deux misérables fumait lentement, sans émotion apparente, l'autre réfléchissait.
- Enfin ! que comptes-tu faire ? demanda Robine.
- Tu joins l'indiscrétion à tes autres défauts. Enfin, je suis naïf, et je consens à te le dire. Ce que je compte faire ? Rien que de très naturel : suivre tout simplement ma nouvelle destinée ; Maurice Séguin je suis désormais, Maurice Séguin je resterai.
- Et Famin ?...
- Je t'attendais là : mon très cher oncle Famin a tout intérêt, et pour cause, à ne pas se jeter en travers de ma route... Je me sens déjà pour lui une sympathie profonde. Peut-être ne me rend-il guère la pareille, mais, s'il est besoin, quelques bons avis le rappelleront à l'affection qu'il doit à un neveu respectueux.
- Méfie-toi... c'est un esprit faible.
- Je connais le moyen de le fortifier.
- Robine parut réfléchir quelques instants ; puis, comme pris d'une résolution subite :

— Bonne chance, en ce cas..., dit-il.

Ce prompt revirement ne laissa pas que d'étonner son interlocuteur, qui flaira, sous cette apparence de soumission, quelque nouveau piège.

— Ainsi, c'est bien convenu. Je t'abandonne l'argent que tu me dois... fit-il, en appuyant vivement sur sa phrase.

— Puisque tu n'en veux pas... je le garde... A moins que tu te décides à accepter ma première combinaison...

— Tu veux rire... Non, non, c'est réglé... De cette façon, tu n'as pas à te plaindre de moi... Seulement, à l'avenir, il n'y a plus rien de commun entre nous...

— Comment ?...

— Dame ! c'est compréhensible. Jadis, il y avait deux hommes qui se connaissaient ; l'un se nommait Gervaise, l'autre Daniel Hubert, Williams Jordan, si tu préfères. Le premier est parti en Amérique, le second s'est tué... les journaux l'affirment. Donc, c'est bien fini entre eux. Je suppose que M. Robine, l'honnête employé, le caissier intègre du notaire Clergeot, ne revendiquera jamais le passé de M. Gervaise. Quant à moi, je nie hautement avoir jamais eu connaissance de cet indigne vieillard...

Sans sémouvoir du haut-le-corps qu'il déterminait chez son interlocuteur, il continua, d'un ton gouaillieur :

— L'occasion est belle pour nous deux de redevenir honnêtes... Ne la laissons pas échapper...

Il se leva, incrusta son monocle sous l'arcade sourcillière, fit siffler sa badine dans l'air, et termina en ces termes :

— M. Robine, principal clerc de Me Clergeot, je vous avertis donc que dorénavant vous ne devez plus voir en moi que Maurice Séguin, le fils de Jean Séguin, mon malheureux père... Je vous préviens, en outre, que toute tentative pour me rappeler nos relations antérieures, resterait infructueuse. Ceci dit et compris, n'est-ce pas ?... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Cette dernière phrase, prononcée avec un sérieux imperturbable, Daniel Hubert pirouetta sur ses talons et sortit sans accorder un regard à son ancien complice.

Mais, dans l'escalier, sa gravité passagère l'abandonna, et, les lèvres pleines d'un mauvais sourire, il murmura :

— Comme quoi, mon vieux camarade, l'élève dépasse parfois le professeur.

—... Mon jeune ami, disait en même temps Robine, ton vieux camarade le prouvera bientôt qu'il est encore ton maître.

Il accompagna sa réflexion d'une grimace non moins énergique que celle de son compagnon, et s'en fut prendre, dans le tiroir de son secrétaire, une enveloppe revêtue de cachets de cire, qu'il déposa sur sa table.

Au moyen d'une lame de couteau chauffée à la flamme de sa lampe qu'il introduisit sous la cire, il détacha successivement les cachets, qui restèrent intacts, et sans provoquer la moindre déchirure dans le contour de l'enveloppe.

Parmi les nombreux papiers qu'elle contenait, il en choisit deux, qu'il mit de côté, et réintégra les autres.

Avec les mêmes soins qu'il avait pris pour l'ouvrir, il referma l'enveloppe, en chauffant doucement la place de chaque cachet, pour faire adhérer la cire.

L'opération fut conduite avec de telles précautions, que l'œil le plus exercé n'eût pu soupçonner l'effraction.

Satisfait de son ouvrage, Robine tira alors de son portefeuille le bon de deux cent mille francs que Famin lui avait signé en blanc, dans le cabinet du restaurant Tortoni, et souriant dédaigneusement, l'approcha de la flamme de la lampe.

— La complicité de l'oncle me rapportait deux cent mille francs, fit-il ; ta sottise, Daniel Hubert, me fera plus riche...

Le papier s'envola en cendres...

.....
Comme il l'avait dit, Daniel Hubert se tint scrupuleusement parole ; les rares fois qu'il vint à l'étude de Me Clergeot, et qu'il se trouva en présence de son ancien complice, il affecta une réserve correcte et froide, le traitant absolument en inconnu, et n'apportant dans ses rapports forcés avec lui, que la stricte politesse qu'on accorde à l'employé.

Si la sécurité lui semblait complète du côté de Robine, l'inexplicable façon d'être

de Famin, et l'étrange changement qui s'opérait aux Crèches, ne laissaient pas que de provoquer de graves appréhensions dans l'esprit en éveil de Daniel Hubert.

En effet, le mari de Sabine avait déserté les Crèches le lendemain du fameux dîner et n'était pas revenu depuis, ce brusque départ et cette obstination persistante à rester éloigné rendait le bandit soucieux, il aurait préféré mille fois une explication, quelqu'en puisse être le résultat, à cette disparition. Ce parti pris de le tenir à distance constituait un danger ; il sentait en Famin, non pas le criminel endurci, mais un malheureux égaré, que le remords peut amener à l'aveu.

D'un autre côté, une froideur grandissante existait entre les deux vieilles filles et l'usurpateur ; on aurait dit qu'un instinct les avertissait de l'indignité de celui qu'elles auraient voulu choyer et caresser comme l'être le plus cher.

Le seul rayon de consolation pour Daniel Hubert était la conduite de Sabine, qui ayant conçu le projet d'unir sa fille à l'héritier de Jean Séguin, faisant tout en son pouvoir pour amener ce résultat. En conséquence elle le traitait avec considération et confiance, elle lui avait même confié l'état critique de la situation de son mari et Daniel entrevit aisément le parti qu'il pouvait tirer de ces téméraires confidences.....

Incapable de supporter le contact de l'infâme qui connaissait son secret, Famin avait voulu quitter les Crèches le lendemain même de son arrivée. Au milieu de ses angoisses, les derniers mots de sa femme relatifs à Eva, lui martelaient le cerveau comme un déchirant remord. La monstrueuse combinaison, un moment imaginée par Sabine, le rendait fou.

Malgré ses travers et ses vices qui l'avaient conduit au crime, une corde restait vivace dans le cœur du malheureux, l'amour de son enfant ! Et par un châtement cruel, c'était sur elle que retomberait tout le poids de ses fautes. Tout conspirait contre lui. L'éducation frivole de son enfant né devait-elle pas l'entraîner plus facilement sur la pente où la pousserait sa mère, qui ne pouvait se douter, la malheureuse, de l'épouvantable méprise dont elle était victime. Et lui, le père, qui, d'un mot, pouvait empêcher cette monstrueuse union, il s'était senti sans courage pour l'avertir, lâche devant l'aveu de sa propre infamie.

En se séparant de sa fille, il l'avait prise à part, et la tenant étroitement embrassée :

— Tu m'aimes bien, Eva ? dit-il, la voix changée.

— Oui, père chéri ! répondit-elle, émue de son effrayante pâleur...

— N'oublie jamais ton père, n'est-ce pas ? ajouta-t-il. Et, impuissant à se soutenir plus longtemps, il éclatait en sanglots.

Elle avait tenté de l'interroger ; il s'était dérobé, ne répondant à ses questions que par un nouvel embrassement plus poignant. L'enfant était demeurée soucieuse, devant sous cette douleur muette, de terribles angoisses qu'elle ne comprenait pas. Elle garda de cette entrevue avec son père une tristesse qui influença beaucoup son caractère.

Famin parlait, s'en remettant au hasard pour empêcher son innocent enfant de devenir la compagne d'un assassin. Qu'aurait-il pu faire, au reste ? N'était-il pas à la merci de ce misérable ? Ne devait-il pas craindre un instant de révolte où le terrible aveu lui échapperait et courberait sous une honte éternelle sa femme et sa fille ? Et puis le vague espoir lui restait que le projet de Sabine échouerait, qu'elle abandonnerait cette idée de mariage.

Repris par le tourbillon fiévreux des affaires, il se remit à lutter, sans se dissimuler l'inanité de ses efforts, mais trouvant une âpre jouissance à se tuer de fatigue, s'acharnant dans des travaux inénarrables, essayant toujours de prolonger la patience de ses créanciers ; plein d'espoir un jour dans une combinaison folle que l'événement détruisait le lendemain, se débattant en désespéré au milieu de cette crise terrible dont l'issue fatale devenait de jour en jour plus imminente.

A la tension prodigieuse de son esprit surexcité, sa raison s'égarait. La folie allait-elle donc le saisir ?

Lorsque Sabine lui écrivait, il ne pouvait se défendre d'un atroce tremblement, comme à l'annonce d'un malheur attendu. Mais ces lettres étaient muettes et ne parlaient jamais du mariage d'Eva et de Maurice Séguin. Sabine se souvenait du peu d'empressement qu'il avait mis à le suivre dans son projet. Elle se contentait de lui rappeler que son neveu regrettait de ne pas l'avoir rencontré chez lui, et qu'il espérait,

comme elle, le voir prochainement aux Crêches. Il répondait par quelques phrases banales, s'excusant sur ses affaires qui le retenaient encore à Paris, et il attendait... il attendait quoi ? Lui-même n'eut pu le dire.

Chaque jour, cependant, le rapprochait de la catastrophe, et le moment vint où, découragé, il n'essaya même plus de lutter ; incapable de penser, il restait maintenant inactif dans son bureau, les yeux dans le vague, le cerveau vide.

C'est dans un de ces abattements dont il ne sortait plus, que le surprit M. Laubièrè, qui fit irruption chez lui une après midi, accompagné de trois autres créanciers qu'il avait raccolés " pour en finir une bonne fois ", affirma-t-il.

A peine Famin pâlit-il à cette entrée brutale.

Le farouche Laubièrè fit ranger ses dignes acolytes derrière lui, se campa au milieu de la pièce, arrogant, l'insulte à la bouche, et parla.

— Lors de ma dernière visite, vous m'affirmiez que le jour même vous alliez vous rendre chez votre notaire, Me Clergeot, et que dès le lendemain vous m'informeriez, ainsi que ces messieurs, du jour exact où prendrait fin un délai que nous vous avons sottement accordé. Toujours naïfs, nous avons attendu, et toujours dupes nous attendrions probablement longtemps encore, si je n'avais pris le parti, trop retardé, de m'adresser en personne à Me Clergeot. Bien m'en a pris ; sans cette démarche, nous risquions fort de passer, aux yeux de tous, pour des imbéciles.

Il s'approcha plus près, et ponctuant ces mots :

— Votre neveu est revenu depuis plus d'un mois, vous nous avez donc menti...

Famin resta immobile...

— Vous nous trompiez encore, ajoutèrent les trois autres...

— Avez-vous de quoi nous payer immédiatement ? continua M. Laubièrè...

Sans prononcer un mot, il fit un geste négatif...

— Non, n'est-ce pas... pas plus aujourd'hui que jamais... Nous nous en doutions bien. Nous savons ce qui nous reste à faire. Ces messieurs et moi, en sortant d'ici, nous allons déposer une plainte au parquet, et dès ce soir vous serez arrêté...

Le malheureux devint livide, tandis que de grosses gouttes de sueur lui perlaient au front ; il essaya de se soulever, et retomba lourdement sur son fauteuil.

— Seulement, ajouta un des trois visiteurs, comme il importe que vous ne nous échappiez pas cette fois, je reste ici jusqu'à ce que notre plainte ait reçu une solution...

— C'est inutile, monsieur, dit Famin, la gorge sèche, et je vous donne ma parole...

— Votre parole ! Ah ! nous la connaissons, votre parole... continua grossièrement celui qui avait déjà parlé... la parole d'un voleur !...

— Qui parle de voleur ici ? demanda froidement Daniel Hubert, en faisant irruption dans le salon...

Tous se retournèrent surpris à cette voix qu'ils ne connaissaient pas...

— Je veux bien croire, messieurs, que ce n'est pas à Famin, *mon oncle*, que vous parliez ainsi... car je vous prévins que moi, Maurice Séguin, son neveu, je ne le souffrirais pas...

Il s'avança d'un pas ferme devant la bande des créanciers, qui reculèrent légèrement.

— Monsieur est le neveu ?... articula timidement l'irascible Laubièrè...

— Oui, je suis le neveu ?... et c'est moi qui ai chargé Me Clergeot de vous prévenir de mon arrivée...

Il y eut un mouvement de surprise générale.

— Je me doutais bien que vous n'auriez pas manqué de venir aujourd'hui chez M. Famin, où vous deviez me trouver à côté de mon oncle. Un retard involontaire me procure le plaisir, peu enviable, de constater le degré de politesse que vous employez dans vos visites...

Un léger grognement accueillit ces paroles. Famin fit mine de se lever pour s'interposer.

— Laissez-moi achever, mon cher oncle, continua Daniel, sans s'émouvoir davantage...

— Ce que Me Clergeot a omis de vous dire, c'est mon désir bien arrêté de considérer, comme bonnes et valables, les délégations consenties en votre faveur par M. Famin, sur un héritage qu'il avait tout droit d'espérer...

Cette fois, au lieu d'un grognement, ce fut un soupir de satisfaction qui souligna sa phrase.

—Je vous prévien donc, moi, Maurice Séguin, que je m'engage à vous rembourser intégralement les sommes qui vous sont dues par mon oncle, M. Famin — trop heureux de pouvoir le délivrer de créanciers aussi peu parlementaires.

M. Laubière, l'échine ployée, risqua une excuse.

—Si M. Famin nous avait seulement fait part de votre intention, nous nous serions empressés, croyez-le...

Daniel l'interrompit insolemment.

—Mon oncle ne pouvait vous prévenir d'une intention qu'il ignorait... C'est là, au reste, un verbiage inutile.

Et, pour mettre fin à la conversation, il leur désigna simplement la porte en disant :

—Nous avons à causer, mon oncle et moi. Vous pouvez vous retirer, messieurs... Me Clergeot vous prévendra du jour où vous devrez vous présenter chez lui...

Les trois créanciers sortirent du bureau, le chapeau bas.

Pendant cette scène rapide, Famin était resté muet...

Daniel le regarda bien en face, et lui dit :

—Vous ne me remerciez pas, *mon oncle* ?

—Trêve de plaisanterie, répondit-il sans quitter sa place..., vous savez bien que je ne suis pas votre oncle..., vous savez bien que vous n'êtes pas Maurice Séguin..., et qu'en disposant de cet argent vous...

—Vous vous trompez, monsieur, je suis bien Maurice Séguin, et je vous mets au défi de prouver le contraire...

—Misérable ! murmura le mari de Sabine, après un silence...

—Vous voyez bien que vous ne pouvez pas dire que je ne suis pas votre neveu, puisque c'est là tout ce que vous trouvez à répondre : misérable ! Obligez donc les gens, pour être remercié de la sorte.

—De quel droit venez-vous vous immiscer dans mes affaires ?...

—Du droit qui commande à tout bon neveu d'empêcher son oncle d'aller au baigne... Il fit un bond et cria :

—Taisez vous !

—Voyons, ne vous mettez pas dans des états pareils..., écoutez-moi, ce sera plus sage. A quoi bon jouer aux grands mots entre nous, quand il est si simple de s'entendre...

Famin fit un geste de dégoût.

—Oui..., je comprends..., continua le misérable. Il vous répugne d'accepter un service de votre neveu... Soit. Mais du moins le beau-père ne le refusera pas de son gendre...

—Comment dites-vous ? demanda Famin, la voix étranglée de colère.

Daniel Hubert, sans sourciller, répondit d'un trait :

—Je dis que si je consens à payer vos dettes, c'est-à-dire à vous éviter la prison, c'est à la condition que je deviendrai l'époux de Mlle Eva Famin, votre fille !

Famin fit mine de s'élaner sur lui : il ne broncha pas.

—Auriez-vous encore l'intention de tuer votre neveu ? fit-il froidement.

Le malheureux retomba inerte sur son fauteuil, branlant la tête comme un vieillard.

L'infâme eut un sourire de satisfaction, et reprit au milieu d'un morne silence :

—Écoutez moi donc, Famin ; vous venez d'être témoin de la façon cavalière dont j'ai traité les gens qui sortent d'ici. Devant l'appât d'un remboursement, ils se sont tus, mais vous vous imaginez sans peine que si je reviens sur ma décision, ils n'en seront que plus terribles pour vous. Acceptez donc, croyez-moi, ce que je vous propose. Vous chercheriez en vain une issue plus commode..., profitons-en l'un et l'autre... Votre bonheur, celui de votre fille et le mien, en dépendent...

Un flot de sang monta à la gorge du mari de Sabine, qui chancela suffoquant. Il réagit cependant, se dressa tout d'une pièce, et le bras tendu vers la porte :

—Sortez ! cria-t-il d'une voix terrible.

Le complice de Robine s'éloigna lentement. Arrivé sur le seuil, il se retourna.

—Vous réfléchirez, dit-il, sans s'émouvoir..., à bientôt, mon oncle !

Le malheureux père retomba sur son fauteuil, et resta immobile, le visage caché dans ses mains tremblantes. Puis, tout à coup, un long sanglot déchira sa poitrine.

—Ma fille..., ma pauvre enfant ! murmura-t-il, le corps secoué d'un spasme effrayant... Ah ! malheureux que je suis.

Glisant doucement, il s'agenouilla, et, retrouvant un appel désespéré pour Celui qu'on implore jamais en vain, il s'écria à travers ses larmes :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi.

La prière qui nous aide à supporter nos joies et nos peines, qui nous soutient aux heures critiques, et nous reconforte dans l'abattement, est aussi l'arme la plus sûre pour combattre l'instinct du mal. C'est elle qui conseille le bien et éloigne de nous toute idée mauvaise. Par elle, nos souffrances s'amointrissent et, mieux que le fer rouge promené sur la plaie, elle cicatrise nos blessures morales. Priez, le calme renaitra dans vos âmes ; priez, et le repentir vous apportera l'apaisement !

Famin, qui vivait depuis tant d'années dans l'oubli complet de Dieu, est un exemple vivant des misères et des fautes auxquelles sont exposés ceux, trop nombreux, hélas ! qui ne prient pas. Nul doute, en entrant dans la vie, alors qu'il était homme, que s'il s'était adressé à l'Être miséricordieux qui nous conseille et nous dirige, son existence, au lieu d'aboutir à l'abîme, aurait suivi la droite ligne qui donne la paix et le bonheur. Mais, privé dès l'enfance des conseils d'une mère chrétienne, il avait oublié vite les principes les plus élémentaires de la religion. Sans direction morale, livré à lui-même, guidé par ses mauvais instincts, il était arrivé fatalement à cette phase terrible où tout s'écroule autour de soi : sagesse, vertu, honnêteté. Le résultat nous l'avons vu : le crime.

Ce fut à ce moment que Dieu eut un regard de compassion pour l'égaré, et, le touchant subitement de sa grâce, lui envoya le repentir...

Quand il sortit de l'état de prostration où il était plongé, son visage, tout à l'heure encore contracté par le remords et l'angoisse, était devenu calme et triste. Il se sentait fort maintenant et pris d'un ardent désir de réparer le mal qu'il avait fait.

Sacrifier sa fille, son enfant adorée, allons donc ! Il se demandait en vérité comment il avait pu écouter un instant les infâmes paroles de ce misérable. Jeter son Eva dans les bras d'un assassin ; plutôt cent fois la mort pour lui avec mille tortures. Sa résolution était bien prise, il irait tout raconter à Me Clergeot, et puis, après..., après il accepterait la destinée qui lui serait faite. N'avait-il pas mérité un châtement, et ne devait-il pas l'accepter, quelque cruel qu'il puisse être ? Un léger frisson lui traversa les veines, mais il se secoua et retrouva tout son courage.

Deux heures plus tard, il arrivait à Rouen et se mettait en devoir de gagner immédiatement le quartier où se trouvait l'étude du notaire de la famille Séguin. Encore, alors, une nouvelle hésitation le prit ; n'allait-il pas se trouver en présence de cet homme, ce Robine, son complice. Craignant de faiblir, il résolut d'attendre l'heure de la fermeture de l'étude pour ne rencontrer que Me Clergeot.

Il commença une interminable course dans la ville, marchant devant lui, sans but, courbé sous ses réflexions.

Sur son chemin il passa près d'une église où les fidèles entraient par les portes latérales et machinalement il suivit la foule. Le son de la voix d'un prêtre, en chaire, le réveilla soudain et il se mit à suivre le discours avec attention.

Par un hasard providentiel le discours du saint homme s'appliquait à l'état désespéré de son âme et avant la fin le malheureux était prosterné et s'abaissait dans une fervente prière qui le ramenait à Dieu.

Le prêtre cessa de parler, les fidèles sortirent, le malheureux était seul avec sa douleur. Pris d'une crainte respectueuse dans l'immense église, éclairée faiblement par une lampe d'antré, il eut, comme le matin un second appel vers ce Dieu, qui seul pouvait le sauver...

— Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi, murmura-t-il dans un sanglot.

— Vous souffrez ?... dit quelqu'un près de lui.

Il tressaillit et regarda ; le prêtre qui venait de prêcher était près de lui.

— Oui, répondit-il, car je suis un grand criminel.

— La miséricorde de Dieu est infinie, confiez-lui vos peines et vous serez consolé.

Il se rapprocha du prêtre et murmura.

— Je me nomme Famin, j'ai voulu le crime.

Le prêtre tressaillit et le prit par le bras, car il chancelait.

— Venez, dit-il.

Et il l'entraîna hors de l'église.

Arrivé chez le prêtre, Famin ouvrit son cœur tout entier. A mesure que Famin parlait, la physionomie du saint homme s'accroissait d'une impression indéfinissable, comme s'il était, lui aussi, sous l'empire d'un sentiment étrange.

La confession finie, à genoux devant le saint vieillard, Famin tendait vers lui ses mains jointes. Très ému, le prêtre le releva, disant d'une voix grave :

—Votre repentir touchera le Seigneur parce qu'il est sincère... Priez, Dieu vous pardonnera.

—Et comme Dieu, Maurice Séguin vous pardonne.

A cette voix, Famin sentit un froid atroce lui glacer le cœur ; ses bras levés pour implorer, retombèrent, son regard chercha indécis, et, tout à coup, sans un cri, son corps, subitement inerte, s'affaissa d'une pièce sur le plancher...

Au fond de la pénombre, dans l'encadrement de la porte ouverte, Maurice Séguin se tenait debout, très pâle.

II

Pour expliquer ce retour à la vie de Maurice Séguin, il nous faut faire retour sur le passé, et conduire le lecteur dans la Maison Centrale de Clairvaux, peu de jours après le tragique drame qui s'est déroulé à l'*Hôtel de Normandie*, au Havre.

Après la fuite des assassins, la police avait trouvé le malheureux Maurice mourant. Toujours sous l'impression que le blessé était le fameux Daniel Hubert, les officiers avaient fait transporter le blessé à l'infirmerie de la station centrale de Clairvaux où les soins nécessaires lui seraient prodigués. Depuis, le malade avait été constamment dans un état voisin de la mort, et n'avait pas encore repris connaissance, quand un prêtre, d'apparence vénérable, entra dans le vaste dortoir. Il venait visiter les malades et leur donner les consolations de la religion, arrivé au chevet du nouveau venu, le surveillant souleva les grands rideaux blancs qui entouraient le lit.

Le prêtre se pencha.

—Mon Dieu ! fit-il en se relevant vivement.

La sœur et le gardien s'étaient approchés ; il leur demanda le nom du détenu.

—A l'hôtel, il s'était fait inscrire sous le nom de Williams Jordan ?... répondit encore l'employé.

—... Williams Jordan... répéta l'ecclésiastique.

—... Mais c'est un faux nom qu'il prenait pour dépister la police. Nous ne le connaissons, en réalité, que par le numéro qu'on lui a assigné à son entrée.

Le prêtre répéta à plusieurs reprises ce nom de Williams Jordan, comme s'il devait réveiller en lui un souvenir ; et hochant la tête, il reporta ses regards sur le moribond.

—Ce sont ses traits... je ne peux m'y tromper ; une telle ressemblance n'est pas possible, murmura-t-il.

Encore une fois, il interrogea le surveillant.

—Et le crime de ce malheureux ?..

—C'est un coutumax, monsieur l'abbé, condamné pour tentative de meurtre et vol..

—A quelle époque ?..

—Je ne saurais vous le dire...

—Ma sœur, laissez-moi prier pour lui, dit le prêtre.

La sainte fille et le surveillant s'écartèrent, laissant retomber derrière lui les rideaux du lit qui le protégeait de tout regard. Alors avec des précautions infinies, il rejeta le drap, et délicatement entrouvrit le col de chemise du moribond, jusqu'à l'épaule, mettant à nu une large cicatrice qui la balafrait.

—C'est lui.. dit-il en rétablissant les couvertures, c'est Maurice... le doute ne m'est plus permis. Mais criminel lui, si bon, si noble, si généreux... c'est impossible.

Ses yeux se mouillaient, pleins d'une sollicitude paternelle.

—Maurice voleur... Maurice meurtrier, jamais. Dieu me conservera mon enfant d'adoption ; Dieu permettra qu'il vive pour éclaircir ce mystère.

Et le vénérable missionnaire s'agenouilla au chevet de celui que jadis, dans l'île Falkland, il recueillait enfant, à demi-mort, l'épaule fracassée sous les débris d'une barque naufragée, et qu'il retrouvait agonisant au milieu des criminels.

Avant de continuer notre récit, relatons brièvement comment le R. P. Juste, car c'était bien lui, le père adoptif de Maurice Séguin, avait échappé à la mort, lors du soulèvement de l'île Falkland, et les circonstances qui l'amènent aujourd'hui dans la maison centrale de Clairvaux.

Fait prisonnier par les indigènes, il était destiné à mourir des plus affreuses tortures

lorsque l'équipage d'un navire français, forcé de relâcher dans l'île par des vents contraires, était survenu à temps pour le sauver de la mort. Le révérend père avait fait tous les efforts possibles pour retrouver Maurice, mais en vain. Finalement, l'infortuné missionnaire, la santé ébranlée par ces terribles secousses, fut rapatrié en France sans être fixé sur le sort de l'enfant qu'il avait élevé, malade une seconde fois il s'était rendu à Rouen, sa ville natale, où il avait des parents. L'amour et les soins dont ils l'entourèrent le sauvèrent ; bientôt il renaissait à la vie.

Trop faible encore pour entreprendre de lointains voyages, son inaltérable charité l'attira vers les criminels et c'est ainsi que la providence le conduisit près de son fils adoptif pour le sauver une seconde fois.

Pendant plusieurs jours, le vénérable missionnaire multiplia ses visites, épiant le moment où le délire abandonnerait le malade pour l'interroger.

Enfin la nature et la bonne constitution triomphèrent du mal et un matin le Révérend Père eut la joie de voir son enfant adoptif en pleine raison. Ce fut une scène touchante et navante à la fois. Maurice fit le récit de l'attentat dont il avait été victime, récit qui rassura complètement le saint homme sur l'accusation dont Maurice était l'objet.

Quand le jeune homme, quoique faible encore, pût être interrogé, l'erreur judiciaire commise à son égard fut promptement reconnue et le directeur de la prison ne fit aucune difficulté pour lever son écrou, à la condition que Maurice resterait chez son père adoptif pour se tenir à la disposition de la justice.

Durant son interrogatoire, le jeune homme évita toute allusion à son oncle, de peur de le compromettre.

L'interrogation avait vivement ému Maurice et lorsque le directeur lui fit entendre qu'il était libre, il était temps, le malheureux défaillait presque. Le missionnaire qui était présent, le prit dans ses bras et l'entraîna dehors...

—Mauvaise expédition, monsieur Étienne, fit le fonctionnaire, en s'adressant à celui qui lui avait parlé bas,—un homme aux traits durs, au regard faux. J'ai fait ce que vous me demandiez ; mais, si profond que soit le silence de ce malheureux jeune homme, ma confiance est nulle... Mauvaise expédition...

—Le meilleur chien de chasse se trompe de piste, monsieur le directeur, répondit l'agent de la sûreté, le même qu'on a vu opérer à l'*Hôtel de Normandie*... C'est une faute qui me coûte cher.

—Vous avez perdu votre place ?

—Pas précisément... mais je suis replacé dans un service secondaire...

—Il n'y a que demi-mal.

—C'est une déchéance... ça m'est pénible. Aussi ai-je demandé un congé...

—Vous quittez le métier ?

—Non pas...

—Alors, c'est pour vous reposer ?...

—Bien au contraire. J'ai l'intention de travailler pour mon compte... histoire de réparer ma faute... et de regagner mes galons...

—Comment ça ?...

—En retrouvant tout seul celui qui m'a échappé...

Le directeur eut un sourire de doute...

—Retrouver Daniel Hubert ? dit-il. Vous aurez du mal. Vous avez entendu ce qu'on vient de dire... Le gaillard est malin ; trop heureux d'avoir échappé cette fois encore, croyez-vous qu'il ait eu la naïveté de vous attendre ? Le gibier doit être loin...

—J'ai bon flair, et le jarret nerveux, répondit l'agent sans se déconcerter...

—Bonne chance, je vous souhaite, monsieur Étienne, conclut le directeur de la maison centrale...

Quelques heures après son élargissement, Maurice Séguin s'installait à Rouen, dans la maison du vénérable missionnaire.

Le soir de ce même jour, le hasard, ou pour mieux dire, la Providence, plaçait sur le chemin de Famin, repentant et désespéré, le révérend père Juste, qui le ramenait chez lui, où l'attendait le pardon.

III

La surprise de tante Pauline fut égale à celle de tante Ninette, quand, un matin, leur sœur Sabine leur annonça qu'elle quittait les Crèches.

Promptes à s'alarmer, les deux excellentes créatures se crurent tout d'abord la cause involontaire de cette subite résolution. Le pénible souvenir de la scène provoquée à propos d'Eva persistait encore ; Sabine, dont elles connaissaient le caractère irritable, obéissait-elle à un mouvement de rancune jusqu'alors contenue ? Cette crainte s'évanouit quand elle ajouta qu'elle leur laissait sa fille ; c'était une lettre de son mari qui la forçait à prendre, sans retard, cette détermination. Nouvelles craintes des vieilles filles, qui tremblèrent pour la santé de Famin... Elles les rassura sur ce point encore, sans toutefois s'expliquer davantage ; ses réponses évasives coupèrent court à de nouvelles interrogations. Mais, à son effarement, elles comprirent que quelque chose de grave se passait dans la vie de leur sœur, et n'insistèrent pas.

—Tu ne m'emmenes pas, mère ? demanda Eva.

—Non, mon enfant, tu restes ici, avec tes tantes... jusqu'à mon retour...

—Reviens vite, alors... et avec papa.

Sabine resta muette, l'embrassa et partit. Se retournant vers Pauline et Juliette, la jeune fille leur dit tristement :

—Ce départ me rappelle celui de mon père... C'est la même émotion qui l'agitait alors. Comme lui, ma mère me cache un grand chagrin.

Affectant un calme qu'elles n'avaient pas, ses tantes tentèrent de la distraire de ces sombres pensées, qu'elles partageaient elles-mêmes dans le fond de leur cœur. Qu'avait-elle à s'inquiéter sans raison ? La santé de son père n'était pas en jeu. Pourquoi cette hâte à se forger des soucis imaginaires ? Eva les laissa dire ; mais tous leurs efforts furent impuissants à vaincre sa tristesse. Cet incident, qui leur laissait au cœur une impression pénible, ne les toucha pas seules. Daniel Hubert, lui aussi, cherchait à s'expliquer la cause réelle de ce départ précipité, qui lui semblait d'autant plus étrange, que Sabine, d'ordinaire si confiante avec lui, était, cette fois, restée muette.

Était ce dans le but de lui tout dévoiler que Famin mandait sa femme auprès de lui ? Poussé par le remords, se décidait-il à un aveu tardif ? Mais non, de pareilles suppositions étaient inadmissibles ; le séjour d'Eva leur donnait un démenti formel. Famin aurait-il laissé sa fille aux Crèches, où il la savait en contact journalier avec lui, s'il devait le dénoncer en s'accusant ? Incapable de croire au remords, non plus qu'au repentir, son esprit, tourné vers le mal, Daniel s'arrêta à cette conclusion qui lui parut plus logique... et plus rassurante. Le temps avait eu raison des dernières révoltes de conscience du spéculateur aux abois : acculé sur le bord de l'abîme, pour n'y pas tomber, Famin accueillait aujourd'hui la proposition repoussée naguère avec horreur ! Le danger pressait, il voulait sans retard s'entendre avec sa femme. De là, le brusque départ de Sabine. Avant peu, elle reviendrait, tout serait arrangé, conclu ; l'odieux marché recevrait son exécution, il deviendrait l'époux d'Eva. Ce mariage le mettait pour toujours à l'abri des remords tardifs et des réveils de conscience de Famin. Encore quelques jours de patience, il touchait au but.

Rejetant désormais loin de lui toute pensée pusillanime, Daniel Hubert ne songea plus qu'à se rapprocher d'Eva, pour tenter de vaincre la froideur qu'elle lui témoignait. Tentative vaine ; l'absence de sa mère semblait redoubler cette répulsion invincible qui, depuis le dernier entretien de son père, avait remplacé l'élan irréfléchi du premier jour. Évitant avec soin tout tête-à-tête, elle affectait de ne pas quitter ses tantes d'un instant, s'occupant sans cesse près d'elles, soit à leur faire la lecture, soit à des travaux d'aiguille ; toujours absorbée, sourde à ses moindres questions. Essayait-il de se mêler à la conversation, elle ne répondait que par monosyllabes d'une brièveté qui frisait l'impatience.

Irrité de cette attitude dédaigneuse, dépité, le vil imposteur étouffait la rage qui lui gonflait le cœur, en songeant que bientôt, de par la volonté du malheureux père qu'il tenait en sa puissance, il se vengerait du dédain et du mépris de la fille. Une semaine cependant s'écoula sans que Sabine revint aux Crèches. Huit longs jours qui diminuèrent sa confiance. Son cerveau se reprit à bouillonner sous l'empire de nouvelles préoccupations. Que signifiait enfin cette désertion de la femme après celle du mari ? Si, comme il l'avait présumé, Famin avait voulu s'entendre avec elle, au sujet de sa

demande en mariage, pourquoi tardait-elle tant à revenir ? Qui le retenait si longtemps ? La situation de Famin était trop tendue pour lui permettre un pareil délai. S'était il donc trompé dans la logique de ses suppositions ? Sans souci du danger qui résulterait pour lui de la lutte, le père d'Eva allait il le braver ? Le perdre, alors, en se perdant aussi !

L'hypothèse lui semblait douteuse. Il résolut d'en avoir le cœur net, en renouvelant sa visite, rue de Courcelles ; sous sa menace, en présence de sa femme, Famin n'oserait certes pas le chasser une seconde fois ; cette entrevue hâterait le dénouement qu'il lui fallait à tout prix. Il patienta encore deux jours, et se rendit à Paris.

Si réelle était la gêne que sa présence faisait peser sur les hôtes des Crèches, qu'un véritable soulagement suivit son départ. Eva, délivrée des incessantes obcessions, dont elle était l'objet, oublia sa tristesse, tante Ninette retrouva son caquetage de jadis, et Pauline se départit de son obstiné mutisme. Toutes les trois respirèrent plus à l'aise. Justement, ce jour-là, le soleil se montrait radieux ; le voile sombre qui semblait envelopper les Crèches, depuis l'arrivée de Daniel Hubert, se dissipa comme par enchantement, pour faire place à une gaieté inaccoutumée. Quelques lignes de Sabine, empreintes de tendresse pour ses sœurs et sa fille, que le courrier apporta, achevèrent de compléter la joie générale. Celle d'Eva prit de telles proportions que ses tantes lui en firent la remarque.

—Pourquoi le cacher, répondit elle, je me sens heureuse aujourd'hui... oui, bien heureuse, comme à l'approche d'une grande joie. Peut-être l'absence de M. Séguin (de même que ses tantes affectaient de l'appeler : Monsieur, elle ne disait plus : mon cousin) n'est-elle pas étrangère au soulagement que j'éprouve.

Pauline et Ninette la gourmandèrent doucement sur sa réplique, contentes au fond que leur antipathie sourde ait trouvé un écho dans le cœur de leur nièce.

—Que voulez-vous, chères tantes, à tort ou à raison, mais plutôt à raison, j'ai la conviction, c'est lui que je rends responsable de tous mes chagrins.

—Chagrins illusoire, insinua timidement Pauline, sans répondre au commencement de sa phrase.

—Non pas... chagrins réels... D'abord, mon père nous a abandonnées.

—Oh ! abandonnées, le mot est gros, fit encore tante Pauline en souriant. Tu oublies que ton père n'est pas libre de ses actions, il a des questions d'intérêts, qui lui suscitent des soucis graves... et les affaires peuvent le retenir, malgré lui... loin de vous.

—Tu crois ; eh bien ! moi, rien ne m'ôtera de l'idée que ni ces graves soucis, ni ces questions d'affaires n'étaient la cause des larmes, dont ses yeux étaient pleins, en m'embrassant lorsqu'il m'a quittée.

—Le chagrin de ne pouvoir rester près de toi...

—Et ma mère.. ? continua Eva s'exaltant de plus en plus, trouvez-vous aussi son départ précipité naturel ? Vous en a-t-elle donné à vous ou à moi la raison... ? Non, voyez-vous, il y a dans ces événements quelque chose d'inexpliqué qui m'attriste... et malgré moi, j'en accuse celui dont l'arrivée parmi nous semble en avoir donné le signal...

—Quitte ces vilaines idées, ma chère Eva, interrompit Pauline qui cherchait à la calmer.

Mais trop lancée pour l'entendre, elle se répandit en un flot de récriminations telles que les larmes lui en vinrent aux yeux.

—Mais vous-mêmes, pauvres chères tantes, à quoi bon essayer de me donner le change, croyez-vous donc que je ne me suis pas aperçue du changement qui s'est opéré en vous ? Votre tristesse non plus ne m'échappe pas. Et quelques précautions que vous preniez vis-à-vis l'une de l'autre, votre constante préoccupation est évidente. Voyons, sans parler par énigmes, répondez-moi franchement : oseriez-vous dire que votre affection pour M. Séguin est sincère... ?

Pauline et Juliette Séguin, sous le coup de cette interrogation si nette, qui semblait une réponse à leurs sentiments cachés, demeurèrent hésitantes... L'entrée de Vincente fit une heureuse diversion qui leur permit de ne pas répondre. C'était jour de marché à Barentin ; elle venait demander à mademoiselle Eva si, par ce beau temps, il ne lui plairait pas de l'accompagner. La proposition lui agréa, elle avait soif de respirer au grand air, comme après une longue oppression, et si ses tantes ne craignaient pas de rester seules, elle se faisait un véritable plaisir de cette promenade.

Celles-ci n'eurent garde de la détourner, se sentant une hâte d'être seules pour causer à cœur ouvert. Depuis le soir où les deux excellentes créatures avaient échangé leur première confiance, confiance surprise par Daniel Hubert, jamais l'entretien n'était revenu sur lui. Muettes d'abord, elles reprirent leurs tapisseries, sous le coup de la même émotion. L'étrange conversation de leur nièce leur causait un trouble étrange. Ce fut Juliette qui rompit le silence.

—Tante Pauline, dit elle, si Vincente n'était pas entrée... qu'aurais-tu répondu à Eva...?

—Rien, répondit-elle avec un gros soupir, car je ne sais pas mentir... Et toi, tante Ninette, quelle aurait été ta réponse ?

—La même que la tiennne... comme toi je ne mens pas... J'ai cependant bien prié Dieu, ma pauvre sœur... mais Dieu ne m'a pas entendu sans doute... car mon cœur est resté froid...

—Je l'ai prié aussi, et comme le tien mon cœur est glacé... dit la sœur.

Et dans ce nouvel épanchement, elles s'émurent de leur impuissance à vaincre cette froideur instinctive qu'elles éprouvaient pour leur neveu, se confessant leurs luttes stériles pour ramener dans leurs âmes une tendresse absente, s'avoiant leurs efforts restés infructueux. Courbées sous une force invincible qui paralysait tout sentiment d'affection, par un phénomène bizarre, elles la sentaient en elles, cette affection, grande et vraie, mais enchaînée. Cette affection qui sommeillait dans l'attente d'un réveil prochain, Dieu la tenait enfermée dans leurs cœurs, ne voulant pas qu'un misérable indigne la leur dérobat lâchement. Calmées, cependant, par leurs mutuelles confidences, leur émoi s'apaisait. Elles arrivaient à parler de celui qu'elles croyaient leur neveu comme d'un étranger. Juliette, surtout, s'attachait à cette pensée.

—Oui, un étranger, disait-elle... mais pas notre cher Maurice... et cette impression est tellement forte que souvent je me surprends à regarder là-bas... sur la route, les voitures qui passent, avec la vague espérance qu'une d'elles se détournera pour prendre le chemin des Crêches amenant celui que mon cœur attend...

—Tu es folle, Ninette...

—Peut-être... Mais laisse-moi croire que nous avons fait un mauvais rêve, et que nous nous réveillerons bientôt à cette voix qui fera vibrer nos cœurs...

—Cette voix... quelle voix...?

—Mais la sienne... celle du fils de notre pauvre frère Jean.

—Toujours des rêves... Nous avons causé trop longuement, ma sœur... allons prendre l'air pour dissiper ces idées folles... dit Pauline Séguin en l'entraînant sur le perron, où toutes deux s'accoudèrent.

Mais Juliette se pencha encore vers elle en murmurant :

—N'es-tu pas comme moi... n'attends-tu pas encore...?

Elle répondit gravement :

—Ne parle pas ainsi... celui que nous attendions est venu...

Juliette Séguin continua :

—Ton cœur et le mien disent le contraire... et si...

Sa voix s'arrêta net. Elle s'était redressée brusquement, les yeux fixés au lointain. En se rapprochant de Pauline qui regardait aussi, elle la sentit trembler comme elle.

Au trot allongé d'un cheval normand, une légère voiture de louage montait rapidement le chemin carrossable des Crêches. Près du conducteur, était assis un jeune homme que les regards des deux sœurs fixaient avec une étrange persistance. Leurs cœurs se mirent à battre si fort qu'elles reculèrent au moment où la voiture stoppa au bas du perron.

—M. Maurice Séguin...? dit le voyageur en s'arrêtant sur la première marche du large escalier.

Se méprenant sur le sens interrogatif du nom prononcé, Pauline et Juliette Séguin étouffèrent un cri, et durent se retenir à la rampe de pierre, tant l'émotion les poignait. Un éclair de joie illumina le visage sympathique du nouveau venu, qui gravit quelques marches dans un élan ; mais réprimant bien vite ce premier mouvement, il réitéra plus explicitement sa question...

—M. Maurice Séguin est-il ici ?

Elles se regardèrent stupéfaites, et balbutièrent un non timide, en indiquant toutefois la porte pour inviter l'étranger à les suivre. Celui-ci fit un signe au cocher d'attendre et entra derrière elles.

Pourquoi tante Ninette tremblait-elle ainsi en regardant cet étranger ? Pourquoi tante Pauline le fixait-elle obstinément, toute émue ?

Sans d'abord s'asseoir, il parla :

— Veuillez m'excuser, mesdames, de me présenter ainsi chez vous. Je suis un ami ou plutôt une connaissance de voyage de M. Maurice Séguin.

— Nous sommes les tantes de M. Maurice Séguin, dit une des sœurs.

Il s'inclina deux fois, et reprit :

— J'ai eu le plaisir, il y a quelque temps, de faire la traversée d'Amérique en France avec votre neveu ; un incident nous a rapprochés, et au moment de nous séparer, M. Séguin m'a fait lui promettre de venir faire un séjour chez lui, dès que je le pourrais. De passage en Normandie, je n'ai eu garde d'oublier son aimable invitation et je venais dans l'intention bien franche de lui demander l'hospitalité qu'il m'a si gracieusement offerte... Mais puisque M. Séguin est absent...

— Notre neveu ne tardera pas à rentrer, dirent ensemble les deux vieilles filles... si vous voulez bien l'attendre.

— Je ne peux vraiment pas abuser de votre complaisance, mesdames, je reviendrai...

Pourquoi donc le même déchirement se produisit-il dans le cœur des deux pauvres femmes, lorsqu'il fit mine de se retirer ? Pourquoi la même crainte de le voir s'éloigner si vite ?

— Nous serons grondées de ne pas vous avoir retenu, firent-elles.

Il se défendait, se retranchant derrière la gêne qu'il causait, l'inconscience de sa conduite. Mais il résistait mollement, paraissant éprouver, lui aussi, une joie mal dissimulée à se trouver là. Finalement, il accepta l'offre qui lui était faite, et tante Ninette courut avertir le conducteur que son client demeurerait aux Crêches.

En un tour de main, celui-ci eut défait les liens qui retenaient près de son siège une malle assez volumineuse qu'il transporta dans un vestibule ; puis, prétextant la fatigue de son cheval, il demanda la permission de dételé, car il ne comptait repartir que dans la nuit, après que sa bête aurait pris du repos. Justement, dans un des angles du jardin, existait une ancienne remise, bâtie jadis par les soins de Jean Séguin, dont tante Ninette l'autorisa à user, puis elle se hâta de rejoindre sa sœur et le nouveau venu.

— Peut-être, leur dit-il, M. Séguin vous a-t-il parlé de moi, et mon nom ne vous est-il pas inconnu : *Williams Jordan* ?

Mais elles ne se rappelaient pas avoir entendu leur neveu prononcer ce nom, et jamais il ne les avait entretenues de celui qui le portait.

Il leur narra comment la chance lui avait permis de préserver son compagnon de voyage d'un accident, d'où le point de départ de leur amitié, s'étendant ensuite sur leurs longues conversations à bord, chaque jour plus intimes, à mesure que la confiance grandissait.

Les vieilles filles écoutaient comme sous le charme ; il opérait sur elles une attraction indéfinissable qui les ravissait.

— Pendant ce temps trop court passé près de lui, M. Séguin me parlait sans cesse des parents qu'il allait retrouver, de vous, mesdames, ses chères tantes qu'il aimait sans les connaître ; je partageais sa joie si large, si sincère, comme aussi je prenais ma part de ses tristesses, alors que le souvenir de son malheureux père lui brisait le cœur, son père mort, lorsqu'il était enfant !...

A ces derniers mots, sa voix s'altéra.

— Le voici, dit Pauline Séguin, en désignant le grand portrait de Jean Séguin sur le principal panneau du salon. Ce portrait de notre pauvre frère date de bien peu de temps avant la naissance de son fils...

L'étranger s'était approché de la toile ; en la regardant, ses traits s'accusèrent d'une douloureuse tristesse, et tout à coup ses yeux se mouillèrent de larmes, qu'il essuya d'un geste rapide.

Au même instant, des voix se firent entendre dans le vestibule et Eva entra précipitamment dans le salon en criant :

— Mes tantes, mes chères tantes, écoutez...

Mais elle resta bouche bée en apercevant quelqu'un. Comme il se retournait pour la saluer, elle laissa échapper un léger cri de surprise, tandis que ses yeux se portèrent tour à tour de son visage au portrait de son oncle Jean.

Un étonnement prodigieux la clouait sur place, muette, indécise.

—Notre nièce, Eva, dit Pauline. Monsieur est un ami de M. Maurice Séguin.

—M. Williams Jordan, qui s'est rencontré avec ton cousin pendant sa traversée.

Cette fois, l'étonnement d'Eva tourna à la stupéfaction..., elle ne put que prononcer quelques mots inintelligibles pour toute réponse.

Interrompue par le double incident du portrait et de la rentrée d'Eva, la conversation reprit son cours pour se prolonger jusqu'au dîner. Daniel Hubert ne rentra pas pour y assister. La soirée elle-même se passa sans qu'il revint, et l'heure s'avancant, le nouvel hôte des Crèches ne voulant pas faire veiller plus tard tante Pauline et sa sœur, demanda la permission de se retirer dans la chambre de son ami pour attendre son retour.

Il quittait à peine le salon, qu'Eva, demeurée songeuse toute la soirée, interrogea sa tante Ninette.

—Comment, déjà, chère tante, m'as-tu dit que se nomme ce monsieur ?

—M. Williams Jordan...

—Tiens ! fit-elle avec une intonation bizarre.

—Nous diras-tu à ton tour, demanda sa tante, la raison de ton étonnement, ou mieux de ton effarement en présence de ce monsieur, tantôt ?...

—Il y a une telle ressemblance entre les traits de ce M. Jordan, et ceux du portrait de mon oncle Jean, que la surprise m'a arraché un cri, répondit-elle.

—C'est une illusion, ma chère Eva, fit Pauline en déposant un baiser sur le front qu'elle lui tendait pour lui souhaiter le bonsoir.

—Illusion bien frappante, bien singulière, murmurait-elle dans l'escalier qui conduisait à sa chambre. Mais ce qui est réel, c'est que ce monsieur est le même que celui que j'ai vu dans la journée... Pourquoi donc alors s'appelle-t-il ici autrement qu'à Barentin.

.....

Dans le salon, les deux sœurs, sous l'empire d'une émotion étrange, restaient muettes devant le portrait de leur frère, et la lueur vacillante des bougies semblait animer l'honnête visage de Jean Séguin d'un affectueux sourire.

IV

Aussitôt débarqué à Paris, Daniel Hubert ne perdit pas un instant ; sans souci de l'heure matinale, il prit le chemin de la rue de Courcelles pour se rendre chez Famin. Pendant le trajet, son cerveau n'était pas demeuré inactif ; corroborant ses idées, il avait arrêté son plan. Pour ne pas supporter davantage une perplexité qui dégénérerait en une crainte naturelle, il brusquerait les choses vis-à-vis du père d'Eva ; il lui fallait son consentement à ce mariage, le véritable garant de sa tranquillité. Il possédait une arme terrible et sûre, l'intimidation dont il se servirait adroitement pour sortir victorieux de ce nouvel assaut.

L'acquiescement de Famin obtenu, remplissant loyalement la condition de son odieux marché, il le délivrerait de ses terribles créanciers.

Sans doute, ce sacrifice qu'il s'imposait d'une aussi forte somme sur l'héritage de Jean Séguin lui saignait le cœur, mais n'étaient-ce pas sa complète sécurité pour l'avenir, et son existence à tout jamais tranquille qu'il achetait à ce prix ? Sa cupidité infâme s'applaudissait de n'avoir pas cédé à la prétention de Robine qui diminuerait encore sa part dans le produit du crime.

Tout cet agencement si savamment étudié s'écroula par une cause non prévue : Famin n'était pas chez lui. Malgré tout ses efforts Daniel Hubert ne put découvrir où il s'était retiré. L'idée lui vint premièrement de retrouver le mari de Sabine en interrogeant celle-ci, mais elle aussi avait déserté les Crèches.

Une idée plus simple lui vint tout à coup ; les créanciers de spéculateur eux-mêmes faciliteraient ses recherches. N'avaient-ils pas, eux aussi, un intérêt puissant à le relancer ? Pour que leurs visites aient cessé à son appartement de la rue de Courcelles, Famin avait dû les éloigner momentanément par quelque nouvelle promesse, mais en les averissant de sa disparition prolongée et inexplicquée, ils ne manqueraient pas de se mettre en campagne pour le tirer de l'ombre où il se dissimulait. Au besoin, la justice activerait leur œuvre. Pour se soustraire à ses rigueurs, force serait alors au fuyard

d'avoir recours à lui. La honte et l'infamie suspendues sur sa tête, lui livreraient le malheureux

Il suffisait de se procurer les adresses de quelques-uns de ces créanciers, pour lancer la meute entière à ses trousses ; Me Clergeot les fournirait.

Excité par sa déconvenue, plus décidé que jamais à ne pas abandonner la partie, Daniel Hubert patienta dans une agitation fébrile, jusqu'à l'heure du train qui le ramènerait à Rouen.

Ce ne fut qu'assez tard dans la journée qu'il entra dans le cabinet du notaire de la famille Séguin.

La, une scène d'un nouveau genre l'attendait. Me Clergeot le reçut comme un homme dont la visite est annoncée.

— Enfin, c'est vous, monsieur Séguin ; je me préparais à vous écrire, surpris de ne pas vous voir, malgré l'assurance que vous me donniez dans votre lettre.

— Quelle lettre ?... demanda-t-il, stupéfait, n'ayant rien écrit.

— La lettre que vous m'avez envoyée pour me faire part de vos instructions touchant M. Famin.

Sur le point de se récrier, un sentiment subit de prudence le retint.

— Rassurez-vous tout d'abord, continua le tabellion, j'ai pu faire ce que vous désiriez ; les créanciers de votre oncle sont intégralement remboursés.

Pour le coup, Daniel Hubert faillit se trahir. La chance voulut que Me Clergeot, tout à l'examen d'un dossier, ne levât pas la tête en ce moment, car le changement éfrayant de sa physionomie n'aurait pu lui échapper.

Sans interrompre son travail de classement, il reprit :

— Lors de votre dernière visite, vous m'avez fait pressentir cette intention, dont je ne saurais trop vous louer, de venir en aide à votre oncle Famin, qui traverse une crise pénible ; aussi votre demande ne m'a-t-elle pas étonné. J'ai donc mis tout en œuvre pour vous donner satisfaction sans retard ; le cas était urgent, l'impatience des réclamants augmentait...

— Et vous avez payé ? articula péniblement le bandit.

— Immédiatement, comme vous le désiriez. J'avais fort heureusement en caisse la somme nécessaire. Voici les reçus de ces messieurs...

Il fit passer sous ses yeux les divers titres de quittances, dont il annonçait le chiffre au fur et à mesure.

— ...Et votre lettre annexée, comme vous voyez à d'autres pièces émanant de vous, que vous m'avez confiées à votre arrivée.

Il jeta un regard avide sur la lettre très courte ; elle ne contenait que ces quelques mots :

« Monsieur Clergeot, notaire, à Rouen,

« Vous me rendrez un signalé service, si vous pouvez, dès maintenant acquitter les délégations consenties par M. Famin, mon oncle, à ses créanciers.

« J'aurai l'honneur de me présenter à votre étude avant peu, pour vous remercier et régler définitivement.

« Recevez, etc.

“ MAURICE SÉGUIN. ”

Les yeux papillottants, il compara l'écriture et la signature, absolument identiques, l'une et l'autre, à celles des différents écrits de Maurice Séguin.

Pendant sa rapide lecture, Me Clergeot additionnait les sommes versées.

— Voici le total des créances, dit-il, leur double est inscrit au *verso* de votre lettre...

Si vous voulez collationner...

Il appela chaque nom, en le faisant suivre du chiffre de la somme payée.

— Nous obtenons un total de *cinq cent cinquante-six mille francs*, dit-il, en s'arrêtant à la dernière ligne.

— *Cinq cent cinquante-six mille francs !* répéta Daniel Hubert, absolument hébété.

— Vous pouvez garder votre lettre pour vérifier avec M. Famin... à moins que vous ne préféreriez une copie... ?

— Non, non, la lettre me suffit, fit-il vivement, pris d'une idée subite.

—Je vous avoue que j'ai dû vider totalement ma caisse, pour faire face à une échéance aussi lourde, continua le notaire, n'ayant pas encore touché l'argent de la succession. Cette avance ne sera pas, au reste, de longue durée, la maison Stephenson, correspondant à Paris, de l'ancien associé de votre père, m'ayant donné avis qu'elle était prête à me verser la somme de *trois millions cent trente-deux mille francs*.

L'annonce de ce chiffre colossal eut le don de jeter un peu de calme sur l'émotion première du faux client de Me Clergeot.

—Ne pouvant laisser subsister le moindre désordre dans mes comptes, vous comprenez aisément mon désir de vous voir, M. Séguin, pour hâter les dernières formalités de votre entrée en possession.

—C'est trop juste, monsieur, répondit celui-ci, la gorge serrée de convoitise.

—Ne m'en veuillez donc pas de vous presser ainsi. Je vous répète que je dois régulariser l'état de ma caisse... Vous me comprenez bien, n'est-ce pas, M. Séguin ? appuya le notaire, pour s'excuser encore.

—C'est moi qui suis confus de m'être permis d'abuser, avec un tel sans-gêne, de votre obligeance, monsieur. A mon tour, je suis à votre entière disposition, pour vous aider à combler, sans retard, votre découvert.

—Rien de plus simple maintenant, d'autant que vous avez eu l'excellente idée, en quittant l'Amérique, de vous munir de toutes les pièces nécessaires. Nous supprimons, par ce fait, la perte de temps inévitable pour leur établissement.

A la pensée de cette fortune, qui allait lui échoir, l'assassin de Maurice Séguin sentit redoubler les battements de son cœur. Oubliant toute prudence, il ne put retenir cette question, qui lui brûlait les lèvres :

—Vous êtes prêt à me verser cette somme... ?

—Le temps de remplir les formalités d'usage, bien entendu, répliqua le tabellion, légèrement étonné de cette hâte, à laquelle ne l'avait pas habitué son client.

Comprenant le danger de sa vivacité, il corrigea son imprudence aussitôt.

—Pardonnez-moi cette question, Me Clergeot, fit-il négligemment. Un ami sérieux et bien posé, dans la haute finance, m'a offert un placement très avantageux, dont je désire profiter, etc...

Le notaire l'interrompit du geste.

—Accordez-moi votre attention, M. Séguin, et ne perdons pas de temps. Outre les papiers divers, lettres et correspondances, qui sont dans ce dossier, vous avez déposé entre mes mains une enveloppe cachetée...

—...Qui renferme mon acte de naissance, enregistré à Galveston, au Texas, plus une pièce constatant mon identité, apostillée par témoins, et légalisée par le consul français de New York.

—C'est plus qu'il ne nous en faut, fit Me Clergeot, en l'arrêtant. Nous allons, si vous le voulez bien, choisir les pièces utiles...

Se levant, il ouvrit la porte qui communiquait avec le cabinet voisin, et appela :

—M. Robine...

Le complice de Daniel Hubert parut aussitôt.

—M. Robine, il y a dans la caisse une enveloppe cachetée au nom de Maurice Séguin, veuillez me l'apporter.

Le faux Gervaise eut, du côté de Daniel Hubert, un regard perçant, tandis que ses lèvres se plissaient d'un imperceptible sourire.

Celui-ci frissonna malgré lui.

—Voici le pli, avec ses cachets intacts, dit Me Clergeot, en lui présentant l'enveloppe, que lui rapporta son principal clerc.

D'un coup sec il fit sauter la cire en déchirant le papier.

Robine, resté debout, près du bureau, ramassa l'enveloppe tombée à terre, et la déchira comme machinalement.

Plusieurs papiers s'étaient éparpillés devant l'officier ministériel, qui les groupa rapidement.

Il s'établit un silence, pendant sa vérification.

—Mais, dit-il, après un double examen, je ne vois pas ici les pièces dont vous me parlez, M. Séguin...

—Lesquelles... ? demanda Daniel Hubert.

—Celles précisément qui nous sont indispensables : l'extrait de votre acte de nais-

sance et la pièce légalisée à New-York. Voici bien des lettres de votre père, d'autres de vous, datées de Falkland, mais les deux pièces qui nous intéressent manquent.

—Vous devez faire erreur... Je me rappelle les avoir déposées, avant toutes autres, dans ce pli.

Le notaire lui passa le paquet entier, en disant :

—Voyez vous-même.

D'une main tremblante, il le feuilleta à son tour. Les pièces manquaient, en effet.

C'est incompréhensible... Je suis certain cependant...

En rendant les papiers, son regard se croisa avec celui de Robine. Ce fut un éclair... Il comprit.

—Ce pli n'a pas quitté votre caisse, n'est ce pas, M. Robine ? demanda Me Clergeot.

—Il n'a pas été en d'autres mains que les miennes, répondit effrontément le principal clerc. Bien certainement M. Séguin se trompe ; il aura conservé par mégarde, les papiers qui font défaut.



Une femme, jeune encore, serrait sur sa poitrine un enfant nouveau-né.

Et regardant bien en face son complice, il ajouta :

—Si M. Séguin veut se donner la peine de chercher, il les retrouvera.

Daniel lui lança un regard féroce.

—Mais enfin... si elle sont réellement égarées... ? demanda-t-il, en corrigeant le mieux qu'il put le tremblement de sa voix.

—Alors, répondit le notaire, c'est une perte de temps considérable que nous subissons. Pour vous procurer ces papiers indispensables, il vous faudra écrire en Amérique, pour obtenir des *duplicata*, et je crains bien qu'aux Etats Unis, comme en France, tout ce qui touche à la bureaucratie, ne se résolve pas avec la rapidité de l'éclair.

—Les administrations sont d'une minutie et d'une lenteur désespérantes, insinua méchamment Robine.

Daniel Hubert piétinait de rage continue.

— Pourquoi vous désoler si vite, M. Séguin, fit Me Clergeot. Je ne peux croire que ces pièces soient perdues. Ma conviction est qu'elles ne sont qu'égarées... vous les retrouverez.

— Me Clergeot a raison, appuya le premier clerc, en soulignant sa phrase d'une intonation particulière. Cherchez, cherchez bien... Je suis sûr, moi, que vous les retrouverez.

— Alors prévenez-moi sans retard, je me tiendrai à votre disposition, ajouta l'honnête notaire...

Dans la rue, Daniel Hubert suffoqua ; la rage l'étouffait. Les événements qui se précipitaient autour de lui, depuis le commencement de cette journée, tourbillonnaient dans sa tête, affolaient son cerveau.

Les jambes molles, il avançait comme un homme ivre, tout secoué d'un effroyable cauchemar. L'air froid du soir l'apaisa cependant ; il envisagea sa situation, et récapitula les faits. La disparition des pièces soustraites dans l'enveloppe, était l'œuvre de Robine, il n'en pouvait douter. Le soin de déchirer l'enveloppe, pour empêcher toute vérification des cachets, l'expression triomphante de sa physionomie, autant de preuves suffisantes. Son sinistre compagnon se vengeait de son refus de l'associer au partage des millions de Jean Séguin, il le jouait cruellement, et s'appêtait à lui faire payer cher ses bravades et ses mépris.

Mais à la rage folle qu'éveillait cette pensée en lui, se mêlait le trouble, mêlé de terreur, que lui causait l'inexplicable lettre, adressée à Me Clergeot. Quel était l'auteur de cette lettre, qu'on aurait juré écrite de la main de Maurice Séguin ? Les morts n'écrivent pas, et Maurice Séguin était mort. Qui donc avait commis ce faux, admirable de vérité ? Robine peut-être... lui seul était capable de déployer un tel talent d'imitation. Possesseur d'originaux du véritable fils de Jean Séguin, il s'en était servi comme modèles, pour confectionner cette lettre et se venger ainsi en lui enlevant une partie de sa fortune.

Quelques minutes de réflexion suffirent pour établir le manque de logique de cette supposition. En effet, Robine était trop malin pour s'exposer sans profit ; or la somme avancée par Me Clergeot était intégralement tombée dans la poche des créanciers de Famin. Si fort que fût son désir de se venger de lui, le désintéressement de son complice n'allait pas jusqu'à sauver, sans y trouver son compte, le spéculateur aux abois. Et cette question revenait sans cesse, d'autant plus irritante qu'il se sentait impuissant à la résoudre :

— Qui donc a écrit la lettre, signée Maurice Séguin ?...

Autour de lui, une mystérieuse machination semblait se dresser. Lui, si froid d'habitude, demeurait indécis ; l'angoisse le gagnait. Il se raidit, tant bien que mal, contre ce dangereux envahissement qui menaçait de l'annihiler, et se souvenant qu'il n'avait rien mangé depuis le matin, il entra dans le premier restaurant qui se présenta. Un repas, arrosé d'un vin généreux, le reconforta ; il se retrouva enfin. Au dessert, il avait secoué ses terreurs et s'était tracé une nouvelle ligne de conduite.

Epouser la fille de Famin, il n'y songeait plus. Le but auquel tendaient tous ses efforts maintenant, consistait à se soustraire aux dangers cachés, qui semblaient se multiplier sous ses pas. La prudence la plus élémentaire lui conseillait de s'en éloigner au plus vite. Pour cela entré en composition avec Robine, afin qu'il lui rendit les pièces. Il ne se dissimulait pas que ce rachat lui coûterait gros, mais n'était-ce pas la seule voie du salut, qui désormais lui demeurait ouverte ? Il irait donc, le soir même, chez son ancien compagnon de crime.

De quel prix lui ferait-il payer sa forfanterie, ses sarcasmes ? Quelles conditions onéreuses mettrait-il à ce nouveau marché... ? Il ne s'en doutait que trop, hélas ! Mais comment reculer ? Ne devait-il pas tout entendre, tout accepter, puisque, triomphant la veille, il était aujourd'hui piteusement vaincu.

Et s'il refusait de l'écouter... ? si, grisé par sa victoire, Robine prétendait garder les millions et ne consentait à se dessaisir de ces précieuses pièces que contre un abandon total... ?

Un frisson parcourut ses veines. Ses yeux rencontrèrent sur la table un couteau de fabrication anglaise, à la lame fine et aiguisée ; il le fit disparaître dans sa poche.

— Faute d'arguments suffisants, dit-il, en voici un qui tranche les discussions les plus vives... L'addition soldée, il reprit sa course à travers la ville.

Le temps était sombre et froid ; une nuit triste avec une brume glaciale qui chassait des rues les rares promeneurs. Les becs de gaz perçant avec peine l'épais brouillard, jetaient une lueur indéfinie sur la chaussée perdue d'ombre. Il s'orienta pour gagner par les voies les moins fréquentées, le quartier qu'habitait Robine.

Tout en marchant, il pensait :

—Robine me rendra les pièces... Dès demain, je les porterai au notaire et les millions seront à moi. Sans perdre de temps, je gagnerai un port rapproché !... Là je m'embarquerai sur le premier bateau en partance, et le jour où mes ennemis invisibles voudront demander à Daniel Hubert ce qu'il est advenu de Maurice Séguin, il leur faudra déployer un flair bien subtil pour me découvrir dans le pays lointain, où je me serai réfugié.

La rue qu'il suivait aboutissait à la large avenue où était située l'étude de Me Clergeot. Il la traversa sans arrêter, et longeant les maisons d'une ruelle obscure latérale, il marcha jusqu'à la seconde entrée par laquelle on accédait dans le corps de bâtiment habité par Robine.

S'étant assuré que personne ne le remarquait, il s'engouffra d'un bond dans l'étroite entrée qu'éclairait insuffisamment un lumignon fumeux.

Le col de son pardessus relevé, le chapeau incliné sur les yeux, pressant dans sa poche le manche du couteau volé au restaurant, Daniel Hubert gravit quatre à quatre l'escalier humide et sombre.

V

Quand Famin sortit du long évanouissement provoqué par la vue du neveu qu'il croyait mort, son corps seul se réveilla, sa pensée demeura absente. Déjà miné par des secousses successives, son cerveau détraqué ne résista pas à cette dernière commotion. Il regarda d'un œil hagard celui qui venait de lui pardonner, et resta sourd aux douces paroles de consolation du vénérable missionnaire.

Un docteur, mandé en toute hâte, ne put se prononcer sur l'issue d'une crise capable d'entraîner la folie complète, peut-être même la mort.

—Une grande émotion a causé le mal, une grande émotion pourrait le réparer.

Ainsi s'exprima le praticien.

Devant les alarmants pronostics du docteur, une décision prompt s'imposait. Après s'être consultés, le Père Juste et Maurice Séguin convinrent d'appeler Sabine près de son mari. Peut être sa présence amènerait-elle un salutaire effet sur le malheureux. Puis en l'éloignant des Crèches, ils coupaient court aux espérances, qu'inconsciente du danger, elle encourageait chez Daniel Hubert d'une union possible avec sa fille Eva.

Pour ne pas éveiller le plus léger soupçon du côté de ce dernier, et faire le silence jusqu'à l'assurance complète de la sécurité de Famin, ils convinrent de taire soigneusement les faits de nature à trahir l'*incognito* de Maurice Séguin qui demeurerait, pour sa tante, le fils adoptif du vénérable missionnaire.

Cette première décision prise, il restait à conjurer l'imminente catastrophe suspendue sur la tête de Famin, catastrophe que la disparition inexplicable du spéculateur, que ses créanciers ne manqueraient pas de taxer de fuite, allait hâter encore. Menacé par la maladie d'un côté, la honte et le déshonneur le guettaient l'autre.

Oubliant sa propre faiblesse, Maurice se jura de la sauver, s'en remettant à la Providence du soin de confondre plus tard le misérable, dont la dénonciation possible présentait un si grave péril pour son oncle.

Muni de tous les renseignements précis que lui fournit le missionnaire, il se mit à l'œuvre.

D'abord il écrivit à Sabine qui arriva au premier appel et s'installa au chevet du malheureux en délire. Plein d'hallucination, il s'imaginait être poursuivi par la justice et avait des crises terribles suivies de prostrations complètes. Maurice essayait tout en son pouvoir pour consoler la pauvre femme, qui sans le connaître sous son vrai nom, s'était pris de confiance douce pour cet étranger dont le dévouement l'étonnait.

—Courage, lui disait-il, quand elle s'abandonnait à son désespoir devant l'inutilité de leurs soins. Courage, madame, ne vous laissez pas abattre...

—Ne m'en faut-il pas du courage ?

La maladie lui ferait-elle grâce, que mon pauvre Georges ne survivra pas au déshonneur...

Cette terreur perpétuelle accroissait ses angoisses...

C'est à la suite d'un de ces abattements qui devenaient plus fréquents, à mesure que les jours s'écoulaient, qu'elle se décida, sur de vives instances, à s'enquérir auprès d'un des créanciers de son mari de ce qui s'était passé depuis sa disparition.

— Cette perplexité est trop pénible pour vous, lui dit Maurice. Qui sait, peut-être rapporterez-vous une bonne nouvelle...

— Hélas ! Est ce possible ? répondit-elle...

— Fasse le ciel que j'aie réussi ! pensa Maurice, en revenant s'installer sur une table de travail auprès de son oncle, toujours immobile et muet dans un fauteuil. Ce malheureux n'a-t-il donc pas assez souffert... Dieu n'aura-t-il pas pitié de lui ?...

Sa prière, Dieu devait l'exaucer ce jour-là, et promettre chez l'infortuné cette secousse terrible que, comme l'avait dit le docteur lui rendrait la raison.

Maurice avait roulé le fauteuil de son oncle devant la fenêtre, afin de lui permettre de voir dans le petit jardin, et s'était mis à écrire, quand un cri rauque le fit brusquement lever la tête.

Debout, les yeux brillants d'une indicible, pour la première fois son oncle parla :

— Perdu... Je suis perdu, fit-il, la voix rauque.

Du geste, il indiqua le jardin de plain-pied avec la pièce qu'ils occupaient. Et lourdement il retomba dans son fauteuil.

Un homme avait poussé la porte toujours ouverte de la rue, et traversé le jardin. Avant même que Séguin eut put interroger son oncle, il se présentait, le chapeau à la main, devant lui.

— Vous ne me remettez sans doute pas, monsieur. dit-il.

— En effet, répondit Maurice, tout entier à l'effrayante transformation qui s'était produite chez son oncle...

— Je suis agent de la sûreté... M. Etienne. Je me trouvais dans le cabinet de M. le Directeur de la prison de Clairvaux... C'est moi qu'on avait chargé d'arrêter Daniel Hubert à l'*Hôtel de Normandie*

A ces mots, Famin, sans force pour se lever, cacha instinctivement dans ses mains son visage devenu livide au point que Séguin crut qu'il allait mourir.

Comprenant alors, il vint à lui en disant à l'agent :

— Excusez-moi... mais j'ai là un ami malade et...

— C'est à moi de m'excuser, répartit M. Etienne, en s'approchant à son tour de Famin ; dans ma précipitation, je n'avais pas vu monsieur...

Et, le regardant avec intérêt, mais sans surprise, il ajouta :

— Remettez-vous, monsieur... le but de ma visite n'est pas de nature à vous effrayer... bien au contraire... et j'ai la conviction que vous écouterez avec intérêt ce qui m'amène chez M. Séguin...

Celui-ci éprouva un immense soulagement. La crainte atroce que venait de rallumer en lui la raison, se dissipa. Ainsi donc on ne l'avait pas reconnu. Le malheureux oubliait les terribles ravages de ses traits, ses cheveux blanchis, sa vieillesse subite qui le transformaient.

Soulagé lui aussi, son neveu, par une forte pression de main, lui fit comprendre qu'il n'avait rien à redouter, et, se tournant vers M. Etienne :

— Je vous écoute, monsieur, dit-il.

L'agent de la sûreté s'installa en face de lui, sur une chaise, et murmura :

— Comme je vous le disais monsieur, c'est moi qui fus chargé de l'arrestation de Daniel Hubert. Mon erreur amena le résultat que vous connaissez malheureusement trop bien.

— Tout autre l'aurait commise comme vous...

— Peut-être... Mais comme j'en ai souffert dans mon amour-propre et dans mes intérêts, je me suis fait le serment de la réparer. J'ai mis dans ma tête de reprendre celui que j'avais si sottement laissé échapper...

— Daniel Hubert ?...

— Justement...

— Et vous avez réussi ?

— Pas encore... mais je brûle. D'abord laissez-moi vous renseigner plus ample-ment avant de vous demander le service que j'attends de vous.

L'oncle et le neveu échangeaient un regard. L'agent de la sûreté continua.

—Pour arriver à mon but, le meilleur moyen était de reprendre la trace de Daniel Hubert au moment même où elle m'avait échappée. Je me rendis donc au Havre, à l'hôtel de Normandie, où je me présentai comme le frère de M. Maurice Séguin, qui avait dû arriver d'Amérique par le dernier paquebot. Naturellement, il me fut répondu qu'en effet un voyageur de ce nom était descendu à l'hôtel et était parti sans dire sa destination.

Feignant une grande contrariété, j'allais me retirer, quand l'hôtelier me rappela :

—Attendez-donc, me dit-il, je crois bien que ce monsieur m'a écrit deux ou trois jours après son départ.

Vous voyez mon étonnement, moi qui savais qu'à cette époque vous n'étiez guère en état d'écrire.

—Vous me rendrez bien service si vous pouvez me donner cette adresse, dis-je au maître d'hôtel.

L'hôtelier fouillait dans le tiroir de son bureau tout en disant :

—Oui, oui, je me souviens maintenant de sa lettre, c'était au sujet de bagages, que dans sa précipitation à quitter l'hôtel, il avait négligé d'emporter... et tenez, justement, la voici cette lettre.

La chance me favorisait mieux que je ne pouvais l'espérer.

A ce point de son récit, M. Etienne fit un arrêt, et s'adressant plus directement à Maurice Séguin :

—Monsieur, dit-il, vous connaissez-vous des parents dans ce pays ?..

Celui-ci tressaillit légèrement.

—Cela se peut sans que je le sache, répondit-il, car c'est la première fois que je viens en France. Puis en admettant même que mon état de santé ait été assez satisfaisant pour m'en informer, j'ai cru devoir me conformer au désir que vous aviez manifesté de ne pas ébruiter pendant quelque temps...

—C'est juste... et je vous remercie d'autant plus sincèrement que votre intervention aurait peut-être dérangé mes plans.

Et, reprenant sa première position, le pétulant petit homme tira de sa poche une enveloppe en continuant :

—La voici cette bienheureuse lettre... et bien que je ne suppose pas qu'elle émane de vous, elle est bien signée de votre nom. Voyez : " Maurice Séguin, au château des Crèches, près Rouen."

Il fit passer le papier sous les yeux de Maurice et de Famin.

—Possédant un indice précieux, je me mis aussitôt en campagne, et j'appris qu'en effet, il existait, près de Rouen, un château dit des Crèches, habité par deux vieilles dames du nom de Séguin. Deux dames, ça n'était pas suffisant. Poussant mes investigations plus loin, j'acquis la certitude qu'un homme, nouvellement arrivé, était devenu l'hôte des Crèches depuis un laps de temps qui concordait parfaitement avec l'époque de la fuite de Daniel Hubert. Après quelques jours d'une surveillance prudente, j'étais fixé ; je tenais mon homme.

—Vous l'avez arrêté ?..

—Non pas, je vous ai dit que je brûlais seulement. D'abord, pour l'arrêter, il aurait fallu m'introduire dans la maison, effrayer nécessairement les respectables dames qui l'habitent, être forcé de réclamer main-forte... et j'ai mille raisons pour accomplir ma besogne tout seul...

—Alors ? interrogea Maurice.

—Alors j'attends l'occasion favorable, et c'est pour la faire naître, cette occasion, que je suis venu... Je veux bien croire que vous ne me refuserez pas de m'aider dans une tâche où nos intérêts, pour être différents, n'en sont pas moins liés.

—Je ne comprends pas ? Que dois je faire ?

—Vous présenter là où il habite en demandant à voir votre ancien compagnon de voyage... Nul doute que cette visite inattendue lui fasse écourter son séjour... Il ne pensera qu'à fuir. Une fois sur les routes, j'en fais mon affaire. Il n'ira pas loin sans que je lui barre le chemin... Lui pris, nous nous occuperons des complices, s'il y a lieu...

La pâleur de Famin recommença à s'accroître.

—Vous pensez donc qu'il n'était pas seul ? demanda Maurice.

—Peut-être... deux hommes qui s'étaient présentés le même soir à l'hôtel, demandant à vous voir, et qui ont suivi Daniel Hubert dans sa fuite... Un petit vieillard trapu,

portant lunettes, et un autre de plus haute taille, brun, le teint coloré... Ces deux-là, je les reconnaîtrais comme je vous reconnaîtrais tous les deux, messieurs, ajouta M. Etienne, sans se douter qu'à sa première erreur il en ajoutait une seconde, qui, cette fois, profitait à Famin, dont la figure se rasséréna.

—Mais occupons-nous d'abord du sujet principal. Acceptez vous, M. Maurice, de me rendre le service que je vous demande ?

—J'accepte, fit Maurice Séguin.

—Merci. Demain une voiture viendra vous prendre qui vous conduira au château des Crèches. Pour donner une authenticité plus parfaite au personnage que vous représenterez, vous y trouverez la propre malle de Williams Jordan, que je me suis procurée. Car n'oubliez pas que c'est sous le nom de Williams Jordan, celui qu'il avait pris quand vous le rencontrâtes, que vous devez vous faire annoncer. Le cocher est prévenu, vous n'aurez qu'à vous laisser conduire... Le reste me regarde.

M. Etienne se confondit encore en remerciements auprès de Maurice Séguin comme auprès de Famin, et gagna la porte du jardin.

—De cette façon, murmura-t-il joyeusement, je n'aurais pas besoin de me muir d'un mandat d'amener, ni d'avoir recours à l'intervention d'un commissaire... Allons, allons, nos galons ne sont pas loins...

Il referma la porte du jardin, quand Sabine Famin y arriva.

—Pardon, madame, dit-il, vous êtes de la maison ?...

—Oui, monsieur...

—Veuillez excuser ma demande indiscrete... mais je ne voudrais pas encore déranger ces messieurs... Voulez vous avoir l'obligeance de prévenir M. Maurice Séguin que c'est à onze heures précises que la voiture viendra le prendre demain...

Et, sans s'attarder à l'étonnement que ce nom de Maurice Séguin produisait sur elle, il s'éloigna tout courant.

La stupéfaction de Sabine atteignit son paroxysme à la vue de Famin qui lui tendait les bras...

—Toi... toi... sauvé !...

—Oui, sauvé... sauvé de la mort !...

—Sauvé de tout... fit-elle avec une explosion de joie, en lui montrant une, deux, trois lettres de créanciers. Tous payés... vois, lis, payés intégralement...

—Payés ?... répéta Famin qui ne comprenait pas.

—Oui, d'abord, chez le premier où je me suis présentée, je ne pouvais croire...

Alors, j'ai couru, et partout, partout même réponse...

—Mais qui donc a payé ?...

—Comment peux-tu le demander ?... Maurice... le brave cœur... notre cher neveu... Mais on vient de me dire qu'il était ici... Qu'il vienne donc que nous le remercions de notre joie, de notre bonheur... de celui d'Eva...

—Tais-toi, malheureuse... tais-toi... fit Famin, la gorge serrée de sanglots. Ne prononce pas le nom d'Eva...

Croyant à une nouvelle crise, sa femme le regardait avec effroi :

—Qu'y a-t-il, de grâce ?... parle, Georges...

—Il y a que celui que nous croyions notre neveu est un misérable qui nous a trompés... un infâme qui abusait de ta confiance... Il y a que c'est à un assassin que tu voulais donner notre enfant, notre pauvre Eva...

—Mon Dieu ! fit Sabine en se rappelant ses projets. Quel châtiment !

—En me sauvant, cet infâme me fait son complice... car cet argent ne lui appartient pas plus qu'à moi... complice d'un voleur...

—Il n'y a pas de vol en tout ceci... dit une voix, celle de Maurice Séguin. C'est par mon ordre que Me Clergeot a payé... Quoi de plus naturel, *mon oncle* ?...

—Son oncle, fit Sabine... Que dit-il ?

—La vérité... Remercions celui que le ciel nous a conservé. Femme, embrasse le fils de Jean Séguin.

Maurice leur ouvrit ses bras.

Il y eut une longue effusion, puis, à travers les sanglots de reconnaissance, difficilement comprimés, de rapides explications.

—Mais, dit Sabine, pourquoi depuis tant de jours n'avoir pas parlé... pourquoi ne pas vous être fait connaître ?... Qui vous retenait ?

Famin répondit :

—Maurice Séguin ne pouvait parler parce que...

Le doigt sur la bouche, son neveu arrêta l'aveu de l'oncle en continuant :

—Parce que la justice m'avait recommandé le silence... Oh ! oui, chère tante, il me tardait de vous crier à tous : c'est moi ! Oui, j'avais hâte de vous connaître, de vous embrasser, mais j'ai dû me taire, comme vous vous taisez aussi jusqu'à ce que l'heure du châtement soit venue !...

Elle était trop émue pour approfondir ces explications, un peu superficielles...

—Mais Eva... Eva, là bas, auprès de ce misérable... me permettez vous de la prévenir, au moins ?

—Gardez-vous en bien. Jusqu'à demain notre secret ne nous appartient pas. Nous avons promis le silence absolu à l'homme qui sort d'ici.

Elle put cependant écrire à ses sœurs cette lettre affectueuse pour elles et sa fille, qui arriva le matin de cette journée bénie où la joie semblait renaître aux Crèches.

—Eh ! bien, mon oncle, dit Maurice, quand il se retrouva seul avec lui, tout nous favorise. Cet homme ne vous a pas reconnu, et l'infâme Hubert voudrait il vous entraîner dans sa perte, qu'on se refuserait à prêter foi à ses accusations.

—Aux siennes, peut-être... mais à celles de l'autre... Ce Gervaise que j'ai écouté... ce Robine qui m'a entraîné jusqu'au...

—Taisez-vous, mon oncle... et ayons confiance dans la Providence qui ne nous a pas abandonnés jusqu'ici...

VI

Le lendemain, à l'heure indiquée par M. Etienne, une légère voiture, sorte de phaéton de campagne, s'arrêtait devant la porte du jardin. Le cocher, un campagnard aux cheveux rouges, de légers favoris, vulgairement appelés *patte de lapin*, sur les joues, le col de sa houppelande fortement relevé sur son menton, sans descendre de son siège, se contenta de faire claquer son fouet pour avertir de son arrivée.

—C'est vous qui avez ordre de nous conduire ? demanda Maurice. Il fit un signe affirmatif de la tête.

—Vous êtes seul ?

Même réponse muette de l'automédon, qui désigna, du bout de son fouet, une malle solidement amarrée sur le derrière du véhicule.

—Ah oui ! la malle annoncée, fit Maurice qui se rappelait la conversation de la veille. En ce cas, il reste une place libre...

Pour la troisième fois, le cocher inclina la tête...

—Votre cheval est-il assez solide pour prendre une troisième personne jusqu'à Barentin ?

La tête de l'automédon exécuta encore son mouvement de haut en bas.

—Décidément il n'est pas bavard, se dit Maurice Séguin.

La place pour laquelle s'était engagée cette conversation, si terne d'un côté, était destinée au Révérend Père Juste. Un incendie avait détruit la veille une importante usine à Barentin, laissant sans abri et sans pain de nombreuses familles d'ouvriers, auxquelles l'excellent homme désirait aller sans retard distribuer des aumônes. A ce désir, s'ajoutait celui d'accompagner son cher Maurice, dont c'était la première sortie sérieuse depuis sa convalescence. Il avait été convenu que Famin et sa femme resteraient à la maison, et qu'ils seraient prévenus sans retard dès qu'ils pourraient se rendre aux Crèches.

Le prêtre prit place près du laconique cocher, tandis que Maurice s'installait sur la seconde banquette. La voiture détalait rapidement pour ne s'arrêter qu'à Barentin. Profitant du repos nécessaire pour faire souffler la bête, tous deux gagnèrent le lieu du sinistre.

Un tableau déchirant s'offrit à leurs yeux. Le feu anéantissant, en quelques heures, un quartier entier, avait jeté à la rue de nombreuses familles d'ouvriers, désormais sans gîte. Des femmes étaient là, larmoyant devant les misérables restes d'un mobilier sauvé à la hâte, des groupes d'enfants, entortillés dans des lambeau de couvertures sanglotaient de faim et de froid... tandis que les hommes, dépaysés, les bras ballants, consi-

déraient, hébetés et sans courage, les ravages du fléau qui les jetait à la misère... que le mouvement d'un jour de marché rendait plus sinistre encore... La charité du missionnaire trouvait là un champ vaste, et les ressources de sa bourse et de celle de Maurice furent vite épuisées. Ils s'éloignaient, tout tristes de ne pouvoir laisser tomber une dernière aumône dans les mains qui se tendaient encore, une scène navrante les retint. Assise sur un grabat à demi consumé, une femme, jeune encore, serrait sur sa poitrine un enfant nouveau né. Près d'elle, un bambin d'une dizaine d'années cherchait à la consoler.

—Ne pleure pas, mère, disait-il, une âme charitable aura pitié de nous...

Mais la mère hochait tristement la tête, les yeux fixés sur le petit malheureux que la vie semblait abandonner...

En apercevant le prêtre, l'enfant vint à lui.

—Monsieur, dit-il... ayez pitié de nous, voyez, mon petit frère va mourir...

Oubliant que sa bourse était vide, Maurice portait la main à sa poche.

—Nous avons passé la nuit dehors, continua le bambin... Pour nous, c'est rien... mais c'est pour le petiot que nous avons peur... Ayez pitié de nous...

—Hélas ! mon pauvre enfant, nous n'avons plus rien... fit le prêtre.

—Si encore nous étions près de chez nous, nous l'enverrions jusque-là, ajouta Maurice.

—C'est donc bien loin que vous demeurez ? demanda l'enfant.

—C'est à Rouen même...

—J'ai de bonnes jambes, continua le bambin... et d'ailleurs c'est jour de marché, les occasions ne me manqueront pas pour me faire conduire jusque-là...

Maurice, après s'être consulté avec le R. P. Juste, écrivit rapidement quelques lignes sur un feuillet, qu'il détacha de son calepin.

—Ecoute, lui dit-il, tu vas te rendre à cette adresse... Tu sais lire ?

—Oh ! oui, monsieur ..

—Eh bien ! lis ce qui est écrit là...

Il épela à mi-voix :

—“ Mon cher oncle, veuillez remettre cent francs au porteur de ce billet : Maurice Séguin.”—Cent francs ! mais c'est la fortune...

—Va sans retard, continua Maurice, et prends le chemin de fer pour revenir plus vite...

—Soyez tranquille, mes bons messieurs ; dussé-je courir tout le temps, je ne serai pas long à revenir.

Et, retournant à sa mère, en agitant le feuillet :

—Mère, dit-il, cesse de pleurer... Nous sommes sauvés, le petiot ne mourra pas...

Péniblement, la pauvre femme se mit debout pour joindre ses remerciements à ceux de son fils, mais le Révérend Père Juste et Maurice Séguin s'étaient déjà perdus dans la foule...

Au moment où l'enfant avait lu les quelques lignes tracées sur le feuillet, une jeune fille suivie d'une servante, portant un énorme panier, s'était détachée du groupe qui les entourait.

—Vincente, as-tu entendu le nom qu'a dit cet enfant ? demanda-t-elle.

—Non, mademoiselle Eva, répondit la bonne, très occupée à faufiler son panier à travers les files serrées des gens de la campagne.

—Tant pis... c'est curieux, il m'a semblé...

—Quoi donc, mademoiselle ?

—Rien... dit-elle, en continuant à marcher...

Le Révérend Père Juste et son compagnon avaient rejoint la voiture, dont le conducteur, de plus en plus enfoncé dans son carrik, occupait déjà le siège.

—Allons, au revoir, et bonne chance, mon cher enfant, dit le missionnaire. Vous savez que je ne peux vous accompagner plus loin...

—Mais la voiture pourrait vous reprendre en repassant...

—Trop fatigué pour revenir aujourd'hui, dit la voix de l'automédon, qui semblait sortir d'une cave, tant son collet lui fermait la bouche...

Il aurait pu s'épargner ces laconiques paroles, les seules qu'il prononça pendant tout le trajet, car le Révérend Père Juste avait décidé qu'il passerait la nuit à la cure de Barentin.

Coupant court aux derniers épanchements des deux hommes, le cocher fouetta son cheval, qui, après un détour, entraîna le véhicule sur la route du château des Crèches, où nous l'avons vu arriver dans un précédent chapitre.

Cependant Eva et sa bonne Vincente continuaient leur promenade dans le marché... Sur une place, encombrée de charrettes de toutes sortes, la première reconnut le petit bonhomme qui paraissait l'intéresser quelques instants auparavant ; son billet bien serré dans sa main, il s'inquiétait auprès des nombreux charretiers de la première voiture qui partirait pour Rouen, pour solliciter une place.

La jeune fille resta pensive... puis comme obéissant à une résolution subite... Elle se dirigea vers le gamin.

— Mon ami, lui dit-elle... tu cherches une voiture pour retourner à Rouen ?

— Oui, mademoiselle.

— Veux-tu que je t'évite le voyage ?

— Sans doute... mais comment ?

— Et te donnant immédiatement l'argent que tu vas chercher... Je connais la personne qui t'a remis ce billet, ne t'inquiète pas ; de cette façon ta mère n'attendra pas... ni ton petit frère non plus... Veux-tu ?

— Mais je crois bien, mademoiselle... car je commençais à désespérer...

— Eh ! bien, voici tes cent francs... donne-moi le billet...

— Mais c'est donc que le bon Dieu veut me rendre fou de joie, dit le gamin en courant tout joyeux rejoindre sa mère...

— J'avais bien entendu, fit Eva, après avoir lu les lignes tracées sur le papier. Que signifie tout ceci... ?

Vincente la rejoignit péniblement.

— Mademoiselle, dépêchons-nous de faire nos emplettes, lui dit-elle. Les marchands commencent à quitter leur place.

— Faisons comme eux, Vincente.

— Sans rien acheter... et que dira mademoiselle Juliette?... Partir... pourquoi ?

— Parce que je n'ai plus les cent francs que ma tante nous avait donnés.

— Vous avez dépensé tout le billet ?

— Mais vous n'avez rien acheté ?...

— Si fait... ceci, dit elle, en lui montrant le billet de Maurice Séguin.

— Ça... un bout de papier... c'est tout...

— C'est tout ce que je voulais, Vincente.

Devant la porte du petit logement habité par le principal clerc, dans la maison de Me Clergeot, Daniel Hubert reprit haleine un moment, avant d'exécuter sur le bois un léger grattement, qui devait être un signal convenu des deux scélérats.

Robine vint ouvrir, et, parodiant l'entrée de son complice, lors de sa précédente visite, s'inclina à son tour, avec une politesse exagérée, non sans rire largement.

— C'est bien à M. Maurice Séguin, le fils de l'heureux héritier de Jean Séguin, que j'ai l'honneur de parler... ?

Daniel se contenta de hausser les épaules, et sans autres périphrases, demanda :

— Où sont les papiers... ?

— Quels papiers... ?

— Les pièces soustraites dans l'enveloppe, remise par moi à Me Clergeot.

— Des pièces... des pièces soustraites... ?

— Assez de railleries, n'est-ce pas, répondit-il froidement. C'est toi qui a pris ces pièces, rends-les moi.

— Ouais, M. Séguin consent aujourd'hui à tutoyer son vieil ami... c'est bien de l'honneur.

— Répondras-tu, enfin... ?

— Une minute... que diable ! Ne nous fâchons pas, mon jeune camarade.

— Combien veux-tu pour me les restituer... ?

Robine esquissa un sourire de contentement, passa lentement sa grosse main sur son menton, et se carra bien commodément sur son siège.

— Ah ! à la bonne heure. Du moment que nous parlons sérieusement, on va pouvoir s'entendre. Mets-toi là, mon cher client... bien en face... et causons en bons amis... sans volerie.

Daniel, tout nerveux, prit place sur le siège qu'il lui indiquait.

Alors commença entre les deux complices un dialogue amer, durant lequel chacun des deux coquins lutta de ruse et de finesse avec l'autre, Daniel Hubert voulait se faire rendre les pièces dont il avait absolument besoin pour toucher l'héritage de Jean Séguin chez Me Clergeot.

Robine avoua avec cynisme qu'il avait ces deux pièces et exigea la moitié de l'héritage en échange.

Daniel Hubert refusa avec violence. Robine lui démontra sans peine que c'était son seul moyen de salut, à moins d'entreprendre un voyage en Amérique ce qui pourrait causer des contretemps fâcheux.

— Enfin, finit-il, essaie toujours, le jeu en vaut la chandelle... Bonne chance, Daniel Hubert.

A ces ironiques paroles, son visage se contracta atrocement. Le feu de ses yeux s'alluma terrible.

— J'accepte, dit-il tout à coup. Aussitôt que Me Clergeot se sera exécuté, tu auras ta part. Donne moi les pièces...

Robine le regarda gouailleur :

— Comment dis tu ça ?

Il répéta.

— Je consens à partager ; rends-moi les pièces...

— Distinguons. Tu consens, c'est parfait, mais ça ne suffit pas. Je n'ai pas de raison de douter de ta bonne foi... cependant je préfère ne pas tenter l'épreuve. Donc ; avant de me dessaisir de ces précieux documents, tu trouveras bon que j'exige une petite formalité, histoire de t'enlever la tentation de me tirer la révérence au bon moment...

— Une formalité ?

— Une garantie, si tu aimes mieux.

— Soit, fit-il, si tu n'a pas confiance en moi...

— Confiance mitigée.

— Quel genre de garantie puis-je te donner ? demanda Daniel, sans relever cette appréciation peu obligeante.

— Tu vas le savoir. N'as-tu pas informé Me Clergeot qu'un ami sérieux t'offrait un placement avantageux ?

— Oui ; un prétexte pour hâter mon envoi en possession.

— Inutile de me l'avouer... le prétexte va devenir une vérité, car ce financier sérieux est notre vieil ami Gervaise...

— Gervaise ? Je le croyais mort.

— Il ressuscitera pour la circonstance.

— Explique-toi mieux.

— Suis-moi bien. Dès demain tu informes Me Clergeot qu'un monsieur Gervaise, le financier déjà nommé, consent à t'avancer une somme de *quinze cent mille francs*, pour que tu ne perdes pas le bénéfice du placement en question, et qu'il aura à rembourser l'obligé prêtre aussitôt que ta situation sera réglée... Comme caissier de l'étude, je n'ai pas besoin de te dire que je m'arrangerai de façon à ce que ce bon M. Gervaise n'attende pas.

— Je n'en doute pas... Mais le notaire ne peut régler ma situation qu'autant que j'aurai les pièces, et je ne les ai pas...

— Tu les auras demain, aussitôt après avoir donné l'ordre à Me Clergeot du remboursement qu'il aura à effectuer. Tu lui remettras une lettre du financier Gervaise, que je vais te libeller immédiatement, pour qu'il y appose son *visa*, et qui servira de reçu au moment du remboursement... Est-ce compris... et accepté... ?

— Oui.

— Tout est pour le mieux. Le temps d'écrire ces quelques lignes.

Il disposa sur son buvard une feuille de papier blanc, trempa sa plume dans l'encrier et commença sa rédaction. D'un mouvement naturel, Daniel Hubert ramena sa chaise plus près de la table étroite qui les séparait. Ainsi placé, sa tête touchait presque celle de Robine, penché sur son papier.

— Les bons comptes font les bons amis. Chacun sa part... dit celui-ci, tout en écrivant.

Hubert saisit son couteau et, se redressant brusquement, prompt, terrible, lui enfonça la lame entière dans la gorge.

—Tu te trompes, Robine... car cette fois je garderai tout, cria-t-il.

L'autre s'affaissa, sans un cri, la carotide tranchée de ce coup effrayant. La table culbuta sous son poids, entraînant dans sa chute la lampe de porcelaine, qui s'écrasa sur le parquet. L'assassin se trouva, dans l'obscurité, anxieux, épiant si un bruit insolite n'éveillait pas les voisins. Le silence régnait. Longtemps encore il demeura immobile, retenant son souffle, prêtant l'oreille. Enfin il se pencha dans l'ombre, sur le corps de sa victime et sa main, à tâtons, se posa sur son cœur ; il ne battait plus, Robine était mort.

Maîtrissant un égarement passager, il comprima son front de ses mains humides, d'une moiteur chaude, pour rassembler ses idées. C'était les pièces qu'il lui fallait... Oui, ces pièces qui lui donneraient la fortune, toute la fortune de Jean Séguin.

Son esprit recouvrait toute sa lucidité ; le criminel endurci ne tremblait plus. Se laissant choir sur les genoux, il chercha à tâtons les poches du mort. La position prise par le cadavre en tombant, l'empêchait de fouiller dans celle qui contenait l'enveloppe. Ses mains s'écorchaient aux débris de la lampe, sans résultat. La lueur momentanée d'une allumette lui permit de se rendre compte. A plat sur la poitrine, Robine gisait sur le parquet, la tête dans une mare de sang, qui coulait noir et fumant de l'horrible plaie du cou. Un frisson atroce le saisit pour la seconde fois, et dans la nuit qui lui parut plus intense, lorsque l'allumette s'éteignit, une indicible terreur s'empara du misérable.

—Allons, allons, murmura-t-il en se secouant... n'ai-je donc plus de courage !

Il alluma une des bougies de la cheminée. La clarté calma ses alarmes et lui rendit son sang-froid. Il souleva le cadavre en se raidissant, et s'empara d'une main fiévreuse de l'enveloppe. Épuisé par cet effort, il abandonna le corps qui s'abattit sur le plancher avec un bruit sourd. Instinctivement il s'était reculé... une chaise culbuta dans son brusque mouvement... A ce moment des pas s'entendirent dans le corridor ; quelqu'un s'arrêta devant la porte.

—Etes-vous malade, M. Robine ? dit une voix, celle d'un voisin sans doute.

Daniel souffla promptement la bougie. Il crut que son cœur était près d'éclater dans sa poitrine, sous ses battements précipités.

—M. Robine... ? répéta la voix. Il ne répondit rien. La voix demanda alors :

—Voulez-vous que je prévienne en bas, chez Me Clergeot... ?

Toujours silencieux, il perçut les pas qui s'éloignaient rapides. Une angoisse mortelle le saisit... on descendait à l'appartement du notaire ; dans un instant, on reviendrait... on le trouverait en présence du cadavre de Robine... Il fallait fuir, fuir sans retard. Par la porte entr'ouverte il sonda la demi-obscurité du corridor désert, et se jeta dans l'escalier. Dans la rue, il respira plus librement et continua à s'éloigner en courant.

Lorsque le dernier train, qu'il put saisir à temps, l'eût déposé à la station de Malau-nay, ce fut pour lui un bien-être énorme de se trouver seul dans la campagne endormie. Dans les rues éclairées de Rouen, au milieu de ses voisins de wagon somnolents, il n'avait pu se défendre d'une insurmontable terreur. Isolé maintenant, le calme revenait, l'horrible vision du cadavre de Robine s'évanouissait devant la réalité de la réussite prochaine. Froissant dans sa poche l'enveloppe dérobée, il murmura :

—Dès demain les pièces chez le notaire... et les millions sont à moi.

Et, pressant la pas sur la route déserte, cette phrase revenait sans cesse, comme un vertige :

—Tout l'argent pour moi... pour moi seul !

Enfin le sable craqua sous ses pieds dans le jardin des Crèches. La tête baissée, il continuait d'avancer, quand une clarté le frappa au visage, l'aveuglant eubitement. Il s'était arrêté net. Qui donc était là à pareille heure ? Quelqu'un, dissimulé dans l'ombre, dirigeait sur son visage la lumière d'une lanterne d'écurie.

—Ne vos effrayez pas... Je suis postillon... On m'a permis de faire reposer mon cheval ici... J'allais chercher un sceau d'eau pour le faire boire...

Le jet de lumière changea de direction... L'homme s'éloignait, balançant d'un mouvement régulier sa lanterne qui profilait sa silhouette gigantesque sur les pelouses.

Daniel Hubert monta le perron. Tout dormait dans la maison. Vincente seule veillait pour l'attendre.

—Comme vous rentrez tard ! lui dit-elle en l'aidant à se débarrasser de son chapeau et de son pardessus, qu'elle accrocha à l'une des patères du vestibule.

Tout à coup elle poussa un cri.

—Ah ! mon Dieu... que vous est-il arrivé... votre front est couvert de sang... vos mains aussi...

Il devint d'une teinte livide.

—Du sang, bégaya-t-il... du sang... où donc ?...

—Mais ici, là... voyez sur votre vêtement même.

Elle lui indiquait du doigt les taches, que, dans sa fuite précipitée, il n'avait pas songé à faire disparaître. Ce court examen lui donna le temps de trouver une explication.

—Ce n'est rien, dit-il. En venant à pied de la gare, j'ai heurté dans l'obscurité un tas de pierres sur lequel j'ai culbuté maladroitement. Le mal est si peu grave que je n'y songeais plus...

—Ces demoiselles, continua Vincente, vous ont *espéré* jusqu'à près de onze heures.

—C'est fort aimable à elles, mais je leur ai dit cent fois de ne jamais veiller pour m'attendre.

—C'est à cause de votre ami qui est arrivé dans la journée...

Daniel, qui traversait le hall pour gagner l'escalier, se retourna.

—Un ami...? Quel ami...?

—Un monsieur à qui vous avez dit de venir passer quelque temps aux Crèches.

—Je n'ai fait à personne une invitation de ce genre.

—Vous ne vous souvenez plus sans doute... mais en le voyant...

—Comment, en le voyant... Il est donc ici...?

—Bien sûr... même que la voiture qui l'a amené est encore à l'écurie. Le cocher a demandé à rester ici une partie de la nuit, histoire de faire reposer sa jument. N'avez-vous donc pas remarqué de la lumière dans la remise...?

C'était l'explication de son étrange rencontre du jardin.

—Oui, en effet... dit-il. Et cet ami est à la maison...?

—Naturellement, puisqu'il doit passer plusieurs jours aux Crèches.

D'abord, en ne vous rencontrant pas, il voulait partir... mais ces demoiselles ont tant insisté, qu'il a fini par accepter de rester... pour vous attendre... Si j'en juge par l'heure avancée de la veillée, le temps n'a pas dû paraître long, ni aux uns ni aux autres... et...

Impatient par les bavardages de la vieille servante, il l'interrompit :

—Et quel est le nom de cet ami ?

—Un nom bizarre... Attendez un peu... Ah ! ma foi, je ne m'en souviens plus...

Mais au fait, vous le lirez là, sur sa malle, qui est restée dans le vestibule.

Le pressentiment d'un danger fit trembler Daniel Hubert. La servante se baissa pour éclairer la caisse énorme, apportée par le conducteur. Un cri de surprise lui échappa en reconnaissant la malle qu'il avait apportée d'Amérique.

Vincente, cependant, épelaît le nom inscrit en belle anglaise sur la plaque de cuivre du couvercle.

—Williams Jor...dan... dit-elle. C'est bien ça... il se nomme Williams Jordan votre ami.

—Williams Jordan, c'est impossible, murmura t-il, la gorge serrée...

—Ah ! vous vous rappelez à ci'heure, fit la servante, supposant, à son exclamation, que la mémoire lui revenait.

Il ne répondait pas. Une immense terreur montait dans son cerveau, surexcité par cette journée terrible. Tout son sang-froid s'effondrait sous le coup de ce cauchemar. Il voyait devant lui un abîme profond, vers lequel une force inexplicable le poussait. Déjà il songeait à la fuite...

Le bruit d'une serrure et la voix de Vincente le réveillèrent de ce dangereux anéantissement.

—Voici la porte close, dit elle, en ajoutant à son trousseau de clefs celle de l'entrée. Ne faites pas attendre davantage votre ami... Je vous éclaire...

Les jambes brisées, il la suivit. Elle continuait à parler, se retournant à chaque marche.

—J'ai installé pour M. Williams Jordan un grand lit dans la "chambre de Maurice," pardon, je veux dire la chambre que ces demoiselles vous destinaient jadis.

—C'est là qu'il est...?

—Pas pour l'instant ; il a préféré vous attendre dans votre chambre... il avait à écrire, et ne voulait pas se coucher sans vous avoir vu... Bien certainement qu'il est encore éveillé.

Ils étaient arrivés sur le palier du premier étage.

—Voyez, dit-elle, je ne me trompais pas... il y a de la lumière sous la porte. Entrez sans crainte, il est toujours là...

—C'est bien : vous pouvez vous retirer, Vincente.

—Je ne vous souhaite pas bonne nuit... vous causerez sans doute bien tard...

Elle éleva son bougeoir pour éclairer le corridor dans toute sa longueur, et ce ne fut que lorsque Daniel Hubert eut la main sur le bouton de la porte qu'elle continua à monter l'escalier. L'assassin demeura immobile dans l'obscurité, les yeux fixés sur la raie lumineuse fournie par la clarté du dedans. Cloué au sol par la même terreur vague, la force lui manquait pour franchir cette porte, derrière laquelle il trouverait l'explication de cette étrange énigme. Il redoutait de savoir ; la même idée de fuite le reprenait. Mais partir maintenant n'était plus possible. La porte du vestibule n'était-elle pas fermée ? Sous quel prétexte en redemander la clef à Vincente... ? Quelle raison donner à cette promenade nocturne, si peu en rapport avec les habitudes de la maison.

Une autre sortie existait bien, mais par un escalier spécial, qui communiquait avec sa chambre, et c'était là que l'attendait précisément l'inconnu qu'il redoutait de connaître. Et cependant quel soulagement de se retrouver solitaire, dans cette campagne sombre, sur ces routes désertes qu'il parcourait tout à l'heure... Libre au grand air, il attendrait, sans s'éloigner, la venue du jour qui dissiperait ses terreurs folles, ses hallucinations...

—Oui, terreurs bien folles, oui, hallucinations insensées, nées de la fièvre de mon cerveau... Qu'ai-je donc à craindre et pourquoi m'abandonner si longtemps à des pressentiments que rien ne justifie ? Non, je ne fuirai pas, parce que le danger ne peut exister pour moi... Williams Jordan, un ami... allons donc !... Quelque nouvelle fable pour m'effrayer, me forcer à partager encore... un Williams Jordan, inventé sans doute par Robine peut-être... et moi, insensé qui ne comprenais pas... qui voulais fuir... devant un danger imaginaire. Allons, allons, Daniel Hubert, Williams Jordan n'existe pas et Robine est mort ; la partie est belle pour toi.

VII

—Les douces et bonnes créatures ! dit le fils de Jean Séguin, quand après avoir pris congé de ses tantes, qui avaient tenu à lui faire visiter la "chambre de Maurice", il pénétra seul dans celle du misérable qui les trompait.

Cette "chambre de Maurice", aménagée avec un soin jaloux, par ces deux excellentes femmes, à cette époque lointaine où elles espéraient son retour, n'était-ce pas l'image du passé ? Le petit lit tout blanc semblait attendre l'enfant qui n'était pas venu. Le portrait, entouré de bouquets fanés, des objets de toutes sortes, mille riens y rappelaient le cher absent. On respirait là un parfum de douloureuse tendresse, de regrets éternels, encore pénétrant après quinze années de larmes amères. Dans la maison entière, le souvenir du cher neveu restait comme au premier jour.

—Chères femmes, dit-il ému, combien il me tarde de faire cesser votre fatale erreur et de vous crier : "Tantes bien aimées, un misérable vous vole une affection qui m'appartient, à moi, le fils de votre malheureux frère."

Encore quelques heures de patience ; ce souhait si chèrement acheté allait se réaliser...

—La patience ne suffit pas, ajouta mentalement Maurice Séguin, la prudence aussi est nécessaire.

Il pensait à Famin, dont la responsabilité au milieu de ce cahos inextricable d'odieuses actions, n'était pas complètement déchargée. Sauvé par lui de la banqueroute compliquée d'escroquerie, de par l'attitude de l'agent de la sûreté, le malheureux échapperait tout d'abord à l'accusation de complicité dont Daniel Hubert ne manquerait pas de se faire une arme. Si sa délation n'avait aucune chance d'être écoutée, il n'en était pas de même de son complice Robine. Dénoncé, perdu, celui-ci raconterait les faits, produirait des preuves, pour l'entraîner dans sa chute. Oublié par son complice, échappant au châtement, il n'en restait pas moins un danger pour lui ; l'intimidation continuelle, le chantage inévitable qu'il faudrait subir...

—Avec de l'argent on obtient beaucoup, fit Maurice Séguin... et, ma foi, dussé-je désobliger M. Etienne...

Sans achever sa pensée, il ajouta :

—Laissons venir Daniel Hubert... après il sera temps d'aviser.

La tête penchée sur ses deux mains, il reprit le cours de ses réflexions.

.....
La porte tourna lentement sur ses gonds... l'assassin de Robine entra dans la chambre :

Il avait fait si peu de bruit que Maurice, absorbé, ne leva pas la tête. Croyant celui qui l'attendait endormi, il s'avança de quelques pas, et articula hardiment :

—On vient de me prévenir que quelqu'un demandait à me voir...

—C'est moi... dit Maurice Séguin, en découvrant son visage...

—Lui ! lui... balbutia le misérable en reculant comme à la vue d'un spectre...

—Oui, moi, Maurice Séguin !

Affolé, l'infâme tourna plusieurs fois sur lui-même, comme un insensé, et courut à la porte...

—Restez, fit d'une voix forte le fils de Jean Séguin.

Ainsi qu'une machine subitement détraquée, il obéit à l'injonction et ne bougea plus.

Maurice vint à lui, et lui mettant la main sur l'épaule, le visage près du sien :

—Me reconnais tu, Williams Jordan le fourbe ? Me reconnais-tu Daniel Hubert l'assassin ?

Il se sentait fléchir sous un tremblement de tout son corps.

—Assassin, voleur, infâme, l'heure du châtement est venue...

Se laissant choir sur les genoux, il bégaya d'une voix rauque :

—Grâce, grâce... ayez pitié de moi...

—As tu donc eu pitié de moi, cette nuit où tu me frappais sans défense, quand je tendais les bras vers toi comme vers un ami ?

—Le danger m'a fait perdre la tête... sans lui je n'aurais pas commis de crime...

—Et après, continua Maurice en regardant sévèrement Daniel Hubert, quand me croyant mort, tu prenais mon nom, tu trompais les miens, pour voler la fortune de celui que tu avais assassiné..., était-ce le danger qui te poussait encore ?...

—Oui...

—Tu mens, car ton crime même l'avait écarté, ce danger, dont tu parles. Au lieu de fuir comme tu le pouvais, l'infâme idée t'est venue de profiter jusqu'au bout de ton forfait...

—L'entraînement.

—Tu mens...

—Les conseils perfides.

—Tu mens, te dis-je...

—La crainte des complices...

Un froid glacial tomba sur le cœur de Maurice Séguin, qui se tut subitement.

D'un regard à la dérobée, Daniel comprit ce qui se passait en lui. En une seconde, il entrevit sa situation moins désespérée... Une habile comédie pouvait le sauver encore. Il répéta en soulignant :

—Car j'avais des complices qui ont voulu...

Devinant son intention, Maurice l'interrompit en disant vivement :

—Pour toi comme pour eux, le châtement...

S'affaissant plus encore, se tordant à ses pieds, le misérable entama la scène inévitable du repentir.

—Le châtement, dites-vous, mais ne comptez-vous pour rien le remords et le repentir?... Est-ce quand vous m'aurez dénoncé, livré à la justice que je pourrais racheter ma faute... Ayez pitié de moi ! je suis jeune, et je me repens... par grâce, ne me perdez pas...

—Ne pas te perdre !... mais je n'en ai pas le pouvoir...

—Si, si, dit-il en redoublant ses sanglots... donnez-moi le temps de fuir, sans prévenir la police... et je pars loin, loin, loin... Jamais vous n'entendrez parler de moi... Par pitié, par grâce..., ne me perdez pas ; vous êtes jeune aussi..., vous êtes bon..., écoutez-moi, pardonnez-moi...

—Pour que tu succombes encore aux mêmes entraînements, n'est-ce pas ? Mais, dès demain, tu iras retrouver ces complices....

—Jamais, je le jure....

—Tu tenteras de revoir ce Robine ?...

—Robine... comment Robine ?

—Oui, Robine, ton complice, que la justice connaît aujourd'hui, qui sera arrêté demain peut-être, et qui te dénoncera, lui....?

—Je ne crains pas Robine.... Robine ne parlera plus, dit-il d'une voix sourde....

—Que veux-tu dire?

—Regardez, dit-il, en étendant ses mains vers la lampe...

—Du sang...? c'est du sang, fit Maurice, frissonnant malgré lui.

—Oui, du sang..., le sien....

—Tu l'as tué....

—Ce soir même...

Maurice s'écarta instinctivement avec horreur.

—Deux fois criminel, comment oses-tu implorer le pardon ? dit-il avec dégoût.

—Écoutez-moi encore, continua Daniel Hubert achevant son infâme comédie....

Une première fois, Robine avait armé sa main pour le crime..., faible, je l'avais écouté... Aujourd'hui il en exigeait un second....

—Un autre assassinat...

—Oui, le vôtre.... J'ai refusé.... "Sois, a-t-il dit, je ferai donc la besogne moi-même...." On n'échappe pas à Robine, monsieur Maurice Séguin. J'ai tué Robine... Maintenant, jugez si vous voulez me perdre, ou me sauver ?

Il fit deux ou trois fois le tour de la pièce avant de répondre, et s'arrêta enfin à quelque distance du scélérat....

—Daniel Hubert, la police a trouvé votre trace, et sait que vous êtes ici... J'en ai été informé par un de ses agents. Vous pouvez donc être arrêté dès demain, cette nuit même.... Je n'y puis rien....

—Laissez moi fuir....

—Partez.... d'ici demain soir, si on m'interroge, je me tairai... Mais, je vous le répète. hâtez-vous, car on doit vous suivre pas à pas....

Un éclair de joie brilla dans les yeux du scélérat qui se répandait en un flot de remerciements pour celui qu'il appelait son sauveur.

—Taisez vous, dit celui-ci, et faites vite.... Avez vous de l'argent.... Je ne peux rien vous donner...

—Non..., mais ce meuble dont voici la clé renferme une somme assez forte.... qui vous appartient....

—Ouvrez-le... et prenez-la.

Daniel exécuta son ordre en ayant soin de laisser la clé sur la serrure.

—Vous trouverez, monsieur, la valise avec toute votre correspondance.

—C'est bien, et les pièces qui me concernent....

—Une partie est dans ce tiroir.... J'ai déposé l'autre entre les mains de Me Clergeot...

—C'est bien... partez....

Sans quitter sa place, il lui désignait la porte.

—La sortie du vestibule est fermée, fit encore Daniel Hubert..., je vais descendre par l'escalier dérobé qui communique avec cet appartement.

—Hâtez-vous....

Au moment de refermer la porte sans tenture, il tenta un dernier remerciement.

Maurice Séguin s'assit devant la table sans répondre... Quand il l'eut vu disparaître, il courut vivement tirer le verrou.

—Que Dieu pardonne à ce misérable, comme je lui pardonne, dit-il alors. Qu'il échappe à la justice des hommes, ou qu'il subisse son châtement, peu importe maintenant, Robine est mort.... Famin n'a plus rien à craindre...

—Imbécile ! pensait l'infâme en descendant prestement l'escalier... qui condescend à me laisser une journée entière pour régler mes petites affaires... c'est plus qu'il n'en faut pour soulager le bon Clergeot d'un respectable morceau de l'héritage...

Et s'étant assuré que l'enveloppe de Robine était toujours à sa place dans la poche de son pardessus, il referma sans bruit la porte de l'escalier, et s'élança dans le jardin...

—Vous voyagez à pareille heure, dit près de lui une voix qui le fit tressaillir...

Il se remit vite en reconnaissant le cocher dont la rencontre l'avait si fort effrayé à son arrivée....

Il répondit avec assurance :

—Oui, il faut être à Rouen dans la nuit même....

—Comme ça se trouve..., j'y retourne à l'instant même... mon cheval est reposé et attelé... Si vous voulez profiter de ma roulotte... j'suis votre homme pour un coup de vin....

—J'accepte, fit Daniel, ravi de cette occasion inespérée...

—*Pour lors*, grimpez et en route...

—Tiens, vous n'avez qu'une lanterne, gare aux contraventions... et aux culbutes surtout...

—J'crains pas les premières...; quant aux secondes, vous m'avertirez, puisque la lanterne est de votre côté....

Le cocher s'assit dans l'ombre à côté de son nocturne client, et, d'un maître coup de fouet, enveloppa son cheval, qui partit un train d'enfer....

La fraîcheur de la nuit acheva de remettre Daniel Hubert des émotions terribles par lesquelles il venait de passer. Respirant à pleins poumons, il sentait l'espérance faire place aux effroyables angoisses. Hâtez-vous, lui avait dit sa trop confiante victime. Certes oui il se hâterait. Après quelques heures de repos pris dans un hôtel borgne de la banlieue de Rouen, il se rendrait chez Me Clergeot. Là, après avoir pris une part convenable au terrible événement qui le frappait dans la personne de son principal clerc, il lui exhibait les actes heureusement retrouvés dans ses papiers et obtenait dorés et déjà une forte avance. Nanti de la somme, il disait, non sans regret, un adieu éternel au reste de l'héritage, gagnait le Havre, d'où le bateau de Southampton le débarquait en Angleterre. Du diable si, là, il ne trouvait pas un moyen rapide de traverser l'océan.

Un coup de sifflet prolongé vint troubler le cours de ses rêves d'avenir...

—Qu'est cela ? fit-il...

—Faites pas attention... C'est un camarade qui m'a prié de le prendre en repassant. Il m'envoie le signal... et j'y réponds.

Il fit claquer son fouet par trois fois, et tira sur les rênes pour arrêter son cheval...

—Coucou..., dit une voix.

—Fait, ah ! Fait... répondit le cocher...

Une légère secousse indiqua à Daniel Hubert qu'un second voyageur venait de s'asseoir derrière lui... la voiture continua à rouler...

Il s'était replongé dans ses réflexions, lorsqu'en traversant un village, il crut s'apercevoir que la route suivie n'était pas celle qui mène directement à Rouen... Il en fit l'observation au-cocher...

—Qu'est-ce que ça vous fait si nous arrivons tout de même ? répondit l'automédon...

Pendant quelques instants il se tint coi... Mais bientôt, pris d'un léger soupçon, il se plaignit de nouveau... Il n'avait pas le temps de se promener ainsi... et avait hâte d'arriver...

—Vous regretterez peut-être après d'avoir été si pressé, fit l'automédon goguenard.

—Assez de plaisanteries, laissez-moi descendre...

Sans répondre le cocher fouetta vigoureusement son cheval.

—Monsieur, dit Daniel en se tournant dans l'ombre, vers son compagnon... Voulez-vous faire entendre raison à votre ami... Je répète que je veux descendre immédiatement.

Il ne reçut aucune réponse...

—Ah ! c'est ainsi, fit-il, en pressant un guet-apens... Je saurai bien te forcer à arrêter, dussé-je renverser ta bête....

Debout, il avança la main pour saisir les rênes.

—Fais donc pas le méchant, Daniel Hubert, cria le cocher...

A ce nom, prompt comme l'éclair, il ferma le poing pour frapper..., mais une forte lanière, jetée par derrière, lui entourait ses bras, et le réduisit à l'impuissance....

—Ne craignez rien, M. Etienne, dit le voyageur du fond, il est *ficelé*....

Une sueur froide inonda son front, et, poussant un cri de rage, il se laissa retomber sur la banquette...

—Voilà ce que c'est que de n'être pas sage, on se fait mettre en pénitence, fit l'agent de la sûreté...

Et, s'adressant à son compagnon invisible :

—Parfait, mon petit gas..., je te ferai obtenir une place dans ma brigade aussitôt ma réintégration. Pour l'instant, débarrasse-moi de tous ces oripeaux, j'étouffe.

En un clin-d'œil, M. Etienne avait enlevé sa perruque rouge et ses favoris, que prit son acolyte... Au moment de quitter son énorme carrick, il regarda son prisonnier, dont les dents claquaient de fièvre...

—Mon petit gas, mets ce manteau sur les épaules de ce cher monsieur Daniel Hubert... Il ne faut pas qu'il arrive malade dans le bon appartement qu'on lui a préparé...

Et poussant une dernière fois son cheval, M. Etienne se mit à siffloter gaiement.

VIII

Au lendemain de ce jour où tant d'événements divers s'étaient déroulés avec une vertigineuse rapidité, on se réveilla tard aux Crèches.

Tante Ninette et tante Pauline, d'ordinaire matinales, s'attardaient dans leurs chambres et ce fut Eva généralement la dernière descendue, qui vint ce matin-là avant ses tantes rejoindre Vincente, déjà à ses fourneaux.

—Déjà levée, mademoiselle ! auriez-vous donc mal dormi ?...

—Au contraire, Vincente, j'ai passé une excellente nuit...

—Vous ne vous êtes pas réveillée quand monsieur est rentré...

—Qui, ça, monsieur ?

—Eh ! bien, M. Séguin parbleu !

—Bien entendu qu'il est rentré, fit Vincente en éclatant de rire... Croyez-vous qu'il ne reviendrait pas ?

—Dame... ça ne m'eût pas étonnée autrement...

—Ah ! bien, par exemple, en voilà une idée... Eh bien ! rassurez-vous, M. Séguin est rentré et même fort tard dans la nuit... et je craignais que le bruit, à pareille heure, ne vous ait réveillée...

—Rassure-toi aussi ma bonne Vincente, j'ai passé, te dis-je, une excellente nuit et je me prépare, qui plus est, à passer une bonne journée.

—Vous savez ça d'avance ?

—J'en suis certaine... Et pour commencer, comme il ne faut pas oublier les autres dans sa joie...

—Quels autres ?

—Eh bien ! ceux qui nous entourent..., mes tantes et M... Comment l'appelles-tu notre nouvel hôte ?

—M. Williams Jordan...

—M. Williams Jordan, répéta Eva en riant..., ça c'est drôle...

—Pourquoi riez-vous ?

—Pour rien..., tu le sauras plus tard... Donc, comme j'entends que tout le monde soit content, pour commencer tu vas nous confectionner un excellent déjeuner.

—Comme toujours.

—Mieux que toujours... et pour me rendre tout à fait heureuse, ma bonne Vincente... tu feras en sorte de le sonner une heure plus tôt... parce que j'ai dans l'idée que nous aurons à sortir dans l'après-midi tous les quatre...

—Vos tantes et M. Séguin...

—Qui te parle de M. Séguin ? mes tantes... et M... Williams... Jor... Jamais je ne dirai sérieusement ce nom-là.

—Je ne sais pas ce que vous avez ce matin... avec vos rires..., vos je ne sais quoi... que je ne comprends pas.

—Tu comprendras plus tard, te dis-je..., c'est convenu, le déjeuner... et de bonne heure...

La sonnette de la porte du parc qui tinta mit fin à cette conversation à bâtons rompus...

—M. Clergeot... à pareille heure, dit Vincente, qui avait regardé par la fenêtre... Ça n'est pas naturel...

—Pourquoi ça ? dit Eva... Mais plutôt que rester là bouche bée, vas donc vite ouvrir à Me Clergeot et fais-le entrer dans le salon. Je vais le rejoindre...

La physionomie du brave tabellion méritait l'exclamation de Vincente. Si sa visite à pareille heure ne lui semblait pas naturelle, celle-ci ne l'était pas davantage.

Pâle, les traits tirés, il se laissa tomber, comme brisé, sur un fauteuil...

—Eh quoi ! M. Clergeot, seriez-vous souffrant ? lui dit Eva...

—Ma chère enfant, ça n'est rien..., un peu de fatigue...

—Sans doute, venir de si bonne heure... dans cette saison... Aussi vous allez déjeuner avec nous...

—Merci, chère enfant..., mais... mais c'est à vos tantes que j'ai hâte de parler..., à vos tantes seules...

—A mes tantes seules... Oh ! oh ! c'est grave alors, M. Clergeot, dit-elle en riant.

—Très grave, mon enfant... ; ayez l'obligeance...

—Je cours les prévenir de votre arrivée... et dire que vous restez à déjeuner...

—Je vous répète, Eva, que c'est impossible.

—Et moi je suis certaine que vous reviendrez sur votre refus.

—Pauvre enfant, sa gaieté me fait mal, dit le brave notaire.

Il s'épongea le front, retira et remit à plusieurs reprises ses lunettes d'or, et levant les yeux sur le portrait de Jean Séguin...

—Malheureux père, honnête et bon, bénie soit la mort qui t'épargne une pareille honte, dit-il.

Il n'eut que le temps d'essuyer deux grosses larmes, Pauline et Juliette Séguin entrèrent dans le salon, suivies de leur nièce.

Surprises de l'attitude triste du vieillard, elles s'assirent silencieusement près de lui.

—Mon enfant, dit-il en regardant Eva...

—Oui, oui... il faut m'en aller, parce que c'est très grave... Je me retire, M. Clergeot... Mais ne soyez pas trop long ; vous savez que je sonnerais le déjeuner sans pitié...

—Pauvre enfant, murmura encore le tabellion...

—Maître Clergeot, nous vous écoutons, dirent ensemble tante Ninette et sa sœur.

Il poussa un gros soupir, et murmura :

—Mesdemoiselles, armez-vous de courage, et écoutez-moi comme un vieil ami qui vous aimera toujours, et quoiqu'il arrive.

Bouleversées par cet étrange préambule, les deux braves femmes sentirent son trouble les gagner.

—Qu'y a-t-il ? dit Ninette.

—Qu'est-il arrivé ? dit Pauline.

—Un malheur horrible... Mon principal clerc, M. Robine, a été assassiné cette nuit...

Les deux femmes poussèrent un cri d'effroi.

—En ce moment, la justice doit procéder aux premières constatations..

—Et connaît-on le criminel... ? dit Pauline...

—Pas encore...

—A-t-on des soupçons... ou quelqu'indice qui puisse mettre sur sa trace ? demanda Juliette...

—J'en ai, moi...

—Tant mieux, maître Clergeot...

—Hélas !... fit le notaire, dont la voix tremblait.

Les deux sœurs se regardèrent stupéfaites.

Le tabellion baissa la voix, et leur prenant à chacune les mains :

—Mes amies, dit-il en sanglotant presque, mes chères amies, pardonnez-moi la peine que je vais vous causer... et croyez qu'il me faut un grand courage pour accomplir jusqu'au bout ma terrible mission.

Incapables de parler, tant l'émotion les poignait, ce fut des yeux qu'elles l'implorèrent de continuer.

—Si je me suis dérobé aux constatations du parquet, c'est pour échapper à un aveu qui doit venir, hélas ! trop tôt. On m'eût questionné sur mon entrée dans la chambre de cet infortuné Robine... car ne le voyant pas descendre, c'est moi qui, le premier, ai pénétré chez lui, moi qui le premier ai découvert l'infâme meurtre dont il a été victime.

Devant cet interrogatoire, aurais-je eu la force de me taire...? Ma conscience ne m'eût-elle pas poussé à crier le nom de l'assassin...?

—Vous connaissez l'assassin, et vous hésitez... fit tante Pauline.

—Oui j'ésite.. car cet assassin...

La voix s'étrangla dans la gorge.

—Dites, maître Clergeot... dites donc; nous l'exigeons maintenant... L'assassin, c'est...

Malgré ses efforts, il ne put que prononcer très bas :

—Maurice Séguin...

Les deux femmes poussèrent un cri, puis aussitôt ensemble :

—C'est impossible, dirent-elles...

Le notaire ouvrait la bouche pour répondre, quand Eva passant la tête à travers la porte entr'ouverte, lui dit en riant :

—Vous n'avez plus que dix minutes, monsieur Clergeot... Dépêchez-vous avec vos choses graves... A l'heure dite, je serai sans pitié.

Elle disparut.

—Impossible, hélas ! je n'ose l'espérer. Cette lettre remise à votre neveu dans la journée, hier, et que j'ai retrouvée, près du cadavre du pauvre Robine, ce matin, en pénétrant chez lui, n'est-elle pas une preuve irrécusable ? Quel autre que lui l'aurait portée là ?... Non, voyez-vous, tout l'accuse... Sa présence à Rouen à l'heure où le crime a été commis ?...

—Mais peut-être n'était-il plus à Rouen à l'heure où le crime a été commis ?...

—A quel moment de la nuit est-il revenu ?

—Nous ne saurions le dire... mais Vincente peut nous renseigner... Elle sonna la servante.

—Vincente, dit-elle, M. Séguin n'est pas encore descendu ?

—Non, mademoiselle... Mais ça n'est pas étonnant, après la chute qu'il a faite cette nuit, en revenant de la gare par le dernier train...

—Chute ?

—Oui, M. Séguin était couvert de sang... il m'a dit qu'il était tombé sur un tas de pierres, dans l'obscurité...

—C'est bien, Vincente, dit le notaire en la congédiant, et s'adressant aux deux sœurs :

—Eh bien ?... fit-il tristement...

—Eh bien, non, non, répondit avec énergie Juliette Séguin... Cela est impossible... et je le sens bien, puisque je n'éprouve aucun trouble... L'assassin que vous croyez n'est pas mon neveu...

—Le fils de Jean Séguin, criminel, jamais, dit à son tour Pauline.

—Que ne donnerais je pour partager vos doutes, dit le notaire... Mais quand j'ai là, sur moi...

Un fracas épouvantable couvrit sa voix. Eva se tenait parole et sonnait le déjeuner.

—Presque aussitôt elle entra dans le salon, et, prenant le bras de Me Clergeot, qui ne put se défendre :

—Je me doute bien que toutes vos graves affaires ne sont pas terminées, dit-elle. Mais comme vous avez été prévenu, vous n'avez rien à me reprocher... Je suspends donc l'audience pour aller déjeuner, persuadé qu'à la reprise, les débats seront bien moins moroses... Tante Ninette, tante Pauline, daignez-nous suivre.

Bon gré, malgré, elle entraîna l'infortuné notaire... quand, fort heureusement pour lui, un incident les arrêta au milieu du vaste halle.

Un homme venait d'y entrer... qui salua.

—Que demandez-vous, monsieur ? demanda Pauline Séguin.

—Parler à M. Maurice Séguin...

Les deux sœurs et le notaire se regardèrent émus tous les trois.

—Vincente, dit Eva d'un air très dégagé, prévenez M. Séguin qu'on le demande.

Poussant la porte de la salle à manger, qu'elle laissa grande ouverte, elle y entra avec ses tantes... De là, ils voyaient ce qui se passait dans le vestibule.

Au bout d'un instant, Vincente redescendait, disant que M. Séguin n'était pas chez lui.

—Vous devez vous tromper, mademoiselle, dit l'homme avec une assurance qui la dérouta.

—Me tromper... mais j'ai appelé partout, personne n'a répondu, et sa chambre est vide...

—Je vous affirme, mademoiselle, que M. Séguin doit être ici, répéta le nouveau venu.

Vincente s'apprêtait à répondre plus sèchement que la première fois. Fort heureusement, Eva la prévint.

—Monsieur a raison, Vincente... Vous avez dû mal chercher... Je vais monter moi-même...

La vieille bonne suffoquait presque.

L'homme s'inclina pour remercier.

Dans la salle à manger, Me Clergeot et les demoiselles Séguin attendaient anxieux la fin de la scène.

Vincente, clouée au parquet par la colère, ne quittait pas des yeux l'escalier.

Un éclair de triomphe illumina sa figure, en voyant redescendre Mlle Famin à côté de l'arrivée de la veuille, M. Williams Jordan. Elle ne put s'empêcher de regarder celui qui deux fois de suite l'avait gourmandée avec un rire narquois, qui se changea en une grimace de stupéfaction lorsque celui-ci lui dit très haut :

—Je disais bien, mademoiselle, que M. Maurice Séguin n'avait pas quitté la maison, puisque le voici... Pardon et merci, mademoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à Eva.

Si la stupéfaction de Vincente fut grande, celle de ceux qui se trouvaient dans la salle à manger ne le fut pas moins, en entendant ces paroles.

Elle augmenta encore quand ils entendirent celui qu'ils croyaient Williams Jordan, dire :

—Comment, c'est vous, monsieur Etienne !

—Moi-même. Je tenais d'abord à vous remercier du service que vous m'avez rendu...

—Déjà !

—Le résultat est obtenu...

—Comment... Daniel Hubert...

—Arrêté cette nuit même en sortant d'ici...

—En sortant d'ici... Mais par qui donc ?

—Par le cocher qui vous avait amené dans la journée...

—Comment, le muet bourru...

—Votre serviteur !...

—Ah ! diable qui donc se serait douté... murmura Maurice, en songeant à ses espérances déçues.

—Ensuite, continua M. Etienne, je vous rapporte des pièces vous concernant, que le drôle a trouvé naturel de subtiliser à un malheureux qui, sans doute, avait flairé le mauvais usage qu'il désirait en faire, et ne voulait pas les lui rendre...

Il lui tendit une enveloppe maculée.

—Quelles sont ces marques ? demanda Maurice.

—Des traces de sang... Le misérable a assassiné pour les avoir, le clerc de Me Clergeot...

—Oui, mon principal, M. Robine, dit le notaire en s'avançant... Et vous connaissez le meurtrier ?

—Non seulement je le connais, mais je l'ai arrêté cette nuit... C'est un nommé Daniel Hubert, un contumax. Oh ! un gaillard qui n'en est pas à son coup d'essai... Demandez plutôt à M. Maurice Séguin que voici, qui a bien failli devenir sa victime, et dont il avait réussi à prendre la place... Mais soyez sans crainte, son compte est bon... et sa dernière escapade n'est pas de nature à lui attirer des indulgences. Encore merci, monsieur Maurice Séguin, et pardon aussi pour mon ancienne maladresse, réparée aujourd'hui... Mesdames, messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer...

Avec sa vivacité habituelle, M. Etienne dégringola le perron.

C'était chose curieuse d'examiner les différentes physionomies des hôtes des Crèches, après le départ de l'agent de sûreté.

Tante Ninette et tante Pauline étaient transfigurées. Une immense joie se peignait sur leurs visages, où de douces larmes coulaient doucement. Me Clergeot, encore triste, mais quelque peu penaud, semblait gêné. Maurice Séguin regardait ses tantes, tout prêt à s'élançer dans leurs bras. Vincente tortillait son tablier, la bouche ouverte, abasourdie... Seule, Eva riait doucement.

Ce fut elle qui rompit le silence.

—Et maintenant mon cousin, dit-elle en s'adressant à Maurice, si vous voulez bien m'offrir votre bras, nous pourrons peut-être enfin déjeuner...

—Comment, mademoiselle, vous saviez...?

—Voilà ce que c'est que de souscrire des billets aux malheureux...

Et, lui montrant son papier de la veille :

—Passez à mon ordre... Vous êtes mon débiteur, mon cousin...

—Oh ! mademoiselle, permettez.

—Nous réglerons plus tard ; pour le moment, dépêchez-vous d'aller embrasser mes tantes, qui en meurent d'envie, et priez-les de présenter à Me Clergeot, notaire, son nouveau client, M. Maurice Séguin...

Tante Ninette et tante Pauline le pressaient déjà sur leur cœur... sanglotant à qui mieux mieux.

—Tu vois bien que je n'étais pas folle, disait la première.

—Tu vois bien que nos cœurs ne nous trompaient pas, répondait la seconde.

Un formidable soupir de Me Clergeot vint troubler la joie de leurs épanchements.

—Mais, mon Dieu, s'écria-t-il tout à coup, si ce misérable vous a tous trompés, il m'a trompé aussi... Et les cinq cent mille francs avancés pour M. Famin...

—Mais, dit rapidement Maurice Séguin, la fortune de Jean Séguin appartient à toute la famille... Rassurez-vous du reste, maître Clergeot, car c'est par mon ordre que vous avez agi ; vous voyez que je suis déjà un vieux client.

Le tabellion respira plus à l'aise....

—Eh bien ! Vincente, comprends-tu maintenant ? lui dit Eva quand elle apporta le premier service.

—Tiens, parbleu ! si vous *m'avriez* dit tout ça ce matin !... C'est égal, vous êtes maligne...

—Le tout est de s'en donner la peine. Un dernier exemple. Je savais, depuis hier, que mon véritable cousin était à Rouen, j'ai regardé le timbre de la dernière lettre de maman, et j'ai conclu que père et mère étaient aussi là-bas... auprès de lui... Me suis-je trompée, mon cousin ?

—Non, ma cousine... et si vous voulez bien, nous allons tous aller reconduire Me Clergeot, et les chercher pour les ramener ici... Acceptez-vous ?

—Si j'accepte... J'ai fait déjeuner une heure plus tôt à cause de cela.

.....

JACQUES BRÉMOND.

—:o:—

L'Amour et l'Amitié

On a discuté, il y a quelque temps une question toute pleine d'intérêt, surtout pour les jeunes, dont le feu des premiers mouvements du cœur brûle toujours soit d'amour, soit d'amitié ; surtout d'amour.

On a demandé si l'amitié pouvait exister entre un jeune homme et une jeune fille.

La question a été tournée sur bien des faces et en somme, on a conclu généralement que la chose était impossible ; et je crois qu'on a eu raison ; car je suis d'avis que deux jeunes cœurs tout bouillants, tout pleins de sève et de jeunesse, ne peuvent s'aimer d'amitié que dans le cas où l'amour est impossible.

Cette question-là a été discutée surtout avec preuve de faits ; on a cité des observations, un grand nombre, et de ce grand nombre de faits et d'observations, on est arrivé à la solution plus haut.

On n'a pas scruté l'amour ; on n'a pas scruté l'amitié non plus ; on a supposé le cœur connu et on a conclu.

Je ne rediscuterai pas cette question aujourd'hui, mais j'irai encore plus loin et je demanderai : "si l'amour et l'amitié peuvent exister ensemble et en même temps dans un même cœur," non pas dans un certain cœur, mais chez tous en général.

Comme on le voit, pour résoudre il faudra voir qu'est-ce que l'amour, qu'est-ce que l'amitié ; quels sont les propres de l'un et de l'autre ; s'ils ont les mêmes causes et les mêmes effets ; enfin voir si l'un et l'autre peuvent exister ensemble comme semblables, ou ne le peuvent pas comme contraires.

Je dis que l'amour et l'amitié ne peuvent pas exister ensemble et en même temps dans un même cœur, parce que l'amour et l'amitié sont contraires.

D'abord, qu'est-ce que l'amour et qu'est-ce que l'amitié ?

L'amour est une passion ; l'amitié est une vertu.

Le siège de l'amour, c'est le cœur ; le siège de l'amitié, c'est plutôt la raison.

Le propre de l'amour, c'est l'égoïsme ; le propre de l'amitié, c'est le dévouement.

Celui qui aime d'amour, aime pour être aimé, il aime pour lui-même ; celui qui aime d'amitié aime pour son ami.

L'amoureux veut aimer seul et être seul aimé.

L'ami veut que tous aiment son ami.

L'amoureux sacrifierait sa vie pour celle qu'il aime, parce qu'elle l'aime.

L'ami sacrifiera sa vie pour son ami parce qu'il aime son ami.

L'amoureux ira peut-être encore plus loin : il sacrifiera son honneur pour sa flamme... l'amour est une passion.

L'ami ne sacrifiera jamais son honneur pour son ami... l'amitié est une vertu et l'honneur est une vertu.

L'amoureux, quand il montera sur l'échafaud, ce sera pour expier son crime propre.

L'ami pourrait monter sur l'échafaud pour expier le crime de son ami.

Que sont encore l'amour et l'amitié ?

L'amour est aveugle ; l'amitié est un guide.

L'amour regarde sans voir ; l'amitié voit sans regarder.

L'amour cherche ; l'amitié comprend.

L'amour est une chaîne ; l'amitié est un lien.

L'amour fait son Dieu de celui qu'il aime.

L'amitié fait son égal de celui qu'il aime.

L'amour est idéal ; l'amitié est réalité.

L'amour est relatif ; l'amitié positive.

L'amour est caché, cherche des détours pour dire qu'elle existe, il se manifeste avec une certaine crainte... il doute. L'amitié est ouverte, ne craint pas de dire qu'elle existe, aime la lumière, la cherche ; elle est publique et aime à l'être, elle s'abandonne avec plaisir, se donne avec joie, elle ne doute jamais.

Enfin, l'amour est en tout et partout ce que l'amitié n'est pas.

Peuvent-ils exister ensemble ?

L'égoïsme et le dévouement peuvent-ils l'un et l'autre se donner la main sur un même terrain et marcher de pair comme deux frères ?

L'ombre et la lumière ; le doute et la confiance ; l'idéal et le réel et tous ces contraires auxquels se prêtent l'amour et l'amitié, sont-ils trop peu dissemblables pour qu'il leur soit permis et même possible d'exister ensemble ?

Non, je ne le crois pas, ça ne se peut pas.

L'amour est trop grand, trop vaste, et... chose singulière, quoique grand, il est trop égoïste, il lui faut tout un cœur ; quand il ne l'a pas tout, il s'en va.

L'amitié a quelque chose de l'infini et ce n'est pas trop de tout un cœur pour elle non plus.

L'amour est quelquefois le chemin pour arriver à l'amitié ; c'est-à-dire qu'on peut devenir ami après avoir été amoureux ; mais suivre le sentier de l'amour pour arriver à l'amitié, c'est à peu près le chemin le moins certain, à l'extrémité duquel, loin de rencontrer l'amitié, on y trouve souvent la haine, la désillusion et la disparate extraordinaire de deux cœurs.

Quoique l'un puisse se changer en l'autre, l'un n'est pas l'autre et l'un ne peut exister avec l'autre, ce sont des contraires.

L'amour c'est la grande pluie qui forme le torrent passager ; le torrent qui se précipite ; il roule avec passion, avec rage, détruit quelquefois, toujours même, jusqu'à ce qu'il aille se perdre dans quelque océan ; il a passé et a laissé des débris.

L'amitié, c'est la douce rosée qui tous les matins tombe du ciel et donne à la fleur avide, sa nourriture de tous les jours ; sa goutte d'eau ; l'amitié c'est le petit ruisseau qui serpente en gazuillant à travers la verte prairie heureuse de la voir couler dans son sein ; c'est le ruisseau qui a sa source, faible mais qui ne tarit jamais, dans les hautes montagnes... si hautes qu'elles touchent presque le ciel... car l'amitié vient du ciel...

PRIMES ! PRIMES !

Ce Coupon est toujours Bon

LISEZ CECI ATTENTIVEMENT

Comme prime exceptionnelle à tous ceux qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui, étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, Magazine Littéraire publié mensuellement, est de \$1.00 par an. Donc à tous, ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1) nous adresseront LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE pour un an (12 numéros, c'est-à-dire un roman par mois,) tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**PERE et FILS,**" par LEOPOLD STAPLAUX, grand drame de la vie réelle. Très beau.

"**L'AMOUR VAINQUEUR,**" par JULES DE GASTYNE, grand roman moderne passionnel.

"**CHARGE D'AME,**" par JEANNE MAIRET, superbe roman moderne, imprimé sur beau papier, un ornement pour la bibliothèque.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICETRE,**" grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21,360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTERIEUX,**" (2 magnifiques volumes) roman canadien émouvant, par DR V. EUGÈNE DICK.

"**LE TRESOR DU CAPITAINE,**" par FORTUNE DE BOIS-GOBEY, magnifique roman à sensation (entièrement nouveau).

JUILLET 1897

COUPON.

A

MM. LEPROHON & LEPROHON, Editeurs,

25, rue St-Gabriel, Montréal.

MESSEURS,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de.....189 .

Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Pour prime veuillez m'envoyer.....comme il est offert ci-dessus.

Nom... ..

Rue et numéro.....

Ville.....

N. B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

Coupez cette Feuille en suivant le Pointillé.

LIVRES A 10 CENTS

LIVRES OFFERTS

- 1 Amours de Thérèse.
- 2 Amoureux de la Prédicte.
- 3 Martyr de l'Amour.
- 4 La Roche qui pleure.
- 5 Le Remords d'un Faussaire.
- 6 Rêves Dorés
- 7 Drame de l'hôtel Woronoff.
- 8 Les fiançailles de Lorette.
- 10 Le cœur de dot.
- 12 Roman d'une jeune fille pauvre.
- 13 Le noman d'un crime.
- 14 Trahison vaincue par l'amour.
- 15 La vengeance du fiancé.
- 17 Les deux Jeanne.
- 18 Misérable faussaire.
- 19 Le martyr d'une mère.
- 20 La charmeuse.
- 21 Le vengeur.
- 22 Mèche d'or.
- 23 Le secret des orphelins
- 24 Mystère d'un puits.
- 25 Un drame à Trouville.
- 26 La belle hôtesse.
- 27 Fille du révolutionnaire.
- 28 Roi de Paris.
- 29 Incendiaire.
- 30 Le boulet d'or.
- 31 Haine de village.
- 32 La gouvernante.
- 33 Tigresse des Palmiers.

COUPON DE PRIME

Aux lecteurs du No. 43.

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 3 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 13 pour \$1, au bureau de

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-ÉDITEURS,

25, Rue ST-GABRIEL,

MONTREAL

et vous recevrez promptement les numéros demandés, franco par la poste. Écrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom.....

Adresse.....

Ouvrages désirés Nos.....

LIVRES A 15 CENTS

LIVRES OFFERTS

- 1 Le roi des voleurs
- 2 Mon oncle et mon curé.
- 3 Dr Rameau.
- 4 Jeanne de Mercureur.
- 5 Toujours à toi.
- 6 10 ans de torture.
- 7 L'épouse enchaînée.
- 8 L'affaire Demers.
- 9 Plaidoyer Desmarais.
- 10 Le péché de Madeleine.
- 11 Une rencontre.
- 12 Le million du père Raclot.

COUPON DE PRIME

Aux lecteurs du No. 43.

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 2 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 9 pour \$1, au bureau de

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-ÉDITEURS,

25 Rue ST-GABRIEL

MONTREAL

et vous recevrez promptement les numéros demandés, franco par la poste. Écrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom.....

Adresse.....

Ouvrages désirés Nos.....

AVIS DES ÉDITEURS

Afin de faire connaître notre publication populaire nous inscrirons pour trois mois d'abonnement toute personne qui découpera le coupon ci-dessous et nous le remettra avec 25 cts.

(43)

Coupon d'abonnement

MM. LEPROHON & LEPROHON,

25, rue Saint-Gabriel, Montréal, Can.

Messieurs,

Ci-inclus je vous envoie 25 cts, veuillez inscrire mon nom pour un abonnement de trois mois, selon votre avis ci-dessus.

Commençant avec le numéro du mois.....189

Nom.....

Adresse.....

Place.....

CATARRHE **NAZOL** Rhume de cerveau

Cette admirable préparation, formulée par un spécialiste éminent, guérit en peu de temps le

Rhume de Cerveau, le Catarrhe Nasal et autres Affections du Nez et de la Gorge

Dans notre climat, au moins huit personnes sur dix souffrent plus ou moins du rhume de cerveau, qui, quand il est négligé, se transforme en catarrhe nasal et autres maladies de la gorge et des poumons.

Le Catarrhe est une maladie des plus désagréables et des plus dangereuses, il cause des maux de tête, perte du goût et de l'odorat, sensation de pesanteur dans les oreilles, bourdonnements, surdité partielle, et très souvent engendre la Consommation. La statistique prouve que des milliers de personnes qui meurent chaque année de consommation, au moins une moitié ont contracté cette terrible maladie en négligeant un simple rhume de cerveau. Dans tous les cas, même quand un rhume de cerveau n'engendre pas le catarrhe ou la consommation, il rend la vie insupportable et finit souvent par causer cette dégoûtante maladie connue sous le nom de Punaisie (odeur infecte du nez).

LE NAZOL soulage instantanément et guérit toujours. —

— PRÉPARÉ PAR —

J. E. W. LECOURES, Pharmacien,

Coin des Rues Craig et Bonsecours, MONTREAL.

Envoyé par le retour de la malle sur réception de 25c. en timbres.

A. SCOTT & CIE

**HORLOGERS & BIJOUTIERS
OPTICIENS —**

1543 Rue Ste-Catherine, & MONTREAL, Can.

SPECIALITE

Bijoux faits a Ordre et Reparations de tous Genres

A des Prix Raisonables.

UNE VISITE AU MAGASIN EST RESPECTUEUSEMENT SOLLICITEE

On se charge de réparations de Bijouteries et Montres pour les personnes en dehors de la ville. Envoyez les articles par poste ou express et faites enregistrer les objets envoyés.



UN BIENFAIT pour le BEAU SEXE !

Poitrine parfaite par les **POUDRES ORIENTALES**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes de la poitrine chez les femmes.

Une Boite, avec Notice, \$1.00

Six Boites, \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général de la puissance :

L. A. BERNARD

1882 RUE STE-CATHERINE MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6513

.....TELEPHONE BELL 6513

VIENT DE PARAITRE

Le Superbe Feuilleton du Celebre Auteur

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

LE TRESOR DU CAPITAINE

Récit mouvementé des recherches faites par un homme juste et bon pour retrouver l'héritière des millions de son ami, un ancien capitaine, soupçonné d'avoir été corsaire dans son temps. Les personnages sont rigoureusement vrais. Tour à tour des scènes pathétiques, sérieuses ou gaies se déroulent devant le lecteur qui devient de plus en plus intéressé à mesure qu'il avance dans sa lecture.

UN FORT VOLUME DE 240 PAGES

En Vente Chez Tous les Libraires pour la Modique Somme de **25c**

ET CHEZ LES ÉDITEURS

LEPROHON & LEPROHON
REÇU LE

20 AOÛT 1976

Qui l'enverront franco à toute adresse sur réception du prix indiqué.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DU QUÉBEC

Libraires, 25 Rue St-Gabriel, Montreal, Canada.